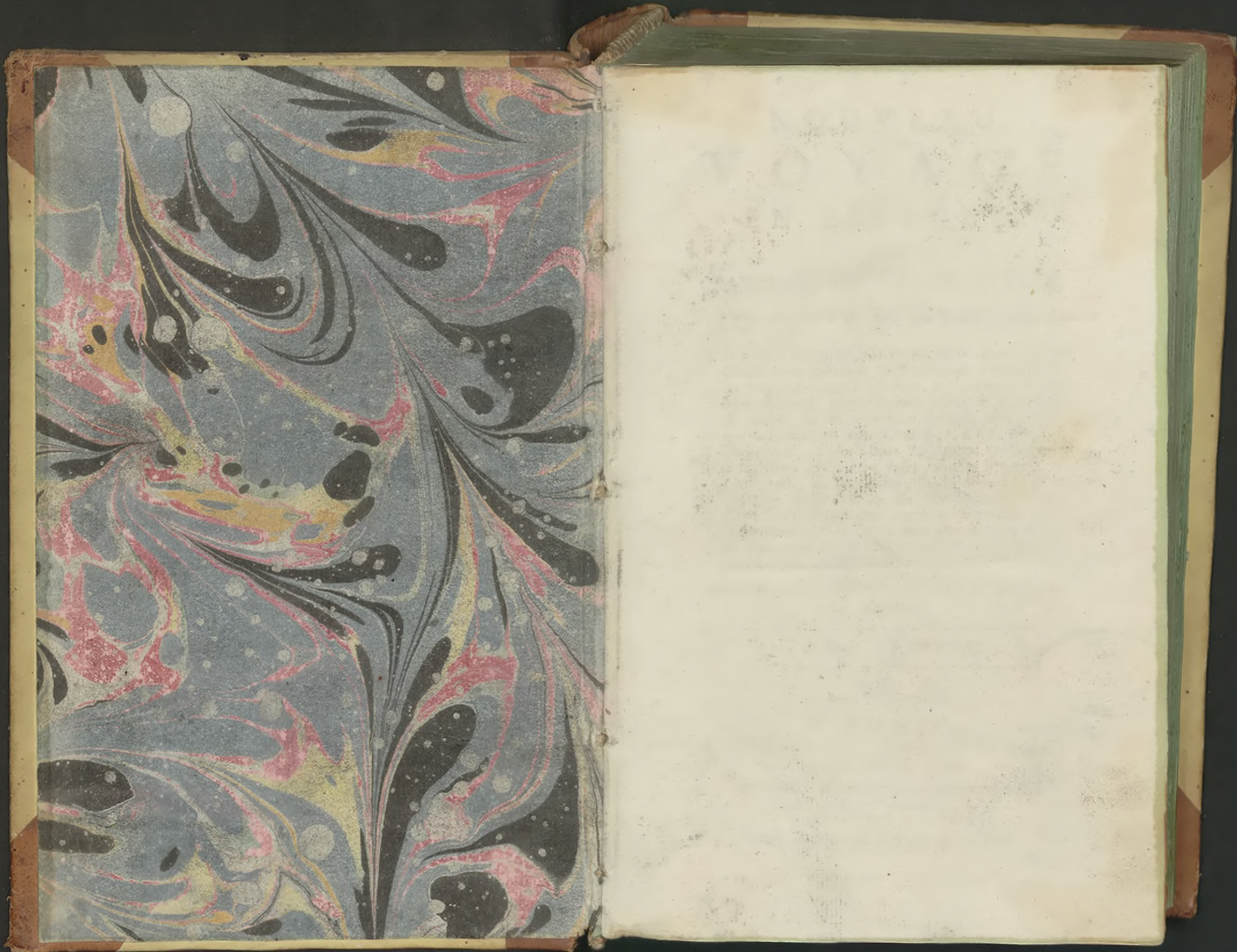


NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE

2.



NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE,

OU

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL
DE CETTE MONARCHIE;

CONTENANT les détails les plus récents sur la Constitution politique, les Tribunaux, l'Inquisition, les Forces de terre & de mer, le Commerce & les Manufactures, principalement celles de soieries & de draps; sur les nouveaux établissemens, telles que la Banque de Saint-Charles, la Compagnie des Philippines, & les autres institutions qui tendent à régénérer l'Espagne; enfin, sur les Mœurs, la Littérature, les Spectacles, sur le dernier siège de Gibraltar & le voyage de Monseigneur Comte d'Artois; Ouvrage dans lequel on a présenté avec impartialité tout ce qu'on peut dire de plus neuf, de plus avéré & de plus intéressant sur l'Espagne, depuis 1782 jusqu'à présent;

*Avec une Carte enluminée, des Plans & des Figures
en taille-douce.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez REGNAULT, Libraire, rue St.-Jacques,
vis-à-vis celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





NOUVEAU
VOYAGE
EN ESPAGNE.

LE Conseil des Finances est, comme celui de Castille, partagé en plusieurs chambres.

La sala ou chambre de *Gobierno*, qui s'occupe de l'Administration des Finances.

Quatre
Chambres
du Con-
seil des Fi-
nances.

Celle de *Justicia* qui juge les procès, & qui a dans son ressort tout ce qui a rapport aux Fermiers, aux Entrepreneurs, aux contrebandes. C'est aussi le Tribunal de tous ceux dont les causes sont attribuées au Conseil des Finances.

La *sala de Millones* connoît de tout ce qui a trait aux impôts.

La *sala de la Unica contribucion*, dont
Tome II. A

Wyższa Szkoła Pedagogiczna
w Bydgoszczy
Biblioteka Główna

S-1845

nous parlerons plus bas, & qui est chargée de la confection d'un cadastre universel pour toute l'Espagne.

Chambre des Comptes.

Enfin, la *Contaduria Mayor*, ou chambre des comptes, est chargée d'examiner les comptes des Trésoriers de la Marine & de l'Armée, tous les contrats & baux faits avec le Roi, tous les comptes des créanciers de la Couronne; mais ses décisions doivent être sanctionnées par la chambre de Justice du Conseil des Finances.

Contaduria de Valores.

Il ne faut pas la confondre avec la *Contaduria de Valores*, bureau particulier, dont les fonctions sont de tenir un état de toutes les rentes du Royaume, de toutes les grâces & de tous les privilèges accordés par le Roi aux Villes & communautés.

Trésoriers généraux.

Le trésor royal est entre les mains de deux Trésoriers généraux, membres du Conseil des Finances, lesquels sont en exercice tour-à-tour une année de suite, sous l'inspection de ce Tribunal; trois

Directeurs généraux des rentes veillent sur leur perception, & ont sous leurs ordres tous les Receveurs particuliers, tous les Administrateurs des Douanes, & tous les nombreux satellites du fisc.

Directeurs des Rentes.

En 1714, Philippe V substitua la forme de la régie à celle de la ferme pour tous les revenus tant intérieurs que ceux des Douanes. Mais au bout de deux ans l'ancienne routine reprit le dessus; le Conseil des Finances laissa en régie la perception des droits sur les marchandises, mais afferma de nouveau les impôts intérieurs. Cette forme subsista jusqu'en 1742. Le peuple en souffroit avec ce surcroît d'impudence, que causent les maux qui ne viennent pas immédiatement de la main sous laquelle on est forcé de fléchir. Les Fermiers le vexoient pour arracher de lui des déclarations exactes de ses propriétés, & le taxer en conséquence. On adressa contre eux, au Roi Philippe V, des représentations qui peignent tous les désordres de la percep-

Recouvrement des impôts.

tion. On trouve dans *l'Economia politica de Zabala* celle de 1734 ; & dans l'instruction de Don-Martin de Loynaz, celle de 1747. Il faut les lire pour se convaincre que par-tout où il y a des hommes il y a des abus, & pour être un peu moins sensible à ceux dont on est témoin ou victime.

Le Ministre Campillo convertit la Ferme en régie.

Cependant Campillo, qui réunissoit tous les Ministeres, & qui joignoit de la fermeté à beaucoup de connoissance, avoit demandé plusieurs fois aux Fermiers généraux Espagnols, ce qu'ils retiennent de leur ferme : à les entendre ils perdoient constamment. Campillo voulut s'assurer de la vérité, & mit tout-à-coup en régie six Provinces, des vingt-deux dont la Couronne de Castille est composée. Le Marquis de la Ensenada étendit cette mesure aux quatorze autres en 1747, & depuis cette époque toutes les finances d'Espagne, à quelques foibles exceptions près, sont en régie.

Mesures prises pour

Deux ans après, Ferdinand VI adop-

ta un projet déjà souvent discuté en Espagne, celui de réduire tous les impôts à un seul, ou du moins de convertir en une seule contribution toutes celles qui forment ce qu'on appelle les rentes Provinciales, & produisent environ 34 à 35 millions de nos livres. Il parut en 1749 une Cédule, qui établissoit une commission expresse pour cet objet, & régloit que toutes les recherches, déclarations & vérifications, seroient faites aux dépens du Roi. Cette commission prit le nom de *Sala de la Unica contribucion*. On m'a assuré qu'elle occupoit 30 mille personnes, & coûtoit par an plus de 3 millions de nos livres. Convenons, pour ne pas toujours faire des comparaisons à notre désavantage, que les rêveries de nos Economistes sur l'*Impôt unique* n'ont pas été aussi dispendieuses.

établir un impôt unique.

En attendant que le travail de cette chambre, auquel on n'a pas grande foi, ait dédommagé de tant de soins & de dépenses, les Finances d'Espagne con-

servent leur forme défectueuse, dont le peuple souffre, dont les bons citoyens gémissent, mais à laquelle les souverains de la dynastie présente, quoique secondés à plusieurs époques par d'habiles Ministres, n'ont encore pu remédier.

Division générale des Finances d'Espagne.

Les Finances d'Espagne se divisent en deux classes, qui embrassent presque tous les revenus du Roi. Les *Rentes générales* & les *Rentes Provinciales*.

Droits d'entrée & de sortie.

Les premières résultent des droits d'entrée & de sortie perçus à la frontière. Les droits varient, quant au nom & à la quotité, d'une Province à l'autre. Dans celles où les Maures ont séjourné le plus long-tems, ils ont conservé le nom arabe d'*Almojarifazgo*, que portoit d'abord un droit de douane, qui a été successivement augmenté, & sur lequel on a transfigé plus ou moins avantageusement avec les différentes Nations commerçantes. Il a encore le même nom dans les îles Canaries où il produit au Roi 6 pour 100 de toutes les marchandises.

Dans presque toutes les autres Provinces il a été successivement porté à 15 pour 100, sur tout ce qui entre ou sort.

En Catalogne, les droits d'exportation & d'importation perçus pour le Roi, ne vont pas à 4 pour 100 de la valeur des marchandises.

Quoique la frontière de la Navarre du côté de la France soit libre, on y perçoit cependant 5 pour 100, sur tout ce qui l'a passée pour entrer, & 3 & un tiers sur tout ce qui va la franchir.

Enfin, il y a une autre espèce de perception sur les frontières de Portugal, qui sont désignées par le nom de *Puertos secos*, ports secs. D'après un tarif rédigé en 1668, on y exige un droit de 12 & trois quarts pour 100, sur toutes les marchandises.

On voit par ce premier échantillon que les Finances de France ne sont pas les seules qui soient compliquées, variées suivant les lieux, hérissées d'exceptions, livrées pour-ainsi-dire, au caprice arbi-

Complication dans la perception des droits.

traire de ceux qui recouvrent les impositions. Encore ne donnons-nous ici qu'une légère esquisse de cette complication.

Outre ces loix générales, qui embrassent la plus grande partie des marchandises, il en est plusieurs, comme le cacao, le chocolat, le sucre, le papier, qui payent encore des taxes particulières.

Produit des rentes générales. Tout le produit de ces rentes générales, lorsqu'elles étoient affermées, n'alloit pas à six millions & demi de nos livres. Quelques années après qu'elles eurent été mises en régie, elles en donnerent dix, & elles ont encore augmenté depuis. En 1776, elles produisirent environ treize millions; & un peu plus de onze en 1777.

Il y a quelques autres droits qu'on peut aggréger aux rentes générales, quoique leur perception soit différente, & que leur produit n'entre pas dans les mêmes caisses: Tels sont,

Les droits du *Bureau de la Santé*, établis d'abord à Cadix, étendus depuis

à tous les autres ports de la Péninsule.

Les droits du *Grand-Amiral*, lesquels ont été appliqués au fisc par Ferdinand VI, en 1748.

Deux autres droits connus, l'un sous le nom de *Lanzas*, & l'autre sous celui de *Medias annatas*, ou demi-annates. Le premier est une rétribution annuelle, que payent tous les Grands-d'Espagne, & tous les citoyens décorés d'un titre de Castille. Elle a été fixée pour ceux-ci à 900 liv. Le droit de *Medias annatas* se paye à chaque mutation de Grandesse ou de titre de Castille, & peut être évaluée à 5500 liv. une fois payées. Il doit être aussi acquitté pour tous les emplois pour lesquels on prête serment, & consiste dans la moitié des honoraires d'une année. Je ne fais pas au juste, à quoi peut monter le produit de ces deux droits réunis. La *rente des laines*, qui est le droit qu'elles payent à leur sortie, en proportion de leur qualité & de la bonté du canton qui les produit; ce droit, depuis

1558, époque de son origine, à éprouvé diverses augmentations. Les Fermiers n'en donnoient pas trois millions. Il en rapporte présentement près de six.

Impôt sur le sel & sa perception. Le produit de la vente du sel qui se débite exclusivement pour le compte du Roi, dans les Provinces de la Couronne d'Arragon, comme dans celles de la Couronne de Castille à 22 Réaux la fanegue, prise dans la saline, environ 5 sols & demi la mesure, qui pese depuis 60 jusqu'à 80 liv.; ce produit fait un article à part des Finances de l'Espagne. Le prix du sel est uniforme dans toute l'Espagne, on accorde seulement des douceurs dans les ports sur cet objet pour les salaisons. Les salines d'Andalousie, & les salines seches, ne suffisent pas à la consommation du Royaume; & l'on tire encore beaucoup de sel de Portugal. On donne d'avance au peuple, celui dont il a besoin de six mois en six mois; & il ne paye la premiere livraison qu'en recevant la seconde. En général les saisies, les exécutions sont

fort rares en Espagne à l'occasion du sel; & l'avidité impitoyable du fisc, n'y contrarie pas trop le vœu de la nature, qui avoit livré à l'homme avec profusion cette denrée de premiere nécessité, & ne l'avoit pas destinée à y trouver une des sources de l'oppression sous laquelle il gémit. Aussi son produit pour les revenus Royaux, n'est il pas considérable; il ne va gueres au-delà de quatre millions. Ce n'est pas la dixieme partie de ce qu'il rapporte en France: & cependant la population de la France n'est gueres que le double de celle d'Espagne.

Il y a une plus grande différence encore entre les profits que retirent ces deux Royaumes de la vente exclusive du tabac au nom du Souverain. D'après les calculs de M. Neker, elle doit rapporter en France près de 126 millions. En Espagne elle n'en rapporte gueres que vingt: & cependant, l'article du tabac à fumer y doit former une plus grande consommation que parmi nous. Tout

Impôt sur le tabac.

ce tabac est fourni par les Portugais qui le tirent du Bresil, les Espagnols le préfèrent à tout autre. Or en vertu du dernier bail passé avec la Cour d'Espagne, les Portugais le donnent à moins de dix sols la livre, & le Roi le vend dix francs. A l'expiration de ce bail, si les Américains offroient un meilleur marché, ils pourroient bien, dit-on, avoir la préférence.

Tout le tabac en poudre qui se consume légalement en Espagne, vient de l'île de Cuba. Le Roi le paye un peu plus cher que celui du Brésil, & en vend aussi la livre dix francs. Tout n'est cependant pas en pur gain pour le fisc, car il faut qu'il préleve les salaires des employés, les frais de l'entretien des fabriques de tabac, &c. ce qui élève pour lui le prix de chaque livre à plus de 40 sols.

On suppose bien que tout autre tabac que celui qui est vendu pour le compte du Roi est sévèrement défendu; mais on ne fait peut-être pas que la loi qui le

prohibe, & dont on renouvelle encore de tems en tems la publication, porte la *peine de mort* en certains cas, contre les infracteurs de cette défense. On sent qu'elle est aussi peu observée que toutes celles qui sont trop rigoureuses, & qu'on a la tentation fréquente de violer. L'Espagne est inondée de tabac de contrebande; & les seuls qui gagnent à sa prohibition, sont ceux qui le débitent, & se font payer jusqu'à un louis la livre les risques qu'ils courent en flattant le goût décidé des hommes pour tout ce qui leur est défendu.

Il y a au reste un Tribunal particulier, qui, sous le nom de *Junta del tabaco*, juge toutes les causes relatives à cet impôt, & veille à l'exécution de la loi, qui proscriit le *tabac rapé*; car c'est ainsi qu'on nomme celui qui n'est pas fabriqué en Espagne. Celui-ci, comme on sait, est broyé en poudre impalpable, & mêlé ensuite à une espece de terre fine &

rougeâtre, qui lui donne sa couleur & son onctuosité.

Lorsque je quittai Madrid, il étoit question de permettre aux Espagnols l'usage du tabac rapé. On avoit calculé que le fisc y gagneroit, & que ce seroit une contribution de moins pour les amateurs de ce tabac, livrés à l'avidité de ceux qui en font la contrebande. J'ignore où en est ce projet. L'Espagne n'auroit besoin de recourir à aucune autre Nation pour l'exécuter. Elle est peut-être la puissance la plus riche en bon tabac, comme elle l'est à tant d'autres égards. La culture de cette production a réussi parfaitement dans la plupart de ses colonies, comme au Mexique, sur la côté de Caracas, & sur-tout à la Louisiane & à la Trinité, deux colonies dont le tabac sera peut-être un jour préféré à tout autre. Sa culture au Mexique, ne remonte pas au-delà de l'année 1765. Son débit pour le compte du Roi dans cette seule colonie, rapporta

en 1778, 4 millions de piastres fortes, environ 20 millions de nos livres. On en tira en 1784, plus de 6 millions de piastres; sur quoi, à la vérité, il faut déduire les frais de culture, & ceux du recouvrement de cet impôt. Mais le Ministre des Indes, dont la vigilance active s'attaque avec succès à tous les abus, attend le meilleur effet des réformes qu'il a entreprises dans ce genre. Il se propose aussi de consacrer à la consommation du Mexique le tabac de la Louisiane, qui est moins cher & meilleur, & d'étendre au reste de l'Amérique Espagnole, cette source de revenus pour le Trésor-Royal, qui, pendant si long-tems, n'a rien retiré de ces vastes colonies.

Il y a encore d'autres objets que le sel & le tabac, qui sont en *estanco*, c'est-à-dire, débités exclusivement pour le compte du Roi: Ce sont,

(1) L'eau-de-vie, le plomb, la poudre,

(1) L'eau-de-vie & autres liqueurs spiritueuses ne sont pas proprement en *estanco*. La vente en est libre

Autres
impôts.

les cartes, la cire d'Espagne, le papier timbré. J'ometts divers autres petits impôts locaux, dont le détail passeroit les bornes que j'ai dû me prescrire.

Impôt des rentes provinciales.

Mais ce qui rend sur-tout la situation de l'Espagne fâcheuse, relativement aux impôts, c'est la seconde partie de la division que nous avons d'abord établie, c'est-à-dire, les *rentes provinciales*; espece d'impôt, qui portant presque en entier sur les consommations des denrées les plus communes, accable sur-tout le peuple, & est un des plus grands obstacles à l'industrie. Depuis deux siècles, les bons citoyens déclament contre cette forme d'imposition. Le gouvernement même est convaincu de sa déféctuosité; mais elle tient à des circonstances qu'il faudroit changer en même tems qu'elle; l'urgence

Pourquoi il subsiste encore malgré ses inconvéniens.

par-tout le royaume depuis 1746; mais l'année suivante le Conseil proposa d'établir un magasin pour le compte du Roi, & tout le monde préfere de s'y approvisionner, parce que les liqueurs y sont meilleures & moins cheres.

non-

non-interrompue des besoins de l'Etat, n'a jamais permis de compromettre la sûreté de ses revenus, par des essais qui pourroient amener des troubles, ou n'avoit que des succès équivoques. Pour produire de pareilles révolutions, il faut à la fois d'heureuses conjonctures, un Souverain & des Ministres qui ne s'effrayent pas des clameurs que les innovations ne manquent jamais d'exciter, qui, après avoir choisi entre différens systêmes celui qui s'adapte le mieux au bonheur du peuple, & contrarie le moins les préjugés reçus, aient assez de marge, assez de constance pour l'établir lentement, sans secousses, sans moyens violens, qui, enfin, trop empressés de jouir de leur ouvrage, ne sacrifient pas au vain plaisir de produire une révolution éclatante, l'avantage d'en effectuer une durable & solide: or, cette réunion de circonstances est infiniment rare en Espagne comme ailleurs.

En attendant qu'elle arrive, les sujets

Tome II.

B

de cette Monarchie sont assujettis, quant aux impôts, au régime le plus destructeur. Les rentes provinciales sont, 1^o. le produit d'un impôt placé sur le vin, l'huile, la viande, le vinaigre, les chandelles, &c. Son premier brevet est de l'année 1590. Philippe II, accablé sous le poids des entreprises ruineuses de son ambition, le proposa aux Cortes, qui l'agréèrent à des conditions qui ont été presque toutes violées. Cette concession, qui depuis a toujours été prorogée tous les six ans, & a subi dans la suite diverses augmentations, est connue sous le nom de service des *Millones*, parce que c'étoit pour un certain nombre de millions de ducats qu'elle étoit faite. Cet impôt se perçoit de deux manières en Espagne, ou directement par des Administrateurs du Bureau des Finances, ou par la voie des abonnemens; *Encabezamientos*.

Cette seconde méthode n'a que l'avantage de diminuer le nombre des Employés du fisc; elle est d'ailleurs encore

Détails
sur cet im-
pôt.

plus vexatoire pour le peuple. La répartition de la somme pour laquelle sont abonnés bien des Villes, Bourgs & Communautés, se fait arbitrairement par le Corps municipal. Il établit un magasin public (*abasto*) où les particuliers sont obligés d'aller acheter en détail les objets sur lesquels porte l'impôt. Le menu peuple, qui ne peut faire de provisions comme les gens aisés, en supporte tout le poids. On fait chez lui des perquisitions odieuses pour s'assurer qu'il ne consomme rien qui n'ait été pris à l'*abasto*; de-là des procédures ruineuses, qui doublent quelquefois en pure perte pour lui la somme à laquelle est abonnée la Ville ou la Communauté dont il fait partie. Tant il est vrai que par-tout les puissans sont favorisés aux dépens des foibles, sans que l'Etat gagne rien à l'oppression de ceux-ci.

2^o. Les rentes provinciales comprennent l'*alcabala*, droit qui se perçoit sur toutes les ventes des meubles & immeubles.

Il fut d'abord accordé par les Cortes

en 1342. Alors il n'étoit qu'un vingtième de la chose vendue. En 1349 il fut porté à un dixième, & rendu perpétuel. Dans le seizième siècle il éprouva quatre additions, chacune d'un centième; ce qui leur fit donner le nom de *cientos*.

Ces deux droits réunis, qui sont perçus ensemble sous le nom commun d'*alcabala y cientos*, devoient donc à la rigueur être de quatorze pour cent, mais leur quotité varie beaucoup d'une Province, d'une Ville à l'autre, suivant les privilèges accordés par le Souverain, qui même en quelques endroits les a engagés ou aliénés tout-à-fait; & ils ne sont perçus presque nulle part dans toute leur étendue; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient encore fort onéreux pour le commerce & l'industrie.

Impôt
des tercias
reales.

Les *tercias reales* sont un autre impôt qui se recouvre conjointement avec les rentes provinciales; ce sont les deux neuvièmes que la Cour de Rome, en 1274, permit aux Rois d'Espagne de

percevoir sur toutes les dîmes de leur royaume. On le recouvre en nature sur les fruits de la terre, qui sont ensuite vendus pour le compte du Roi. Cet impôt produit à peine quinze cens mille livres, & seroit susceptible d'une augmentation considérable, si le Gouvernement, dans sa perception, n'avoit pas la bonté de s'en rapporter aux déclarations très-peu fideles des Bureaux ecclésiastiques.

4°. Le service ordinaire & extraordinaire & son quinzième au millier, est une espèce de taille que payent seulement les roturiers qui sont connus en Espagne sous la qualification d'*estado general*. Il se perçoit avec le droit d'*alcabala y cientos*, d'après une répartition faite par les Tribunaux, proportionnellement aux facultés connues de chacun des contribuables.

5°. Il y a encore une imposition sur la vente de la soude & de la barille, & quelques autres impôts particuliers qui ne peuvent trouver place dans ce tableau général.

Enfin, les droits d'entrée à Madrid forment une autre source de revenus pour le Roi; ils sont en ce moment affermés à la Communauté des *Gremios* pour la somme de sept millions & demi de réaux. Toutes ces contributions intérieures des Provinces de la Couronne de Castille, rapportent environ 34 à 35 millions de livres tournois. Les Provinces de la Couronne d'Arragon ont une autre forme d'impositions, & ne connoissent pas les rentes provinciales telles que nous venons de les exposer.

Forme
d'imposi-
tions dans
les Provin-
ces de la
Couronne
d'Arra-
gon.

Elles sont heureusement exemptes de l'alcabale qui y a été remplacée par des droits équivalens; elles payent une contribution unique que chaque Ville, Bourg & Communauté répartit entre ses habitans. Comme ces Provinces furent les dernières à reconnoître l'autorité de Philippe V, ce Monarque, pour les en punir, les priva d'une partie de leurs privilèges, & les assujettit à une forme d'imposition différente de la Couronne

de Castille. Mais son intention fut trompée; &, dans le fait, elles sont mieux traitées à cet égard que le reste du royaume. La Catalogne, par exemple, qui plus qu'aucune autre avoit provoqué son ressentiment, fut assujettie à un cadastre dans lequel toutes les terres furent évaluées au-dessous de leur valeur, & taxées à huit pour cent de leur revenu; mais dans la vérité, elles ne payent gueres au-delà d'un pour cent. A ce cadastre fut aussi joint un impôt sur l'industrie; mais cet impôt assis d'une manière arbitraire, n'est nullement onéreux, & cette double imposition ne nuit ni à l'agriculture ni à l'industrie de la Catalogne.

Particu-
lièrement
en Cata-
logne.

Les Provinces de la Couronne d'Arragon sont d'ailleurs soumises comme celles de Castille, à l'impôt des *tercias reales* & à l'obligation de prendre au prix fixé toutes les marchandises, comme sel, tabac, plomb, &c. qui se débitent pour le compte du Roi. Les unes & les autres

Bulle de la
Croisade.

le font également à la *Bulle de la Croisade*. Son objet primitif étoit d'accorder des indulgences à tous les Espagnols qui contribueroient, soit par leur service personnel, soit par leurs aumônes, à faire la guerre aux Infideles. Le produit de cette Bulle conserve encore cette destination, puisque les Monarques Espagnols qui le recouvrent, sont obligés de le consacrer à l'entretien de leurs forteresses & de leurs garnisons sur les côtes d'Afrique. Jusqu'au regne de Ferdinand VI, cette concession de la Cour de Rome devoit être renouvelée tous les cinq ans; sujétion dont Philippe V sentit tout le poids à trois différentes reprises, que ses brouilleries avec le St.-Siege l'empêcherent d'en obtenir le renouvellement de la Bulle de la Croisade. Ce n'est que par le Concordat de 1753 qu'elle a été rendue perpétuelle; elle est devenue par-là une source permanente de revenus pour le fisc; & quand même l'Espagne, cédant au vœu de la

politique & de l'humanité, se reconcilieroit avec tous les Infideles, comme elle l'a déjà fait sous le regne actuel avec la Porte Ottomane, avec l'Empire de Maroc, & tout récemment avec la Régence d'Alger, cet impôt, n'ayant plus l'objet qui l'a fait rétablir, n'en subsisteroit pas moins.

Le prix de cette Bulle est fixé à 21 quarts, environ 14 à 15 sols. Aucun Catholique, habitant en Espagne, ne peut se dispenser de l'acheter sans faire suspecter son orthodoxie. Muni de cette Bulle, outre les Indulgences qui y sont attachées, il a la faculté de faire gras, avec l'agrément de son Médecin & de son Confesseur, & de manger des œufs & du lait, les jours de jeûne & pendant le Carême.

Cette espece d'imposition volontaire est recouvrée par un Magistrat qui porte le titre de *Commissaire général de la Cruzada*; elle produit au Roi un peu plus

Facultés
qu'elle ac-
corde.

de quatre millions & demi de nos livres.

Contributions auxquelles est soumis le Clergé Espagnol.

Le Clergé n'en est pas exempt, & ce n'est pas le seul impôt qu'il paye.

D'abord, il est assujetti en partie à celui des *Millones*; mais il faut que tous les six ans le Pape y consente par un bref. Comme il y a beaucoup d'endroits où l'on ne tient pas de comptes séparés pour les Ecclésiastiques, ils payent cet impôt en entier comme Laïcs; mais on évalue à-peu-près, & toujours avec ménagement, ce que chaque Ecclésiastique doit consommer en vin, lard, huile & autres articles sur lesquels portent les *Millones* dans toute leur étendue. On calcule d'après cela ce qu'il doit payer pour la portion de cet impôt qui le regarde, & on lui rembourse ce qu'il se trouve avoir payé au-delà de ce calcul.

Mais comme par-tout le fait diffère toujours un peu du droit, le Clergé ne paye rien, ou presque rien, à raison de

ces *Millones*, dans les petits endroits où il acquiert facilement de la prépondérance; & comme cela doit arriver, le poids de tout cet impôt retombe sur le peuple.

Le Clergé est soumis outre cela à une petite imposition annuelle, connue sous le nom du *subsidio*.

Mais la plus forte de ses contributions est celle de l'*escusado*, qu'on nomme aussi *casa dezmera*, maison dîmée, parce qu'il consiste dans le droit accordé par le Saint-Siège aux Rois d'Espagne de s'approprier la dîme la plus forte de chaque Paroisse, tant de la Couronne de Castille que de celle d'Arragon. Cette contribution, dans toute son intégrité, seroit d'un grand rapport pour le fisc Espagnol; mais elle a été l'objet de transactions & d'abonnemens qui en diminuent beaucoup le produit. Sous le regne de Ferdinand VI on avoit résolu de s'assurer, par une régie de quelques années, de ce qu'il pouvoit rapporter. Mais avant

Contribution dite l'*escusado*.

qu'on eût acquis là-dessus des données suffisantes, le Marquis de Squilace parvenant au ministère des Finances presqu'en même tems que Charles III au Trône d'Espagne, se pressa trop de l'affermir. La Junte, chargée de poser les fondemens de l'unique contribution, avoit prouvé dans un Mémoire, en 1756, que pour la seule Couronne de Castille, il pouvoit être porté à quatre millions de livres tournois, & cependant le Ministre des Finances afferma pour trois millions la totalité de l'escusado à la Communauté des Marchands de Madrid, vulgairement appelée les *Gremios*; encore une partie du Clergé a-t-elle obtenu postérieurement de l'administrer pour son compte, & on lui a même accordé un rabais d'un tiers.

Malgré ces restrictions, si l'on observe que les *tercias reales* sont encore un impôt indirect qui est à la charge du Clergé; si l'on se rappelle que les Rois d'Espagne ont la faculté de gréver de pensions

presque tous les bénéfices jusqu'à la concurrence d'un tiers de leur revenu, on ne sera pas fondé à dire que le Clergé Espagnol ne contribue pas aux charges de l'Etat.

Une source de revenus qu'on pourroit croire très-abondants pour le Trésor Royal, & qui ne l'a été nullement jusqu'à présent, c'est l'Amérique Espagnole.

Pendant long-tems les frais de l'Administration de toutes ses vastes Colonies ont absorbé & au-delà, ce que le Roi en retiroit; & ce n'est que depuis le ministère de M. de Galvez que le Mexique a donné du profit, par l'établissement de la Ferme du tabac.

La réunion de tous les droits, de toutes les contributions dont nous venons de donner un exposé sommaire, ne produit pas en 1776 plus de 110 millions de nos livres, & un peu moins dans les deux années suivantes; & l'on assure que la dépense excède constamment la re-

Ce que produisent au fisc les Indes Espagnoles.

Totalité des revenus de l'Espagne.

cette. Le Ministère est, dit-on, occupé à chercher les moyens les plus sûrs & les moins onéreux de suppléer à ce déficit, & de créer en même tems un fonds d'amortissement pour les dettes de l'Espagne.

Dettes de l'Espagne.

Car quoique cette Puissance ne soit pas à beaucoup près aussi obérée que la France & l'Angleterre, elle a aussi ses dettes.

Celles des Juros.

D'abord la dynastie actuelle a hérité de celles des dynasties précédentes, connues sous le nom de *Juros*, & qui portent un intérêt, à la vérité modique. C'est encore pour l'Etat une charge annuelle d'environ cinq millions de nos livres, dont le payement est affecté sur différentes branches de ses revenus.

Celles de Philippe V.

Philippe V laissa, comme nous l'avons dit, des dettes pour la valeur de quarante-cinq millions de piastres (plus de cent soixante-huit millions de livres tournois). A sa mort, Ferdinand VI, son fils & son successeur, Prince équitable

& pieux, effrayé d'un fardeau si énorme, flottant entre la crainte de le faire supporter à l'Etat & le scrupule de frustrer ses créanciers de leurs droits, assembla une Junte composée d'Evêques, de Ministres & de gens de loi, & lui proposa cette question singulière : *Si un Roi est tenu d'acquitter les dettes de son prédécesseur ?* Croira-t-on qu'elle fut décidée à la négative par la pluralité, sous prétexte que l'Etat étoit un patrimoine dont le Souverain n'étoit que l'usufruitier, & ne répondoit que de ses propres engagements ? Cette décision, contre laquelle réclamoient à l'envi l'équité, la raison & la politique, tranquillisa la conscience du Monarque, & légittima à ses yeux ce qui étoit une véritable banqueroute. Le payement des dettes de l'Espagne fut donc entièrement suspendu. Ferdinand VI poussa plus loin son économie mal-entendue. Sa résolution avoit porté une atteinte mortelle au crédit de l'Espagne. Uniquement occupé d'épargnes, il

Parti que prend Ferdinand VI à l'occasion de ces dettes.

Détermination
bien diffé-
rente de
Charles
III.

laissa languir toutes les branches de l'administration, armée, forteresses, possessions d'outre-mer. Aussi Charles III, en montant sur le Trône, en 1759, trouva-t-il dans ses coffres plus de cent soixante-cinq millions de livres tournois. Ce nouveau Souverain, plus conséquent dans ses scrupules que son prédécesseur, crut devoir réparer la fatale omission de Ferdinand VI. Dès l'année 1761, il fit payer six pour cent des capitaux dûs par Philippe V; mais commençant par les créanciers nationaux, il renvoya les étrangers à l'époque où toutes les créances des Espagnols seroient acquittées. C'étoit traiter ses Sujets en bon pere de famille; mais c'étoit peut-être renoncer aux ressources que le crédit de l'Espagne pouvoit trouver désormais chez l'Etranger. Or, dans nos tems modernes où les guerres coûtent encore plus d'argent que d'hommes, où de vastes entreprises nécessitent souvent de grandes avances, quel est l'Etat qui peut se suffire.

à

à lui-même? Cinq années de suite l'Espagne continua à payer six pour cent en déduction du capital de sa dette. En 1767 les six pour cent furent réduits à quatre. L'année suivante on distribua quinze millions de livres entre les créanciers nationaux; & enfin en 1769 les charges de l'Etat qui s'étoient accrues obligèrent de suspendre entierement le payement de ces à-comptes; interruption qui a achevé de décréditer les effets royaux. Pendant que j'étois en Espagne, on étoit trop heureux de les négocier à quatre-vingt pour cent de perte. Il est cependant quelques occasions de les placer avec moins de désavantage. Des particuliers nationaux ou étrangers, en traitant avec le Gouvernement pour quelqu'entreprise qu'il vouloit favoriser, en ont fait admettre une certaine quantité au pair. On les reçoit encore pour le payement des *Medias annatas*. Hors ces cas très-rares, les créances sur Philippe V sont des effets à-peu-près sans valeur; ils ne portent

Discredit
des effets
royaux, re-
présentant
les dettes
de Philip-
pe V.

Tome II.

C

point intérêt, & leur remboursement, si jamais il s'effectue, ne peut être considéré que dans une perspective très-éloignée. C'est une vérité dont ceux de nos compatriotes, qui sont porteurs de ces effets, ne sauroient trop se pénétrer, & dont je me suis convaincu par l'issue de plusieurs tentatives infructueuses, dont j'ai été témoin pendant mon séjour en Espagne. Un seul trait qui m'a été attesté par des personnes dignes de foi, suffiroit pour détruire leurs espérances, s'il leur en restoit encore. Un des Valets-de-chambre de Louis XV étoit possesseur d'une de ces créances; il crut pouvoir se prévaloir de la faveur dont ce Monarque l'honoroit pour obtenir une exception, Louis XV écrivit de sa propre main à Charles III pour la lui demander; le Monarque Espagnol répondit au Roi, son cousin, pour lequel il avoit toujours fait profession d'une tendresse particulière, qu'il étoit forcé de se refuser à sa demande, de crainte de donner un exemple

qui pût provoquer les importunités & les plaintes.

Ce n'est pas que le gouvernement Espagnol ne sente l'inconvénient moral & politique, de frustrer ainsi de leurs droits les porteurs de ces effets, & que sa sagesse ne caresse le projet de les satisfaire. Mais les nécessités de l'Etat, accrues par les dépenses énormes de la dernière guerre, ne lui ont permis jusqu'à présent, que l'emploi de moyens insuffisans. En 1783, il essaya dans cette vue d'ouvrir un emprunt de cent quatre-vingt millions de réaux, (environ quarante cinq millions de livres). Une des conditions de cet emprunt étoit, qu'on y admettroit les créances sur Philippe V pour un tiers; c'est à-dire, que par exemple quelqu'un qui voudroit y placer soixante mille francs, auroit la faculté d'y faire admettre ces créances pour argent comptant, jusqu'à la concurrence de vingt-mille francs. Cependant les effets royaux n'éprouverent pas à cette occasion, la

Tentative
pour les
remettre
en crédit.

36 NOUVEAU VOYAGE
haussé à laquelle on s'étoit attendu ; le crédit des Etats ressemble au corps humain , il ne faut à l'un & à l'autre qu'un instant pour les détruire , il faut beaucoup de tems pour qu'ils se développent & acquierent de la force. L'emprunt , auquel on croyoit avoir donné une forme séduisante , séduisit fort peu de monde. Au commencement de 1785 , il avoit à peine produit trois millions de livres ; & on fut obligé de le fermer. Les étrangers qui n'auroient pas mieux demandé que de tirer parti de leurs créances , furent effrayés de l'obligation d'exposer un capital double de celui qu'ils vouloient recouvrer. L'emprunt même leur rappelloit le danger qu'ils avoient couru. Il s'en trouva fort peu qui voulussent le braver encore , malgré la différence des tems , malgré toutes les raisons nouvelles qui devoient motiver leur sécurité. Quant à la nation Espagnole , elle est en général peu confiante ; elle n'est pas comme celles que l'esprit d'agiotage tient dans une

EN ESPAGNE. 37
fermentation continuelle. Elle préfere un gain modique , mais sûr , aux spéculations hazardeuses qui sont adoptées ailleurs avec avidité. Elle est plus que toute autre attachée à l'ancienne routine. Depuis long tems , loin de se laisser tenter par les placemens qu'offrent les pays étrangers , elle borne sa confiance à cette communauté de marchands de Madrid , connue sous le nom de *Gremios* , dont nous avons déjà eu occasion de parler plus d'une fois. La caisse de ces *Gremios* est une sorte de banque publique , où tous les particuliers vont placer leur argent au modique intérêt de deux & demi ou trois pour cent. Les motifs de la confiance qu'ils inspirent , sont l'appui constant que leur a accordé le gouvernement , & la régularité avec laquelle ils ont toujours acquitté les intérêts des capitaux dont ils sont dépositaires ; & quoi qu'ils aient hazardé des spéculations , peut-être au-dessus de leurs forces ; quoi que le gouvernement soit constamment

Moyens bornés de placer son argent en Espagne.

Crédit des *Gremios*.

en avances avec eux, rien jusqu'à présent n'a pu ébranler leur crédit. Ils ont, comme nous l'avons dit, la ferme des droits d'entrée de Madrid, celle de l'Escufado : ils ont l'entreprise des principales fabriques du Royaume ; ils étoient chargés de l'approvisionnement de l'armée ; & l'administration qui, dans les momens de détresse, a souvent recouru à eux avec succès, les a regardés long-tems comme la principale colonne de l'Etat.

Raisons
pour s'en
passer.

Cependant on a commencé depuis peu à sentir qu'on pouvoit se passer d'eux. La nécessité même en a fait une loi.

Au commencement de la dernière guerre, l'Etat, déjà fatigué par les efforts que lui avoit commandé son expédition dans l'Amérique méridionale, dépourvu des ressources extraordinaires qu'exigeoit le déploiement de ses forces sur les deux élémens & dans les deux hémisphères, privé de ces trésors périodiques qui s'écouloient de l'Amérique Espagnole pour alimenter le commerce & l'industrie de

l'Europe, & qu'on ne vouloit pas exposer à l'avidité des Corsaires Anglois, qui, déjà, infestoient toutes les mers, l'Etat, dis-je, crut devoir recourir à une ressource jusqu'alors inconnue à l'Espagne, pour faire face à la guerre dispendieuse qu'elle alloit entreprendre. Elle s'adressa à quelques commerçans François, établis à Madrid, négocia par leur entremise un emprunt de neuf millions de piastres simples, (près de 34 millions de nos livres), & créa du papier-monnaie pour la valeur de cette somme. Ce papier étoit partagé en 16500 billets de six cens piastres chacun, qui devoient donner un intérêt de quatre pour cent. Ceux qui, du haut de leur Tribunal infallible, jugent péremptoirement les opérations des gouvernemens, blâmerent la Cour de Madrid de n'avoir pas pris un moyen, bien simple selon eux, de soutenir la valeur de son papier, en établissant une caisse où les porteurs de ces billets seroient venus les faire escompter au pair. Ils ne réfléchis-

Et pour
créer du
papier-
monnaie.

soient pas que, pour cette opération, il auroit fallu avoir des fonds disponibles, & que la création même du papier-monnaie prouvoit qu'on n'en avoit pas ; que l'établissement de cette caisse d'escompte auroit été inutile, si le papier avoit pris faveur ; que c'eût été condamner en pure perte à l'inertie, un fonds, dont les besoins de l'Etat exigeoient l'emploi immédiat ; que si, au contraire, comme il est arrivé, le papier n'inspiroit pas de confiance, la caisse d'escompte eût été épuisée en un instant, & que laissant ainsi échapper d'une main ce qu'on auroit reçu de l'autre, on n'eut fait qu'une opération illusoire.

On blâma peut-être avec plus de motifs, au moins apparens, la Cour de Madrid, d'avoir négocié son emprunt à des conditions onéreuses qui, trahissant son embarras, devoient altérer la confiance. En effet les Banquiers qui réaliserent cet emprunt par leur crédit, demandèrent dix pour cent de commission, & l'obtin-

rent. Mais dans de pareilles négociations, le prêteur calcule ses risques, & l'emprunteur ses besoins ; c'est de ce double calcul que résulte la loi que l'un impose & que l'autre reçoit : & l'avidité d'un côté comme la facilité de l'autre, sont également excusables.

Quoi qu'il en soit, dès que cette négociation, dont on ignoroit ou feignoit d'ignorer les motifs & les sûretés, fut ébruitée, l'alarme devint générale, tant en Espagne que dans les pays étrangers, où elle avoit été suivie. On se récria contre une mesure que pouvoit, disoit-on, excuser à peine la détresse la plus extrême ; mesure employée quelquefois pour acquitter des dettes pressantes, mais jamais pour en contracter. Les Banquiers étrangers, qui avoient avancés leurs fonds, crièrent à la surprise, & presque à l'infidélité ; comme si le gouvernement Espagnol, aussi connu par sa probité que par sa sagesse, avoit pu concevoir le projet insensé de les rembourser en papier-

monnoie, ou l'espoir ridicule de donner à ce papier une valeur hors de l'Espagne. Il ne perdit pas un moment à les rassurer, & à leur prouver par des remboursemens effectifs, combien leurs alarmes avoient été gratuites.

Il n'inspire pas d'abord de confiance. Cependant les billets royaux circuloient en Espagne dans le Public. D'abord l'appât d'un intérêt supérieur à celui que donnoient les placemens accoutumés, ne suffît pas pour les mettre en crédit. La loi qui obligeoit à les recevoir dans tous les marchés, comme argent comptant, les admettoit en revanche pour leur valeur idéale dans toutes les caisses royales; mais la loi, comme on fait, ne commande pas à l'opinion. Les billets royaux furent long-tems admis avec répugnance. C'étoit à qui ne les recevroit pas; c'étoit à qui s'en déferoit aussi-tôt après les avoir reçus. En plusieurs endroits l'ignorance, en quelques-uns la mauvaise volonté, contribuèrent à les mettre en discrédit. Il y eut des momens

où ils perdirent jusqu'à vingt-deux pour cent. Cette crise pour le gouvernement fut l'époque d'un nouveau triomphe pour les Gremios. La confiance dont ils jouissoient, s'accrut de la méfiance avec laquelle les billets royaux étoient accueillis. Leur caisse parut un asyle, où l'on venoit mettre en sûreté des fonds qu'on croyoit exposés entre les mains du gouvernement. L'administration Espagnole fit tête à l'orage avec la sérénité qu'inspire la conscience d'une mesure, innocente en elle-même, commandée par les circonstances; & comme ses besoins augmentoient avec les progrès de la guerre, elle fit au mois de Février 1781, une nouvelle émission de billets royaux pour la somme de cinq millions de piastras: enfin, l'année suivante, elle en créa encore pour quatorze millions sept cens quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cens piastras. Elle se trouva donc alors chargée d'une dette de près de cent huit millions de nos livres, sans compter d'autres obliga-

Nouvelles
émissions
de billets
royaux.

tions moins offensibles, qui pourroient bien porter la dette totale à deux cens millions.

Ce qui
reste enco-
re de ce
papier-
monnoie.

Lors de la premiere émission des billets royaux, le roi d'Espagne avoit pris l'engagement d'en retirer une partie tous les ans, de la circulation. Mais les Monarques les plus esclaves de leur parole, sont quelquefois forcés de la sacrifier à une loi plus impérieuse encore, celle de la nécessité de l'Etat; d'ailleurs un besoin plus pressant sollicitoit la vigilance paternelle du Monarque Espagnol. Au commencement de la guerre, il avoit été obligé de surcharger ses peuples par une augmentation de cet impôt sur les comestibles, qui pese encore plus immédiatement sur eux. Au retour de la paix, un de ses premiers soins a été de les soulager de ce fardeau passager. Mais cinq ans se sont écoulés, sans que le remboursement promis ait même pu être commencé. Enfin, au mois de juin 1785, l'Espagne a retiré pour un

million deux cens mille piastres de billets royaux, ce qui lui laissoit encore pour ce seul article, une dette de près de cent trois millions de nos livres, qui, portant un intérêt de quatre pour cent, diminue ses revenus de plus de quatre millions.

Quelques semaines après, il y eut une nouvelle émission de papier-monnoie; mais il ne faut pas la confondre avec celle qu'avoient nécessités les besoins de la guerre. Cette dernière n'avoit d'autre objet que la continuation du canal d'Arragon, dont nous avons parlé au commencement de cet Ouvrage. Elle fit circuler dans le public Espagnol, pour la valeur d'environ douze millions de livres de nouveaux billets, portant le même intérêt que les billets royaux. Cette espece d'emprunt devoit servir en partie, à rembourser celui de six millions de florins que les entrepreneurs de ce canal avoient fait en Hollande, à trois & demi pour cent. On lui a assigné pour hypothèque les profits de ce canal, qui réussit trop bien pour

On en crée
de nou-
veau pour
le canal
d'Arra-
gon.

que les prêteurs aient la moindre inquiétude sur leur créance ; & il ne peut être regardé comme une charge pour l'Etat.

Comment il faut envisager le papier-monnaie d'Espagne.

Quant au véritable papier-monnaie, on s'est enfin éclairé sur sa solidité. Les clameurs qu'il avoit excitées se sont apaisées. Les gens raisonnables, rendus au calme que ces clameurs avoient troublés, ont senti qu'il n'y avoit que l'ignorance qui avoit pu enfanter des alarmes, qui avoit pu comparer la crise légère & momentanée où s'étoit trouvée l'Espagne, avec le bouleversement total produit en France par le système de Law. En effet, le numéraire de l'Espagne surpasse de près des trois quarts toute la valeur de son papier-monnaie, & au moment fatal où en 1720 nos billets de banque étoient dans la plus grande faveur, il y en avoit pour quatre-vingt fois autant que tout l'argent effectif qui circuloit alors dans le Royaume. Il ne falloit pas un grand effort de réflexions pour sentir toute l'impertinence d'une pareille comparai-

son. En Espagne les besoins extraordinaires avoient cessés avec la guerre. On ne soupçonna pas son Ministère de vouloir abuser par de nouvelles émissions, de son crédit encore incertain, & de se priver par-là des secours qu'il pouvoit lui offrir dans des occasions semblables. Ces considérations remirent peu-à-peu les billets royaux au pair ; lorsque j'ai quitté l'Espagne (à la fin de 1786), on commençoit à les rechercher, & même à les négocier avec avantage.

Il n'en est pas moins vrai que l'Espagne trouve dans son papier-monnaie, une charge qui est, non pas au-dessus de ses forces réelles (il s'en faut de beaucoup qu'elles soient épuisées) ; mais peu proportionnée à ses revenus actuels : & elle est pour le Ministère une nouvelle raison de chercher quelque moyen de les accroître. Il lui en a déjà été proposé plusieurs. Il fut question il y a quelques années, de s'approprier les biens immenses des quatre Ordres militaires, qui, mal ad-

Moyens proposés pour augmenter le revenu du fisc.

ministres dans l'état actuel des choses, seroient d'un meilleur rapport entre les mains du Souverain, & lui fourniroient, outre un accroissement de revenus, la faculté de remplacer par des pensions les commanderies attachées à ces Ordres. Mais un projet qui sembloit tromper l'intention de leurs fondateurs, a répugné à la conscience religieuse du Monarque régnant, & il a fallu en imaginer qui fussent plus compatibles avec ses principes sévères. Un des plus raisonnables, sans doute, seroit celui d'une taxe générale sur toutes les terres du Royaume, sans en excepter celles du Clergé & de la Noblesse. Mais ce projet, contre lequel s'éleveroit le cri de ces deux corps puissans, auquel on opposeroit, & les ressorts de l'intrigue & les droits imprescriptibles que semble donner une possession immémoriale, seroit d'une exécution aussi difficile pour la sagesse & la politique, que l'autre a paru peu conciliable avec les scrupules de la religion

&

& peut-être l'Espagne sera-t-elle obligée d'attendre des ressources lentes de l'économie, les avantages qu'elle pourroit se promettre d'une révolution subite mais périlleuse.

Cependant loin d'être alarmée du peu d'accueil qu'on avoit fait d'abord au premier essai de son crédit renaissant, elle ne tarda pas à en tenter un second qui devoit la venger de cet affront, présenter à son papier-monnoie un débouché avantageux, réveiller les Espagnols de leur engourdissement, faire sortir de leurs caisses des fonds qui y dorment sans utilité pour eux-mêmes & pour l'Etat, & les mettre dans la circulation au profit du commerce & de l'industrie. Tels sont les grands objets qu'elle s'est proposés en établissant en 1781 une banque nationale, qui n'a gueres de commun que le nom avec les banques des autres Etats de l'Europe.

L'idée en fut donnée au gouvernement par un jeune Banquier François,

Tome II.

D

Motifs
qui ont
fait créer
la Banque
nationale.

Celui
qui en a
donné le
plan.

(M. Cabarrus) établi à Madrid, qui avoit commencé à s'insinuer dans sa bienveillance lors de la création du papier-monnaie. M. Cabarrus joint à un caractère vigoureux & ferme, des talens qu'il avoit cultivés dans le silence jusqu'à l'époque qui l'a fait connoître. La faveur du Ministère n'auroit pas suffi pour le faire lutter avec avantage contre la foule d'obstacles qu'il a eu à combattre. La manière dont il en a triomphé fait mieux son apologie que tout ce que je pourrois dire en sa faveur, & le venge suffisamment des inculpations de ses ennemis. Dans une carrière périlleuse, dont mille préventions concouroient à lui fermer l'entrée, il a moissonné à la fois une grande fortune, du crédit & de la gloire. Sans prétendre apprécier le mérite, ni l'utilité, & la solidité de ses opérations, il faut convenir qu'il n'y a que la partialité qui puisse attribuer uniquement à d'heureux hazards des succès aussi éclatants, aussi disputés, aussi soutenus.

En 1781, après avoir profondément réfléchi sur les ressources de l'Espagne, sur les causes qui les avoient tenues dans l'engourdissement, sur les moyens de les mettre en activité, il rédigea un plan de banque nationale qu'il présenta au Ministère.

Son principal objet devoit être d'employer beaucoup de fonds, ou morts, ou placés à un très-modique intérêt. Le premier moyen qu'il proposoit, étoit d'établir une caisse destinée d'abord à escompter à quatre pour cent par an, toutes les lettres-de-change tirées sur Madrid, tant du reste de l'Espagne que des autres places de l'Europe. Cette ressource étoit modique; Madrid n'est pas proprement une place de commerce. Le prix des laines que l'Espagne envoie à l'étranger est l'article principal qui soit soldé dans cette capitale, & seul, n'auroit pas fourni un emploi bien fructueux aux fonds de la nouvelle banque. Un intérêt de deux pour cent, auroit été un appât

Premier
objet de
cette
Banque.
Escompte
des Let-
tres-de-
change.

bien insuffisant. Qui eût été, à ce prix, tenté de déplacer ses capitaux? Il s'agissoit donc d'offrir à la cupidité des capitalistes, une perspective plus séduisante. C'est ce dont s'étoit occupé le rédacteur du nouveau plan.

Second
objet. Ma-
nuten-
tion
du réal-
giro.

Il demandoit qu'on attribuât à la banque les profits du *Realgiro*, espece de caisse particuliere d'où la Cour tire les fonds qu'elle est dans le cas de faire passer dans les pays étrangers, soit pour le payement de ses Ambassadeurs, Envoyés, Consuls, &c. soit pour d'autres motifs. Les administrateurs de cette caisse ont un droit de commission de quatre pour cent. Ce n'étoit encore qu'une foible ressource pour la banque nationale: il ne s'écoule gueres par la voie du *Realgiro*, que deux à trois millions de livres annuellement.

Troisième
objet. Ap-
provision-
nement
des Trou-
pes & de la
Marine.

Mais la source principale de profits que M. Cabarrus proposoit d'ouvrir à la banque nationale, étoit l'entreprise de l'approvisionnement de la Marine, & de

celui des troupes de terre. Le premier avoit été jusqu'alors réparti entre différens particuliers. Le second étoit entre le mains des *Gremios*, & les différens baux du gouvernement avec ces entrepreneurs étoient à la veille d'expirer. La banque pouvoit donc leur être bientôt substituée sans exciter des réclamations fondées.

Le gouvernement fut séduit par un plan, qui devoit avoir l'avantage de distribuer entre un grand nombre de citoyens, des profits jusqu'alors concentrés dans un très-petit nombre. Les fonds de la banque proposée, formoient une somme de trois cens millions de réaux, (1) partagée en 150 mille actions de 2000 réaux chacune.

Tout le monde ayant la faculté d'acheter de ces actions, personne ne se trouvoit exclu des profits qu'elles devoient

(1) Environ 75 millions de livres tournois.

produire. Or ces profits présentoi-ent, d'après le prospectus, une perspective éblouissante. Outre les fonds morts auxquels on alloit ouvrir un débouché avantageux, on espéroit qu'une grande partie de ceux dont les Gremios jouissoient pour un intérêt modique, s'écouleroi-ent naturellement de leur caisse dans celle de la banque nationale. On pouvoit compter aussi sur l'excédent des octrois des villes & communautés; excédent dont le Conseil de Castille avoit l'administration, & que la banque alloit désormais faire valoir au profit des Intéressés. Il y a en Espagne des magasins de grains dans presque toutes les villes, bourgs & villages. (1) Leur superflu est converti en argent. C'étoit encore des fonds morts que la banque pouvoit mettre en activité.

On voit par cet aperçu, qu'elle promettoit de grands avantages à toutes

(1) On en compte plus de 5000 en Espagne.

les classes du public Espagnol. Il n'est donc pas étonnant que le Ministère en ait accueilli le projet.

Il le fit discuter en 1781, dans une espece d'assemblée nationale, composée de membres des principaux corps de l'administration. Il y fut adopté à la grande pluralité. On y débattit une question intéressante. Quand la banque se mettroit en possession de l'approvisionnement des troupes, en vivres, habillement, &c. de celui de la marine, en vivres, bois de construction, fers, cordages, &c., convenoit-il au Gouvernement de lui confier cette double gestion par entreprise, ou falloit-il lui en laisser seulement l'administration en régie? Les auteurs du plan opinoient pour le premier parti. Selon eux, le ministère y auroit eu l'avantage de pouvoir compter sur une somme fixe pour les dépenses de l'armée de terre & de la marine; & c'eût été aux Directeurs de la banque à s'ingénier

Le plan de la Banque nationale est adopté.

Raisons pour lui donner en régie l'approvisionnement de l'Armée & de la Marine.

pour rendre leur Ferme utile à ses actionnaires sans tromper les vues du Gouvernement, qui eût toujours été à même de surveiller leurs opérations. Le ministre fut d'un autre avis ; il prétendit qu'il n'avoit pas encore assez de données pour évaluer à quoi pouvoit monter l'entretien de la marine & des troupes, & fit adopter le parti de la Régie, sauf à la convertir en Ferme lorsqu'une expérience de quelques années l'auroit convaincu que les finances du Roi y trouveroient leur avantage.

Il fut donc décidé que la Banque nationale, ou Banque de Saint-Charles, seroit chargée de l'approvisionnement des troupes & de la marine, qu'on lui alloeroit un intérêt de quatre pour cent à raison des avances qu'elle feroit au Gouvernement pour ce double objet, & un droit de commission de dix pour cent.

Il étoit difficile de conclure un marché plus avantageux pour les futurs

Actionnaires, & l'on s'attendoit à en voir en peu de tems le nombre s'accroître & se compléter. Le Roi & la Famille Royale donnerent d'abord l'exemple ; il fut suivi par plusieurs particuliers riches qui, plus par condescendance encore que par conviction, s'empressèrent de verser leurs capitaux dans la caisse de la Banque. Il y avoit d'autres fonds dont on s'étoit assuré d'avance. Tels étoient l'excédent des octrois des villes, le superflu des magasins de bled, certains capitaux qui, en attendant une destination, étoient en dépôt sous la garde de l'autorité publique, &c.

Voilà d'abord à quoi se réduisit la récolte de la Banque. L'événement trompe souvent les conjectures les plus vraisemblables. La plupart des esprits restèrent froids devant une perspective qui sembloit devoir séduire tout le monde. Très-peu de personnes retirèrent leurs fonds de la caisse des Gremios : cette Communauté fut seulement obligée d'é-

La Banque n'a pas d'abord autant de succès qu'on s'y étoit attendu.

lever jusqu'à trois & demi pour cent l'intérêt qu'elle en payoit. Le nouvel établissement eut quelques prôneurs ; mais ils parurent suspects. Ses antagonistes, armés du prétexte du bien public, déclamerent avec force ; ils nourrirent une méfiance qu'avoient préparée les événements antérieurs, & firent bien des profélytes.

Quels étoient ses ennemis.

Le nouvel établissement avoit pour ennemis, d'abord tous ceux qui, sans examen, le font de toutes les nouveautés, ceux dont la Banque de St.-Charles déjouoit les calculs, ceux sur-tout que la jalousie ou les préventions nationales suscitoient à un jeune étranger, accueilli, soutenu par le ministère, se prévalant d'un crédit éphémère pour bouleverser une Nation, disoient-ils, qui pouvoit trouver dans son propre sein des citoyens bien plus faits pour l'éclairer sur ses intérêts. Le parallèle qu'on avoit déjà établi entre la création du papier-monnaie & notre trop fameux Système, fut alors rappelé.

On compare la Banque nationale au système de Law.

En France c'étoit un étranger ambitieux qui étoit venu porter une atteinte mortelle à notre crédit, en voulant le rendre florissant. En Espagne c'étoit aussi un étranger qui prétendoit ranimer le crédit, le commerce, & qui aspirait à séduire la Nation par l'appât d'un gain chimérique. L'un & l'autre avoient donné l'idée d'une banque ; la ressemblance étoit donc parfaite. C'est ainsi que jugent la plupart des hommes. Egarés par les légers rapports qui lient deux objets, quelquefois par la seule conformité de leurs noms, ils établissent des similitudes qui n'ont de réalité que dans leur imagination, & qu'adoptent stupidement cette grande quantité de gens qui, dans tous les pays, ne jugent que sur parole. C'est ce qui arriva en Espagne. Le texte que l'intérêt personnel, ou des passions plus odieuses encore, avoient inventé, fut propagé & commenté par la crédulité & l'ignorance. On répéta que la Banque de Saint-Charles avoit présenté

Inculpations dont on la charge.

60 NOUVEAU VOYAGE
au public un plan d'opérations illusoire, ou tout au moins inutile à la prospérité de l'Espagne; qu'au lieu de favoriser la liberté du commerce, comme elle en avoit annoncé l'éblouissante prétention, elle alloit devenir funeste au commerce, à l'agriculture, à l'industrie, en engloutissant des fonds qu'on auroit pu consacrer plus utilement à leur prospérité, en naturalisant en Espagne un fléau inconnu chez elle jusqu'alors, cette classe d'inutiles rentiers qui, dans l'oïveté & l'opulence, vivoient insolemment du travail de leurs concitoyens; qu'elle venoit à un prix exorbitant son entremise au Gouvernement pour une gestion dont des mains plus habiles, ou du moins plus exercées, auroient pu se charger à bien meilleur marché; qu'après avoir affiché la haine des privilèges exclusifs, elle briguoit pour elle-même les plus odieux monopoles.

Ce qui fournissoit un prétexte à cette dernière inculpation, étoit une concession

que la Banque de Saint-Charles obtint bientôt après son établissement, celle d'être seule chargée de l'extraction des piastres. On fait que cette monnoie Espagnole sert en grande partie à solder la balance de l'Espagne avec les autres Nations de l'Europe. Il s'en frappe environ trente millions par an dans l'Amérique Espagnole. Une partie reste dans le pays; une autre s'écoule par la voie de la contrebande; deux ou trois millions sont embarqués à bord de la Nao d'Acapulco; le reste passe en Europe pour payer les marchandises que l'Amérique en a reçues. Pendant long-tems la Métropole en fournissoit à peine pour dix millions de piastres à ses Colonies, & l'on évaluoit alors à quinze millions la solde qu'elles devoient à l'étranger.

Il falloit absolument que cette solde s'acquittât, par la raison qu'il faut payer ses dettes pour conserver son crédit. Dans des tems moins éclairés, l'Administration Espagnole imagina de tirer parti de cette

Détails
sur l'ex-
traction
des piastres.

extraction indispensable de piastres ; pour augmenter les revenus du fisc, elle la foumit à un droit de trois pour cent qui, en 1768, fut porté à quatre pour cent ; & quoiqu'elle soit à présent persuadée que ce droit est un impôt de plus à la charge du peuple, auquel les étrangers font payer leurs marchandises quatre pour cent plus cher, cependant l'état des Finances Espagnoles, & peut-être un reste d'attachement aux anciens préjugés, ne lui ont pas encore permis de le faire disparaître. Il en résulte que ce droit est assez fort pour qu'on soit tenté de l'é luder : ceux même qui sont chargés de le percevoir, favorisent les extractions clandestines des piastres. Il n'en sort pas moins tout ce qui doit en sortir ; seulement le fisc est frustré d'une partie de ses recouvrements.

La Banque
se fait ad-
juger le
privilege
exclusif
de les ex-
traire.

Dans cet état des choses, la Banque, voulant se faire adjuger le privilege exclusif d'extraire toutes les piastres nécessaires pour solder la balance de l'Espagne,

exposa que si elle en étoit seule chargée, elle produiroit deux avantages pour l'Etat, celui de prévenir le renchérissement de l'argent qui étoit une suite nécessaire de la multiplicité des négociations, & celui de diminuer les extractions frauduleuses de piastres par un surcroît de vigilance qu'on ne devoit pas attendre des agens du Gouvernement. Elle auroit bien voulu en même tems que le droit de quatre pour cent eût été entièrement aboli, ou du moins réduit de moitié. Mais le Gouvernement s'y refusa. A cela près, il accueillit parfaitement la proposition de la Banque.

Il statua donc qu'elle seroit désormais seule chargée de l'extraction des piastres ; que pour lui faciliter les moyens d'en empêcher la sortie frauduleuse, on ne les laisseroit plus s'écouler que par la voie de Bayonne, hormis quelques sommes particulières que le Gouvernement se réserva de faire sortir par d'autres voies ; qu'ainsi quiconque auroit de l'argent à envoyer

à l'étranger, seroit astreint à prendre des lettres de la Banque.

On récla-
me contre
cette con-
cession.

Cette concession, qui avoit au moins la forme d'un privilège exclusif, excita de nouvelles clameurs; elle devoit irriter ceux qui jusques-là avoient spéculé sur les extractions frauduleuses, ceux même qui s'étoient chargés d'en faire de légales, les commerçans qui, dans ce nouvel ordre de choses, alloient subir désormais les loix de la Banque, en se trouvant assujettis à se servir de son papier pour faire tous leurs payemens à l'étranger, & à le recevoir au change qu'il plairoit à la Banque de leur fixer. Mais tous se réunissant dans des plaintes qui avoient des motifs différens, alléguèrent que la prospérité du commerce alloit être compromise, sa liberté enchaînée par les entraves du monopole, & dénoncerent l'avidité cachée sous le voile du bien public.

Le ministere resta sourd à ces réclamations suspectes, & la Banque se mit en possession

cession de son privilège au mois de Novembre 1783. Le premier usage qu'elle en fit devint très-fructueux pour ses actionnaires. La guerre, comme nous l'avons dit, avoit suspendu l'arrivée des trésors de l'Amérique; le retour de la paix produisit d'abord un écoulement de piastres prodigieux. La banque qui avoit pris des mesures sévères pour en prévenir la sortie frauduleuse, en exporta plus de vingt millions en 1784. L'année suivante cette extraction monta à près de 22 millions; & comme l'Europe attendoit avec impatience le retour de ces arrosemens périodiques, la banque ne pouvoit vendre qu'avec avantage une marchandise qui est le prix de celles que l'Europe fournit à l'Amérique Espagnole, qu'elle seule possédoit, & que tant de gens demandoient; enforte que tout le monde sembla gagner à cette révolution. Le fisc, auquel la plus avantageuse des années précédentes n'avoit pas produit six millions

Avanta-
ges qu'elle
produisit.

& demi de réaux pour son droit de quatre pour cent sur l'extraction des piaſtres, en retira plus de 15 millions en 1784, & plus de 16 en 1785; & ce ſeul article donna pour près de 12 millions de réaux de profit à partager entre les actionnaires.

Sur ces entrefaites, l'expiration des différens baux faits avec le Gouvernement pour l'approviſionnement de l'armée & de la marine, l'avoit miſe en poſſeſſion de ſes principales ſources de revenus. Son dividende ſ'en reſſentit: celui de 1784, le premier qu'ait diſtribué la Banque, donna neuf & demi, & ainſi, un profit de 47 liv. 10 ſols pour chaque action qui avoit été achetée à ſa valeur primitive de 500 liv. ou de deux mille réaux. Son triomphe devint alors complet, & ſes ennemis, en Eſpagne du moins, dévorèrent leur dépit dans le ſilence. Comme les hommes de tous les pays ſont extrêmes en tout, on paſſa

rapidement du dénigrement à l'enthouſiaſme. La Banque profita de cette révolution pour hauffer à différentes reprises les actions (1) qui lui reſtoient encore à diſtribuer, & pour ſe ménager ainſi de nouveaux accroiſſemens pour les dividendes ſuivans. La fermentation ſ'étendit aux pays étrangers, qui ſe trouvoient alors livrés à toute l'effervescence de l'agiotage. En peu de tems les actions de la Banque furent portées en France, à Geneve & ailleurs, juſqu'à huit mille réaux ou deux mille francs; & les Eſpagnols, moins confians ou plus prévoyans que les étrangers, ſervirent à ſouhait cette ardeur inconſidérée.

Elle ne fut que paſſagere il eſt vrai,

(1) Elle les hauffa d'abord de quinze pour cent ſur leur valeur primitive de 2000 réaux, & en débata 6208 au prix de 2300 réaux; peu après l'avidité des étrangers la lui fit porter à 2500 réaux ou 625 livres, & elle vendit encore pour ce prix plus de quinze mille actions. Ces deux hauffes ont produit pour les actionnaires un bénéfice de 22 millions de réaux.

Différentes hauffes que les actions de la Banque éprouvent.

mais dura encore assez pour produire dans plusieurs fortunes des révolutions funestes. Il eût été à désirer qu'elle ne se fût pas allumée. Quelques personnes, recevant leur mission de leur zèle patriotique, se chargerent de la refroidir. En France, un Ecrivain connu par son éloquence, mais plus encore par une force de caractère qui lui fait dire sans ménagement les vérités qu'il croit utiles, entreprit d'éclairer ses concitoyens : le motif étoit louable.

Moyens employés pour réprimer l'enthousiasme dont elles sont l'objet.

Sortie violente d'un Ecrivain François contre la Banque nationale.

L'exécution ne fut pas calculée par la sagesse. Il répéta, il commenta avec l'énergie qui lui est naturelle, tout ce qu'avoient dit les détracteurs de la Banque lors de sa fondation ; & prodiguant des injures gratuites à celui qui en avoit donné le plan & qui en étoit devenu l'ame, il imprima que la Banque de St.-Charles ne pouvoit, sous aucun rapport, convenir à l'Espagne ; qu'elle s'écartoit des fonctions simples & utiles auxquelles son fondateur avoit annoncé qu'elle devoit

se borner ; qu'elle ne pouvoit que perdre tôt ou tard la faveur du Gouvernement ; qu'elle se rendroit odieuse de plus en plus au commerce par le monopole qu'elle exerçoit ; qu'en un mot, ses actionnaires ne pouvoient prendre une juste confiance dans sa durée ni dans sa solidité.

A l'imitation de ses premiers ennemis, il la comparoit au système de Law ; il soutenoit même que son fondateur avoit pris ce système pour modèle.

Il en concluoit que les grandes nations commerçantes, devoient craindre que leurs capitalistes ne s'intéressassent dans la Banque de St.-Charles, parce qu'elles avoient besoin de toutes leurs ressources pour alléger le fardeau de leurs propres dettes ; parce qu'elles étoient hors d'état de prêter de grosses sommes aux étrangers, sur-tout lorsqu'il y avoit la plus grande apparence que ces prêts seroient perpétuels ; qu'enfin les particuliers qui exposoient leur fortune dans une entreprise aussi hasardeuse, se con-

duisoient en mauvais citoyens comme membres de la société, & en insensés comme peres de famille.

La Cour
de Madrid
proscrit
cet écrit.

La Cour de Madrid, laissant au tems & à la raison le soin de démentir ces assertions, propres à diminuer beaucoup la confiance dans un établissement auquel elle avoit donné sa sanction, prit fait & cause pour son fondateur, fit expédier au mois de juin 1785, par le Conseil de Castille, un décret qui proscivoit la diatribe, & prouva par-là, qu'au moins l'époque annoncée par son auteur étoit encore éloignée.

Mais cette proscription n'empêcha pas l'ouvrage de produire son effet. L'enthousiasme des agioteurs François se refroidit, & n'a depuis jetté que de tems à autre quelques étincelles. La Banque même n'est point intéressée à en provoquer les accès. Ce vœu ne peut être formé que par quelques spéculateurs avides, qui esperent profiter de ces convulsions passageres, pour s'enrichir aux dépens des

dupes. Une très-grande partie des actions de la Banque a reflué des pays étrangers en Espagne. La Banque elle-même a profité de leur baisse successive à 2240 réaux, ou 560 liv. pour en faire racheter près de 25 mille qu'elle se propose de garder, & dont la soustraction augmentera d'autant les dividendes futurs pour le reste des copartageans.

Sa dernière assemblée (celle du commencement de cette année où l'on a rendu les comptes de 1787), a été fort orageuse. Une cabale s'est élevée contre les directeurs de l'établissement, & a inculpé jusqu'à leur probité. Elle a prétendu que quelques uns d'eux, qui sont en même tems chefs de maisons de commerce, avoient abusé de l'escompte dont les opérations leur étoient confiées, pour favoriser leurs propres affaires. On a nommé une commission pour examiner leur conduite, en même tems que tous les comptes de la Banque depuis sa fondation, & pour réformer les abus de cet établisse-

ment. Les accusés rassurés par le témoignage de leur conscience, attendent avec sécurité le résultat de cet examen. Mais M. Cabarrus, dont le caractère impatient & gâté par les succès, n'est pas encore familiarisé avec les assauts de la brigue, a donné sa démission de sa place de directeur de la Banque de St.-Charles, en offrant toutefois de continuer à l'aider de ses conseils, mais comme simple particulier. L'assemblée s'est élevée presque unanimement contre cette résolution désespérée. Elle a même fait prier le Roi, par une députation, de n'y avoir pas égard. S. M. a tardé long-tems à prononcer; mais quelle que soit sa décision, M. Cabarrus peut être bien sûr de conserver sa prépondérance sur un établissement dont il est l'auteur, & dont malgré l'envie il est devenu la cheville ouvrière; & son ambition peut se rappeler, pour sa consolation, (*si magna licet componere parvis*) qu'Auguste data son dépotisme du jour où il fit mine d'abdiquer l'Empire.

La part que la Banque a prise aux opérations de la nouvelle Compagnie des Philippines est une circonstance de plus qui doit influer sur le produit de ses actions. M. Cabarrus la détermina en 1785, à verser dans les fonds de cette Compagnie, une somme de 21 millions de réaux, déduite de son dividende de 1784; ce qui a donné à chaque action un intérêt de 140 réaux, ou 35 liv. dans les fonds de la Compagnie des Philippines. Quelque soit l'issue de ce nouvel établissement, cette association ne peut être préjudiciable à la Banque, & peut lui devenir très-profitable; & pour peu que cet avantage devienne apparent, il y a à parier que ses actions hausseront. Dans le cas contraire, elles ne doivent pas éprouver une diminution sensible. La Banque ayant risqué peu de chose, ne peut être exposée qu'à une perte modique, qui, d'ailleurs ne portera point sur son capital. Elle a fait au mois de mai 1785, une proposition dont l'admission fournira un

Intérêt que la Banque a pris dans la nouvelle Compagnie des Philippines.

nouvel emploi à ses fonds; celle de se charger de la confection du canal qui, comme nous avons dit plus haut, doit commencer au pied des montagnes de Guadarrama, & aboutir au Guadalquivir, après avoir traversé tout le centre de l'Espagne. Elle a offert de faire les avances de ce grand ouvrage, aux mêmes conditions qu'elle a pris sur son compte l'approvisionnement des troupes; la proposition a été accueillie par le Gouvernement, qui a envoyé aussitôt M. le Maur prendre des nivelements sur les lieux par où doit passer le futur canal. La mort inopinée de cet Ingénieur habile n'a point suspendu les travaux qu'il avoit commencés; & voilà un moyen de plus que la Banque va avoir d'augmenter ses profits, en faisant le bien de l'Espagne sans compromettre ses fonds. Dans tous les cas je crois, avec les autres Juges impartiaux qui n'ont rien à gagner ni à perdre à ce qu'une opinion contraire s'accrédite, qu'un placement de fonds dans la

Jugement
impartial
sur la Ban-
que na-
tionale.

Banque de St.-Charles est avantageux, & doit paroître solide, non qu'on doive compter toujours sur les gros dividendes, par lesquels elle a débuté: les sources d'où ils ont découlé, ou se sont taries, ou se sont diminuées. Elle n'a plus de profits à faire sur la vente de ses actions, puisqu'elles étoient toutes distribuées à la fin de 1785, à l'exception de 1106, qui avoient déjà une destination. L'extraction des piastres ne sera plus désormais aussi fructueuse pour elle, qu'elle l'a été immédiatement après la paix. Mais tant qu'elle en conservera le privilège exclusif, tant que le Gouvernement lui confiera l'approvisionnement des troupes & de la Marine, source principale de ses profits, (1) ses actionnaires, ceux du

(1) Il est vrai qu'en 1787 cet approvisionnement, qui jusques-là avoit été fait pour un droit de commission de dix pour cent, a été converti en entreprise; mais au prix auquel le Gouvernement est convenu de passer à la Banque ses fournitures, il est dé-

76 NOUVEAU VOYAGE
moins qui ont acheté ses actions à
leur valeur primitive de 2000 réaux, ou

montré qu'elle y gagnera au moins autant. Le premier effet de ce changement a cependant été à son désavantage. Le Gouvernement a voulu qu'il eût un effet rétroactif; & comme la Banque avoit jusqu'alors formé ses dividendes d'après son droit de commission de dix pour cent, elle a été obligée de diminuer d'autant son dernier dividende pour rendre ce dont elle avoit trop grossi les précédents. Voulant effectuer tout de suite ce remboursement, elle a réduit le dividende de 1787 de six & demi pour cent qu'il étoit, à cinq & un quarantième. Une fois cette dette acquittée, les dividendes reprendront leur cours. Plusieurs circonstances concourront à les augmenter par la suite; on n'en voit pas qui puissent les diminuer.

Jusqu'ici leur distribution a toujours été l'époque & l'occasion d'un acte de bienfaisance. Cette année la Banque a consacré l'excédent des cinq pour cent au soulagement des malheureux qui avoient soufferts quelques mois auparavant du ravage des inondations en Navarre. Un pareil emploi de ce qu'elle regarde comme son superflu, est bien propre à lui faire pardonner ses profits, & à la recommander de plus en plus dans l'esprit de la Nation; aussi les premières préventions du peuple contre elle commencent-elles à se dissiper sensiblement, & les Communautés s'accoutument à voir leurs fonds, jadis oisifs, voués entre ses mains à une utile activité.

EN ESPAGNE. 77
500 liv. pourront compter sur un intérêt de cinq à six pour cent. Or le Gouvernement Espagnol est éloigné de cette versatilité qui pourroit lui faire abandonner bientôt un établissement dont il a bien mûri le plan, & qui a du moins quelques avantages incontestables pour lui & pour une grande partie de ses sujets. Mais supposons, au pis-aller, que cédant aux représentations du commerce, & renonçant au surcroît de profit que le fisc retire de l'extraction des piastres, depuis qu'elle est en une seule main, il se déterminât à rendre cette extraction libre comme elle étoit auparavant; supposons que par amour pour le bien public, il acceptât les offres qu'on lui feroit d'approvisionner ses troupes & sa Marine à meilleur marché que la Banque: qu'en résulteroit-il? La Banque réduite aux minces profits de l'escompte & du *real-giro*, seroit à la vérité obligée de cesser ses opérations; mais comme, d'après sa constitution, elle est dans l'impossibilité

de divertir ses fonds ; que la somme dont elle s'est intéressée dans la Compagnie des Philippines a été prise non sur eux , mais sur ses profits , il y a tout à parier que dans notre hypothèse ses fonds se trouveroient intacts , & qu'ils lui serviroient à rembourser tous ses actionnaires. Ceux-ci n'ont donc qu'un seul risque à courir , celui que ce Gouvernement dans un moment de détresse s'empare de leurs fonds. Mais si cette appréhension étoit fondée , il n'y auroit plus rien de sacré sur la terre ; la politique même , au défaut de la vertu , doit leur servir de sauve-garde ; & ce n'est pas de la part du Gouvernement Espagnol qu'ils doivent craindre une mesure qui porteroit à la fois tous les caractères de l'imprudence & de l'infidélité , à une époque sur-tout où il est sérieusement occupé de réparer les atteintes portées à son crédit sous les régnes précédens , & d'en tirer parti pour seconder la tendance générale du Royaume , vers les entreprises utiles.

C'est ici le lieu de dire quelque chose de son numéraire & de ses monnoies non en Banquier , ce seroit une tâche au-dessus de mes forces , mais en Voyageur qui veut donner une idée , au moins superficielle à ses Lecteurs , de tout ce qui tient à un pays qu'il a habité long-tems.

Il semble au premier coup-d'œil , qu'il devroit être très-facile de connoître le numéraire qui circule en Espagne. Elle a dans ses possessions tous les métaux qu'elle fait convertir en monnoie. Ces métaux monnoyés ne peuvent sortir de l'Amérique sans payer un droit. Ils en acquittent un second à leur entrée en Espagne. Enfin il y en a un troisième perçu sur tout ce qui passe d'Espagne à l'étranger. Il paroîtroit donc que la combinaison des relevés des douanes devroit donner une idée positive du numéraire de l'Espagne. Mais de toute cette monnoie fabriquée aux Indes , une bonne partie passe d'Amérique directement en contrebande dans le reste de l'Europe ; mais les commer-

Quelques
détails sur
le numé-
raire de
l'Espagne.

çans étrangers reçoivent également en fraude une portion du prix des marchandises qu'ils ont fournies, quoiqu'il se trouve en entier à bord des vaisseaux Espagnols revenant d'Amérique; & comme on néglige en Espagne de faire de fréquentes refontes, on manque de données suffisantes pour connoître le numéraire qui circule habituellement dans ce Royaume. Ce n'est donc que par approximation, & sur le témoignage de quelques commerçans éclairés, que j'ai cru pouvoir l'évaluer à 80 millions de piastres fortes, (environ 400 millions de livres tournois.) On trouvera sans doute extraordinaire que l'Espagne qui est en possession de presque toutes les mines d'or & d'argent, qui frappe année commune près de 30 millions de piastres fortes, soit réduite à un numéraire si modique, sur-tout quand on se rappelle que sous le règne de Charles-Quint, elle avoit presque tout l'or & l'argent de l'Europe; & ce qui est bien plus précieux, dans les productions

productions de son sol & de son industrie, de quoi se passer de toutes les autres nations. En moins d'un siècle, elle est déchue de cet état de splendeur. A quoi attribuer une révolution si rapide & si complete? C'est à l'abondance même des métaux qui a fait hauffer le prix des denrées, & celui de la main-d'œuvre; c'est à la décadence de ses manufactures qui en a été la suite, à sa dépopulation causée à la fois par les nombreuses émigrations de ses sujets vers l'Amérique, par cette énorme consommation d'hommes qu'ont produite de longues guerres loin de ses frontieres, par l'expulsion des Maures, & par celle des Juifs: c'est sur-tout à ces guerres ruineuses, entreprises par Philippe II contre les Pays-Bas, & qui depuis l'année 1567 jusqu'à la treve de 1612, avoient coûté plus de deux cens millions de piastres. Mais tout annonce (nous ne croyons devoir trop le répéter) que l'Espagne va renaître de ses cendres,

Raisons pour lesquelles elle a un numéraire si modique.

& qu'occupée à féconder son sol, à ranimer les manufactures, fatiguée enfin de ne suivre qu'un commerce passif, elle cessera bientôt d'épuiser son numéraire à soudoyer l'industrie étrangère, & d'envoyer chaque année la plus grande partie de sa monnaie échanger l'empreinte de son Monarque contre celle des Souverains étrangers.

Différentes formes des monnoies Espagnoles.

Les premières monnoies, tant d'or que d'argent, qui furent frappées dans l'Amérique Espagnole, étoient informes dans leur contour comme dans leur empreinte, qui étoit d'un côté une croix, & de l'autre les armes d'Espagne. Il en existe encore dans la circulation, mais on ne les admet pour leur valeur idéale, qu'après s'être assuré en les pesant qu'elles n'ont rien perdu de leur valeur intrinsèque.

Leur empreinte a ensuite varié jusqu'en 1772, époque du nouveau coin, d'après lequel elles portent toutes d'un côté l'effi-

gie du Souverain, & de l'autre son écusson entouré des armes d'Espagne.

Les monnoies d'or sont,

Le *doblon de a ocho* que nous nommons *quadruple*, once d'or ou *médaille*. Monnoies d'or.
Quand le change est au pair, elle vaut 80 liv. de notre monnaie.

Le demi *doblon de a ocho*, ou demi quadruple valant 40 liv.

Le doublon d'or, vaut la moitié du précédent.

Le demi-doublon d'or.

Enfin le petit écu d'or ou *durito*, qui a valu jusqu'en 1779, la moitié du demi-doublon, mais vaut à présent à-peu-près un vingtième de plus, & par conséquent environ 5 liv. 5 sols.

Les espèces d'argent sont,

La piastre forte, valant 20 réaux, le quart du doublon d'or, c'est-à-dire cent fols, quand le change est au pair. Monnoies d'argent.

La demi-piastre forte, valant 5 réaux.

La piécette de 5 réaux, aussi nommée *pezeta colunaria*, qui ne se frappe qu'en

Amérique, & porte d'un côté deux colonnes, & de l'autre deux globes couronnés.

La piécette ordinaire de 4 réaux, valant à-peu-près 20 sols.

La demi-piécette de 2 réaux & demi, qui est dans le même cas que la piécette de 5 réaux.

La demi-piécette ordinaire, qu'on appelle aussi *real de plata*, & qui vaut deux réaux de vellon.

Le quart de piécette de 5 réaux, aussi frappé aux Indes exclusivement.

Enfin le *realito* ou réal de vellon, valant à-peu-près 5 sols tournois.

Les monnoies de cuivre sont, Monnoies de cuivre. Le *doble quarto*, il en faut quatre pour un réal; il vaut à-peu-près 1 sol 3 deniers.

Le *quarto* qui est la moitié du précédent.

L'*ochavo* qui est la moitié du quarto.

Enfin le *maravedi* qui est une des plus petites monnoies qui existent. Il en faut 34 pour un réal. On n'en trouve presque

plus en Espagne même, & je crois qu'on a cessé d'en battre.

On ne frappe point de monnoies d'or en Amérique. Celles d'argent qui y sont frappées ont pour marques distinctives, d'un côté les deux colonnes, & de l'autre une guirlande de lauriers autour de la tête du Souverain.

Il y a des hôtels de Monnoie au Perou, à Santa-Fé, & à Mexico. De ce dernier Hôtels des Monnoies. sort la plus grande quantité des piastras qui passent en Europe. Il n'y en a que trois en Espagne, celui de Madrid, celui de Séville, & celui de Ségovie qui ne frappe que des monnoies de cuivre. Il y a Monnoies idéales. outre cela comme en France & en Angleterre des *monnoies idéales*, ou monnoies de change. Ce sont,

La *pistole simple*, ou le *doblon*, valant 4 piastras simples, & 15 francs de notre monnoie, quand le change est au pair. C'est même d'après cette monnoie idéale qu'il se règle entre la France & l'Espagne.

Quand il est à notre désavantage, la pistole vaut moins de 15 francs; & plus quand il nous est avantageux.

La piastre simple, ou *peso* qu'on appelle *peso sencillo*, pour le distinguer du *peso fuerte*, piastre forte, vaut 15 réaux, ou environ 3 liv. 15 sols.

Le *ducat* vaut onze réaux. C'est la monnaie dans laquelle on fixe les appointemens des places de la Monarchie. Elle n'est presque d'aucun usage hors de ses frontieres.

Nous ne parlons pas de quelques autres monnoies idéales qui ne sont connues que dans les provinces, comme la livre Catalane, la livre Valencienne, &c.

Depuis près de trois siècles, la Cour d'Espagne a été assez exacte à ne pas altérer le titre de ses monnoies. Sans doute elle a senti que des infidélités, ou même des variations de ce genre, auroient jeté beaucoup d'incertitude & de méfiance dans les opérations du commerce, qui tire

des possessions Espagnoles la plus grande partie de ce qu'il lui faut pour solder ses comptes.

Cependant en 1737, la Cour de Madrid ayant observé que la piastre forte n'avoit pas une valeur proportionnée à la différence qui existoit alors entre les matieres d'or & celles d'argent, elle la porta à vingt réaux; l'équilibre qu'elle avoit voulu rétablir entre ces deux métaux s'étant dérangé de nouveau, le titre de l'or ne fut plus proportionné à son abondance. Il se trouvoit trop d'avantage à l'exporter de préférence à l'argent. Si l'Espagne n'y eut remédié, elle en auroit été à la longue entierement dépouillée. Elle crut donc devoir en 1779, augmenter d'un seizieme la valeur imaginaire de toutes ses monnoies d'or, sans rien changer ni à leur poids ni à leur titre; par cette opération, le quadruple ou *doblon de a ocho* qui n'avoit valu jusqu'alors que quinze piastres fortes en valut seize, & ainsi à proportion des autres monnoies

Valeur des Monnoies d'argent haussée en 1737.

Valeur des Monnoies d'or haussée en 1779.

d'or. Les nations qui possèdent les métaux font la loi aux autres ; quant au titre de leurs monnoies celles qui ne la suivroient pas, en seroient tôt ou tard les victimes. C'est cette sage observation confirmée par l'expérience, qui a déterminé récemment notre Ministère à augmenter la valeur de l'or.

Cour souveraine des Monnoies.

Il y a une cour souveraine qui règle & juge les affaires relatives aux monnoies. Elle porte le titre de *real junta de comercio, moneda minas*, &c. parce qu'elle embrasse en même tems ce qui a rapport au commerce, aux mines, & quelques autres objets.

Suivant la nouvelle forme qu'on lui donna en 1705, elle devoit être composée de trois Conseillers de Castille, cinq des Indes, deux des Finances, un du Tribunal de la Contratacion, & de deux Intendans de la Nation Françoisse. Mais comme dans la pratique les choses sont toujours différentes de ce qu'elles devroient être, la *junta de comercio, mo-*

nedas, &c. n'a qu'un membre du Conseil de Castille, deux de celui des Indes. Tous les autres sont des membres du Conseil des Finances.

Au reste, cette Cour ou Junte est aussi indépendante que les autres Conseils souverains de la Monarchie.

Le Conseil de Guerre est plus encore un Tribunal qu'un corps permanent d'administration militaire ; à la vérité le Roi le consulte ordinairement sur les Ordonnances relatives à ses troupes. Jusqu'au règne de Philippe V, ce Conseil nommoit même aux grades supérieurs de la hiérarchie militaire. Toute disposition qui complique en pure perte les rouages du gouvernement, qui présente un aliment à l'intrigue sans présenter un état à la liberté, doit être proscrite par la sagesse. Sous la dynastie actuelle, le trône a hérité de cette prérogative du Conseil de Guerre. Le Roi nomme à tous les emplois de son armée sur la présenta-

A quoi se réduisent les fonctions du Conseil de Guerre.

tion de l'Inspecteur, dont, comme nous l'avons dit plus haut, le Ministre de la Guerre n'est que l'interprète. Les Inspecteurs éludent aussi en beaucoup d'occasions l'entremise du Conseil de Guerre; mais du moins pour la forme, les mesures militaires prises sans son concours reçoivent sa sanction.

Ses deux Chambrés.
 Les principales fonctions du Conseil de Guerre sont, au reste, d'administrer la Justice à ceux qui, comme tous les Militaires, ont leurs causes commises à son Tribunal. Il est partagé en deux chambres ou *Salas*, la *Sala de Gobierno*, qui s'occupe spécialement d'objets d'administration; elle est en grande partie composée de militaires, elle a pour Conseillers nés les Inspecteurs, le plus ancien des Capitaines des Gardes-du-Corps, & le plus ancien des deux Colonels aux Gardes.

La *Sala de Justicia* se borne aux affaires contentieuses, mais ne juge pas en

dernier ressort. Si l'on est mécontent de sa décision, on peut demander qu'elle se joigne à l'autre Chambre pour examiner de nouveau la cause.

Toutes celles des étrangers vont par appel au Conseil de Guerre; aussi les Nations qui ont de grandes relations avec l'Espagne font-elles dans le cas de ménager ce Tribunal, dont l'équité est rarement trahie par les préventions nationales.

Il est le Tribunal des étrangers.

Le grade militaire le plus éminent qu'il y ait en Espagne est celui de *Capitaine général*; il équivaut à celui de Maréchal de France, & n'est pas incompatible avec lui, puisqu'ils ont été réunis en la personne du Maréchal de Berwik. Ce grade n'est pas à beaucoup près prodigué en Espagne; deux personnes seulement en sont revêtues en ce moment dans l'armée de terre, M. le Comte d'Aranda & M. le Duc de Crillon.

Grades militaires.

Après les Capitaines Généraux viennent, comme en France, les Lieutenans-

Généraux (1), Maréchaux de Camp (2) & Brigadiers (3), dont les uniformes ressemblent beaucoup à ceux de nos Officiers généraux.

Infanterie
Espagnole.

L'Infanterie Espagnole est composée de quarante-quatre Régimens de deux bataillons chacun, sans compter ceux des Gardes Espagnoles & des Gardes Valones, contenant chacun 4200 hommes en six bataillons. Sur ces quarante-quatre Régimens, trente-cinq sont nationaux, deux Italiens, trois Flamands & quatre Suisses.

Ces quatre-vingt-huit bataillons devant contenir chacun 684 hommes, porteroient l'Infanterie Espagnole environ à soixante mille hommes s'ils étoient complets, mais il s'en faut qu'ils le soient; & une des exagérations que j'ai entendu le plus répéter, c'est que l'Espagne auroit

(1) Il y en a 47 en ce moment.

(2) Il y en a 67.

(3) Il y en a 156.

peine à réaliser trente mille hommes en Europe. Il est certain toutefois que son Infanterie ne suffit pas à la vaste étendue de ses possessions, car elle doit fournir des garnisons à ses présides d'Afrique & à plusieurs places importantes de ses Colonies, comme à la Havane, Porto-Ricco, Buenos-Ayres, la Véra-Cruz. A la fin de 1776 elle avoit trente-deux bataillons hors d'Europe; & en 1782, trente-six en Amérique seulement. Ses moyens de recruter sont assez bornés. La Nation Espagnole, toute brave qu'elle est, répugne depuis quelque tems au service de l'Infanterie. Chaque Régiment s'ingénie pour se procurer des hommes; il fait arborer son drapeau sur le terrain qui lui paroît fécond en dupes ou en libertins, & s'enrichit, comme en France, des désordres de la société; & par une heureuse métamorphose, ceux qui troubloient son repos sont consacrés à sa défense. Les soldats de nos troupes, poussés sans cesse par leur fatale inconstance hors de leurs

Comment
elle se re-
crute.

Nos Dé-
serteurs y
abondent.

frontieres, mettent à profit les gorges des Pyrénées pour aller se livrer aux Recruteurs Espagnols. Les Régimens étrangers, au service d'Espagne, se repeuplent sur-tout aux dépens des nôtres; & comme les Espagnols sont loin de cette vague inquiétude qui caractérise sur-tout leurs voisins & les promene sur tous les points du globe; comme d'ailleurs notre armée est beaucoup plus considérable que celle de l'Espagne, tout l'inconvénient de la proximité des garnisons respectives est de notre côté, & la Cour de Madrid n'est pas tentée de conclure avec la nôtre un cartel pour la remise réciproque des Déserteurs; c'est bien assez qu'elles soient convenues en 1761, je crois, de se restituer les armes, chevaux & bagages des Soldats, Cavaliers ou Dragons qui passeroient d'un service à l'autre.

Moyen de recruter l'armée Espagnole par les quintas. Il y a bien un autre moyen de repeupler l'armée Espagnole, c'est celui des *quintas*, espece de tirage qui ressemble à celui de la milice, mais dont il doit

être bien distingué en Espagne, où ils sont tous deux en usage, l'un pour recruter les troupes réglées, l'autre pour les Régimens provinciaux. L'Ordonnance de 1705 statuoit que pour le premier objet on tireroit au fort dans chaque village pour choisir un sujet sur cinq, mais qu'alors le tirage des Milices seroit suspendu. Voilà sans doute l'étymologie du mot *quintas*. Comme cela arrive toujours, la chose a changée, & le mot est resté. Les *quintas* n'exigent plus de nos jours une si forte contribution du peuple; & même comme il a témoigné en quelques occasions récentes combien elles lui étoient odieuses, le Gouvernement ne recourt à cet expédient qu'à la dernière extrémité. Employer la rigueur hors de saison, ce n'est pas fermeté, c'est folie. Eviter les occasions de compromettre l'autorité, à moins qu'une crise violente ne commande des ressources extraordinaires, ce n'est pas foiblesse, c'est prudence. La dernière fois que la levée des *quintas*

On l'emploie rarement.

ait eu lieu, c'est en 1775, lorsque l'Espagne se préparoit à porter la guerre contre les Portugais dans l'Amérique méridionale; elle n'y a pas même eu recours à l'occasion de la dernière guerre, & les Régimens qu'on a employés aux sièges de Minorque & de Gibraltar, ont été complétés aux dépens de ceux qui n'étoient pas en activité.

Milices
enrégimentées
de l'Espagne.

Outre ses 44 Régimens d'Infanterie réglée, l'Espagne en a 42 de milices (1) répartis dans les provinces de la Couronne de Castille. Ils sont plus ou moins voisins les uns des autres, suivant la population & l'étendue de la province. Les Régimens ne sont assemblés qu'un mois par an dans le chef-lieu, dont ils portent le nom; & alors les Officiers & Soldats sont payés; ils le sont aussi lorsqu'en tems de guerre, ils remplacent les trou-

(1) Il y a outre cela plusieurs compagnies de Milices bourgeoises à Cadix, au port Sainte-Marie, à la Corogne, & en neuf autres endroits de l'Espagne.

pes

pes réglées dans les Garnisons. Le reste du tems ils sont répartis dans leurs villages, & y vaquent à leurs occupations. Les Régimens, tous composés d'un seul Bataillon de 720 hommes (1) doivent toujours être complets. Dès qu'un Militien meurt, déserte ou est congédié, pour le remplacer, on tire au sort dans le village d'où il est. Les Ordonnances de 1703 & de 1705, établissent que le tirage de la Milice doit emporter une personne sur cent. Il faut qu'on y ait dérogé dans la pratique. On ne conçoit pas même qu'en aucun tems elles aient pu être observées; 42 Régimens de 720 hommes feroient plus de 30 mille hommes. Or ces 30 mille hommes multipliés par cent, donneroient 3 millions de sujets propres à porter les armes dans l'étendue de la Couronne de Castille, dont les provinces seules ont des Milices enrégimen-

(1) Excepté celui de Majorque qui en a deux.

Tome II.

G

tées ; resultat difficile à concilier avec la population de ses provinces.

Constitu-
tion de ces
Milices.

Ces Régimens de Milice ont un Inspecteur particulier. Leurs Colonels sont pris parmi les citoyens les plus distingués du canton. Ils ont sur les Miliciens une autorité fort étendue ; ils peuvent leur imposer des peines afflictives , & il n'y a appel de leurs sentences qu'au Roi , par la voie de son Conseil de Guerre. Il est peu d'état Militaire en Europe qui ait un corps de Milices mieux organisé. Les Grenadiers de ces Régimens sont réunis en tems de guerre aux troupes réglées. Ils jouissent même parmi leurs concitoyens, d'une réputation qu'ils n'ont point démentie pendant la dernière guerre.

Qualités
du Soldat
Espagnol.

En général le Soldat Espagnol en possède une brillante depuis long tems en Europe, quant à sa valeur froide & soutenue, son endurcissement aux travaux, à la fatigue, à la faim. Ceux de nos compatriotes qui l'ont vu à Minorque & de

vant Gibraltar, peuvent dire s'il a dégénéré.

En revanche, j'ai entendu répéter souvent aux Espagnols même, que leurs troupes n'étoient plus commandées comme elles le méritoient. J'ignore jusqu'à quel point cette inculpation est fondée. J'ai connu beaucoup d'Officiers tant supérieurs que subalternes ; ils m'ont paru avoir en général l'esprit de leur profession. Ceux qui y dérogent se rendent apparemment justice en ne se laissant pas voir. Au reste, convenons qu'il y a plus de mérite en Espagne qu'en France, à être ce que nous appellons un *bon militaire*. D'abord quoique l'Espagne ait pris part à toutes les guerres du siècle, cependant on peut dire que depuis celles d'Italie terminées en 1748, ses troupes n'ont pas fait de véritables campagnes. Les Espagnols eux-mêmes n'osent pas donner ce nom à celle de Portugal si courte, si peu féconde en obstacles & en dangers. Les expéditions d'Alger & de Buenos-Ayres,

Ce qu'on
pense des
Officiers
Espagnols.

Circon-
stances qui
plaident en
faveur des
Troupes
Espagno-
les.

n'ont été que des opérations passagères, qui n'ont ébranlé qu'une partie de l'armée, & ont fourni peu d'occasions au courage, peu d'alimens à l'expérience. Quel est le corps militaire en Europe, que trente ans d'une paix presque sans interruption n'eût pas un peu engourdi? ajoutez à cela, pour l'apologie des Officiers Espagnols, qu'ils sont plus dépourvus que les nôtres, de moyens de se former dans tous les genres. La plupart de leurs Garnisons sont des bicoques isolées, sans ressource soit du côté de l'instruction, soit même du côté des plaisirs honnêtes; privés entièrement de sémestres, ils n'obtiennent que rarement des congés pour vaquer à leurs affaires: c'est sans doute un moyen de faire d'excellents Militaires de ceux qui sont ainsi à portée de s'occuper de leur métier sans distraction. Mais par-tout ils forment le petit nombre; & chez la plupart cette vie monotone & obscure, engourdit à la longue toutes les facultés, assoupit l'activité ou la

Révolution
avantageuse
qui s'y fait.

porte vers des objets honteux. Elle a d'ailleurs l'inconvénient de rendre le service peu attrayant, & d'en écarter ceux à qui un peu de fortune ou une éducation soignée offre d'autres ressources: encore l'armée d'Espagne a-t-elle éprouvé depuis peu sous ce rapport une révolution avantageuse. Les diverses écoles dont nous avons parlé, la repeuplent de sujets distingués. L'esprit martial s'est réveillé dans la haute Noblesse: elle embrasse à l'envi la profession des armes, & y a plus de mérite que la nôtre. Quel est le jeune Colonel parmi nous qui se résigneroit à passer trois ou quatre ans de suite à Briançon, à Charlemont ou à Gravelines, loin de sa famille, de ses affaires, & sur-tout des plaisirs de la capitale? J'ai vu plus d'un Grand-d'Espagne s'imposer & subir de pareils sacrifices.

Tout ce que nous venons de dire de l'Infanterie est applicable aux autres corps de l'armée Espagnole. Sa Cavalerie con-

Cavalerie
& Dra-
gons.

ter sa Brigade de Carabiniers, créée en 1730. Elle en a huit de Dragons. Ces deux corps ont chacun leur Inspecteur; chaque Régiment de Cavalerie est composé de quatre Escadrons, qui devoient être de cent cinquante hommes. Si ces deux corps étoient complets, l'Espagne auroit donc une armée de 13200 chevaux. Cependant on m'a assuré qu'en 1776, à l'approche d'une crise qui ne tarda pas à éclater, elle n'en avoit pas plus de 8000 à mettre en activité. C'est que d'abord en tems de paix, les six cens hommes dont chaque Régiment devoit être composé sont réduits à 480; encore sur ce nombre y a-t-il 80 Cavaliers de démontés. C'est un arrangement produit par l'économie en 1768. Il en résulte que le service de la Cavalerie a perdu de l'attrait qu'il auroit d'ailleurs pour les Espagnols, parce que les nouveaux enrôlés restent à pied pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce que leur tour vienne d'hériter des chevaux vacants. Ces circon-

Ce qui diminue l'attrait qu'on auroit pour ce service.

ces n'empêchent cependant pas que l'Espagne n'ait encore une des belles Cavalleries de l'Europe. Son corps de Carabiniers mérite sur-tout l'attention des connoisseurs. Il ne lui manque qu'un peu plus de discipline, pour être comparable aux meilleurs Régimens de Cavalerie des autres Puissances. Il est fixé dans la Manche, d'où il ne fort de tems en tems que pour passer la revue du Roi, lorsqu'il est à Aranjuez. J'ai assisté à plusieurs de ces revues, & j'ai été frappé de la beauté des chevaux de cette Brigade, de leur docilité qui ne nuit point à leur vivacité. Les Carabiniers sont d'ailleurs un corps d'élite où regne le meilleur esprit militaire. Mais le séjour de la Manche, dont ils sont devenus pour-ainsi-dire citoyens, engourdit un peu leur activité, & n'est pas sans inconvénient pour les mœurs de leurs hôtes.

Corps de Carabiniers.

Les remontes ne sont pas aussi faciles en Espagne qu'on le croiroit, d'après la réputation de ses chevaux. Tout le mon-

de assure que la race en a dégénéré. On peut dire du moins que les beaux chevaux y sont devenus plus rares. On attribue cette diminution au peu de soin qu'on a eu d'en croiser les races, & surtout au trop grand nombre de haras de mules qui employent les plus belles juments du Royaume. L'ardeur infatigable de ces animaux, la longueur du service qu'ils rendent, les ont fait préférer aux chevaux pour les attelages de la Cour & des particuliers. Les haras d'Espagne ne suffisent même pas à la prodigieuse consommation qui s'en fait, & on est obligé d'y suppléer par les mulets de quelques-unes de nos provinces. Les haras de chevaux qui subsistent encore en Andaloufie, ont été négligés depuis cette époque, & il n'y a gueres que ceux de quelques Grands-d'Espagne & celui que le Roi entretient à Aranjuez, qui soutiennent encore l'ancienne réputation des chevaux Espagnols.

La nature qui a traité si généreuse-

ment l'Espagne pour tous les besoins & les agrémens de la vie, qui ne lui a refusé presque aucune des jouissances que la paix permet de goûter, ne lui a pas épargné davantage les matériaux dont la guerre compose ses moyens de destruction; elle lui a prodigué le fer, le cuivre, le plomb & le salpêtre, & nous allons voir que son Artillerie pourroit se dispenser de puiser à d'autres sources ces trésors meurtriers.

Ce n'est que depuis 1710 que l'Artillerie Espagnole a pris la forme qu'elle a présentement. A cette époque elle fut rassemblée en un seul Régiment, composé de cinq bataillons, sans compter la compagnie des Cadets qu'on élève à Ségovie. Ce Régiment a pour Colonel son Commandant général, qui est pour le Corps d'Artillerie ce que sont les Inspecteurs pour l'Infanterie, la Cavalerie, les Dragons & les Milices. Cette place est occupée en ce moment par M. le Comte de Lacy, Officier général, originaire

Artillerie
Espagnole.

d'Irlande, qui avoit auparavant représenté le Monarque Espagnol dans plusieurs Cours du Nord, où il jouissoit d'une considération méritée. On dit à l'occasion de sa promotion, qu'après avoir manié hors d'Espagne les intérêts politiques de son Souverain, il avoit été enfin destiné à faire valoir *la dernière de ses raisons*. On faisoit allusion à la devise que portent ces foudres guerriers, qui sont la dernière ressource des Rois : *Ultima ratio Regum*.

Réforme qu'elle a éprouvée sous le règne actuel.

Son prédécesseur, le Comte de Gazona, appelé de Naples par Charles III lorsqu'il passa au Trône d'Espagne, avoit commencé à régénérer l'Artillerie, un peu négligée sous Ferdinand VI, comme plusieurs autres branches de l'Administration. Le nouveau Monarque voulant réformer les anciens procédés des Arsenaux, demanda un Fondateur à notre Cour; elle lui envoya M. Maritz, qui fit de grands changemens dans les Fonderies Espagnoles. Il y fit adopter l'usage de couler les ca-

Opérations de M. Maritz.

nons à plein, & de les faire forer après. L'envie lui suscita bien des contrariétés; il justifia même par quelques mauvais succès la malveillance avec laquelle il fut accueilli. Des canons fondus d'après ses principes se trouverent défectueux; il eut sur-tout le tort inexcusable d'en avoir fait couler une grande quantité de cuivre du Mexique, sans s'être assuré que ce métal eût la solidité requise. Presque tous ces canons succomberent aux épreuves qu'on leur fit subir, & le cri de l'indignation devint général. Son courage & la protection du Monarque le soutinrent contre ces orages; il continua à servir de son mieux un pays où il avoit été appelé, & auquel il désespéroit de se rendre utile. Il le quitta enfin en y laissant pour héritage sa méthode, ses principes & les leçons qu'il avoit reçues de l'expérience. Aujourd'hui ses ennemis même conviennent qu'il a rendu de véritables services à l'Artillerie Espa-

Etatactuel
de l'Artillerie
Espagnole.

gnole. La maniere dont elle a été dirigée dans la dernière guerre, & sur-tout au siège de Mahon, a prouvé qu'au moins cette partie de l'art militaire n'est pas arriérée en Espagne; & elle ne peut que se perfectionner sous les auspices d'un Commandant actif & intelligent, dont le zele est éclairé par plusieurs Officiers distingués que l'Espagne ne doit ni à l'Irlande ni à l'Italie. Elle peut trouver sous la domination du Roi d'Espagne tout ce dont elle a besoin pour l'approvisionnement de ses arsenaux. L'Espagne a plusieurs mines de plomb, mais elles ne sont pas toutes en parfaite exploitation. La principale est celle de Linarez dans le Royaume de Jaen; elle produit beaucoup au-delà de ce qui s'en débite en Espagne pour le compte du Roi; & sans un grand effort, ce Royaume peut en exporter plus de 20 mille quintaux par an, quoique les autres mines, dans leur état actuel, n'en donnent pas plus de 8 mille.

Plomb.

Il y a aussi plusieurs mines de cuivre en Espagne; celle de *Rio-Tinto* est la plus abondante; elle fournit à une partie des canons de l'Artillerie. Mais on met aussi à contribution les cuivres des Indes Espagnoles. Ceux du Mexique & du Pérou sont raffinés & employés dans les deux Fonderies Royales de Barcelone & de Séville. Les canons qu'on y coule contiennent deux tiers de cuivre du Mexique sur un de celui du Pérou.

Canons.

La Biscaye & les Pyrénées fournissent le fer nécessaire à l'Artillerie Espagnole. Les canons de ce métal sont coulés à Lierganes & à la Cavada. Les munitions de fer coulé sortent des forges d'Eugui & de la Muga. Les armes à feu sont fabriquées dans le Guipuzcoa. Celles de Catalogne, forgées à Plafencia, & qui, décréditées en Espagne on ne fait trop pourquoi, passaient dans l'Amérique Espagnole à bord des vaisseaux Catalans, ont repris leur vogue depuis quelques années, & dispenseront désormais l'Es-

Munitions
de guerre.

pagne de recourir à la France pour armer ses troupes. Enfin, on a rétabli récemment à Toledo une fabrique d'armes blanches qui promet de faire revivre l'ancienne réputation de celles de cette Ville.

Poudre. L'Espagne est un des pays les plus riches de l'Europe en salpêtre. La Manche & l'Arragon passoient pour en fournir d'excellent. Une Compagnie Françoisise s'étoit chargée de son exploitation, & avoit envoyé, pour cet effet, un Agent en Espagne, le sieur Salvador Dampierre. Ce particulier qui ne manquoit cependant pas de talens, échoua dans son entreprise. Il avoit tenté, sur un terrain adjacent à l'enceinte de Madrid, des essais infructueux dont le Gouvernement a sagement profité, en prouvant que si son zele pour le bien public le fait souvent recourir aux lumières des étrangers, il n'a pas toujours besoin d'eux pour perfectionner ce qu'ils ébauchent. Le terrain en question s'est trouvé contenir du

salpêtre d'une qualité encore supérieure à celui de la Manche & de l'Arragon. On y jeta en conséquence en 1779 les fondemens d'une fabrique, qui fut confiée à la direction d'un des Administrateurs Généraux des Rentes, *Don Rosendo Parayuelo*. C'est en ce moment un des établissemens les plus intéressans de la Capitale. Au bout de deux ans il occupoit quatre mille hommes, tant pour apporter les terres que pour faire bouillir, épurer & serrer le salpêtre qu'on en tire. Après deux cuissions, il est propre à faire de la poudre. Il faut huit ou dix jours pour la première; peu d'heures suffisent à la seconde. L'eau est conduite en abondance à cette fabrique par des tuyaux souterrains. Le bois n'y manque pas non plus, depuis que son Directeur a ouvert ce débouché à celui que les habitans des côtes de Guadarrama ne se donnoient pas même auparavant la peine d'exploiter. La terre qui produit ce salpêtre s'en recouvre avec une promptitude surpre-

Fabriques
de salpêtre.

nante. On en reporte le *caput mortuum* aux environs de la fabrique; & quelquefois, en moins d'un mois, l'influence de l'air imprégné de nitre, la rend encore propre à une nouvelle opération. On a remarqué qu'après un certain vent, tout le sol circonvoisin blanchissoit comme s'il y fut tombé une légère couche de neige. Ces fréquens remuemens de terres qu'on entasse en monceaux aux portes même de Madrid, donnent à ce côté de la Ville un air de désordre & d'aridité qui déplaît à la vue. Mais c'est bien le cas de sacrifier l'agréable à l'utile. Ce salpêtre est envoyé aux moulins à poudre qui se trouvent dans les Royaumes de Valence, de Murcie & de Grenade, & qui ont beaucoup augmenté leurs travaux depuis l'établissement de la Fabrique de Madrid. Elle s'est engagée à fournir onze mille quintaux de salpêtre par an au Gouvernement. Pendant la dernière guerre elle a été bien au-delà des bornes de son engagement, & son Directeur se flattoit

Succès de
celle de
Madrid.

en

en 1784 d'en fournir bientôt trente mille quintaux par an. Il n'a pu cependant suffire à l'énorme consommation de poudre qui s'est faite au Camp de St.-Roch; & quoiqu'il y en eut envoyé trente-cinq mille quintaux au moment où l'attaque de Gibraltar alloit commencer, il fallut en faire venir en grande hâte de Gênes, de France & de Hollande. Mais si la fabrique de Madrid continue à prospérer, non-seulement elle fournira bientôt aux besoins de l'Espagne, mais même elle produira pour cette Puissance une branche considérable d'exportation, pourvu toutefois qu'elle n'éprouve pas souvent des échecs semblables à celui des batteries flottantes, qui lui coûta seul dix-huit mille quintaux de poudre & 192 bouches à feu. Jusqu'à présent du moins la bonne qualité de cette nouvelle poudre est incontestable; elle porte deux fois plus loin que la poudre ordinaire; aussi le Roi d'Espagne & les Infants ne se servent-ils plus que de celle-là à la chasse, &

Bonté de
la poudre
qu'on fait
avec son
salpêtre.

Tome II.

H

le Roi de Naples en fait venir une petite provision par les Courriers qui partent chaque semaine de Madrid pour Naples.

Fabriques
de salpêtre
en Améri-
que.

L'Amérique Espagnole ne sera bientôt plus à la merci de la Métropole pour cette production précieuse & funeste, qui sert tour-à-tour aux plaisirs de l'homme & à sa destruction. Le Ministre actuel des Indes y a établi trois Fabriques principales de salpêtre, à Lima, à Mexico & à Santa-Fé de Bogota. Il attend sur-tout de grands succès de cette dernière, qui doit bientôt, si l'événement couronne son espoir, fournir cent mille quintaux de poudre par an. Il a fait passer en Amérique, pour perfectionner ces établissemens, ce même Salvador Dampierre qui avoit échoué en Europe. La fidélité des Colonies Espagnoles, le prix que la Cour de Madrid attache à leur conservation, méritoient en effet qu'on rapprochât d'elles ces moyens de défense. Puisse le génie de l'Espagne empêcher

qu'elles ne soient tentées quelque jour d'en faire un usage moins innocent !

Le corps du génie est comme en France Corps de Génie. séparé de l'Artillerie ; il n'a été créé qu'en 1711 ; il est composé de dix Directeurs, dix Colonels, vingt Lieutenans-Colonels, trente Capitaines, quarante Lieutenans & quarante Sous-Lieutenans ; en tout 150 Officiers. Le soin des fortifications ne suffit pas pour occuper même ce petit nombre de sujets, & on les consacre indistinctement aux travaux militaires & à ceux qui, chez nous, appartiennent exclusivement aux Ingénieurs des Ponts & Chaussées : il y a seulement un Commandant pour chacune de ces deux especes de travaux ; & celui qui préside aux ouvrages d'hydraulique & à l'architecture civile, n'en tient pas moins son rang dans l'armée, quoiqu'on ne puisse proprement le regarder comme militaire. Celui qui occupe à présent cette place a même le grade de Maréchal de Camp. L'autre a sous sa direction les

trois Académies établies à Barcelone, à Oran & à Ceuta, pour l'instruction des Ingénieurs & des aspirants. Avant de terminer ce que nous avons à dire sur l'armée Espagnole, nous parlerons des marques distinctives & des récompenses de ses Officiers.

Marques distinctives des Officiers.

Les Officiers Généraux ont, comme nous l'avons dit, un uniforme fort ressemblant au nôtre. Les Colonels, Lieutenans-Colonels & Majors sont sans épaulettes. Les premiers ont trois petits galons d'or ou d'argent sur la manche; les Lieutenans-Colonels deux, & les Majors un seul. Les Capitaines portent deux épaulettes; les Lieutenans une à droite; les Sous-Lieutenans une à gauche. Tous les Officiers qui ne sont pas au moins Maréchaux de Camp, sont obligés d'être toujours en uniforme, même en paroissant à la Cour.

Ecole de Tactique.

D'après les ordonnances modernes, on ne peut devenir Officier qu'après avoir passé par le grade de Cadet. L'Ecole mi-

litaire, ou Ecole de Tactique, fondée d'abord à Avila, & transportée récemment au Port Sainte-Marie, n'est pas tant destinée à donner à de jeunes apprentifs les premiers élémens du métier des armes, qu'à cultiver les dispositions des Officiers, quel que soit leur âge, qui ont la noble émulation de se distinguer dans cette carrière, où des études bien dirigées peuvent, sinon suppléer à l'expérience, du moins anticiper sur elle. On n'omet dans cette espee d'Académie rien de ce qui peut remplir cette vue; & c'est une institution unique peut-être en Europe, que je me plais d'autant plus à louer, que son fondateur, depuis très-peu de tems, n'a plus rien à attendre des hommages de l'adulation.

Les Rois d'Espagne n'ont pas plus négligé le tombeau des Militaires que leur Invalides. berceau. Il y a un corps d'Invalides en Espagne pour les Officiers comme pour les soldats; mais les 46 Compagnies dont il est composé sont réparties à Madrid

& dans les provinces, & y font un service peu pénible. Ceux qui en sont incapables forment un autre corps de 26 Compagnies, distribuées entre Séville, Valence, Lugo & Toro. Les uns & les autres ont le même Inspecteur que celui de l'Infanterie.

Récompenses militaires.

Il n'y a point en Espagne d'ordre de Chevalerie spécialement affecté à la récompense des Officiers. Cependant le Souverain actuel s'est fait une loi de ne conférer qu'à eux les quatre ordres militaires, sans pourtant les exclure de celui qu'il a fondé. Mais ces grâces dépendent absolument de sa volonté, & non de la date du service. Il a d'ailleurs d'autres moyens de récompenser ses anciens serviteurs; il leur accorde des pensions ou des emplois dans les Etats-Majors de ses places. La prévoyance bienfaisante du Monarque s'est même étendue jusqu'à leurs veuves. Il a établi en 1761 un *Mont-de-piété*, sur lequel on leur fait une pension proportionnée au grade de leurs maris; dix-

Monts-de-piété pour les veuves des Officiers.

huit mille réaux à celles des Capitaines Généraux, douze mille à celles des Lieutenans-Généraux, &c. ainsi de suite jusqu'aux veuves des plus simples Officiers. Les fonds de ce *Mont-de-piété* sont composés d'abord d'une fondation de six mille doublons (environ 90 mille francs) antérieure à cet établissement; ensuite de vingt pour cent de tout le produit que le Roi retire de la dépouille des Evêques & du revenu des Evêchés vacans; d'une déduction de huit maravedis par écu sur toutes les pensions dont jouissent les Sujets du Roi; de la moitié d'un mois d'appointemens, une fois payée, par tous les Officiers de l'armée; d'une autre déduction de huit maravedis sur chaque écu de leurs appointemens; des successions de tous les Officiers, mourant sans héritiers ou *ab intestat*, &c. Institution précieuse qui, en assurant de la subsistance à ces veuves sans qu'elles aient besoin de crédit pour faire valoir leurs titres, a singulièrement

encouragé les mariages des Militaires, & qui a été étendu aux autres classes de la société, même à celle des artisans.

Les places de Commandans Généraux de Provinces sont un débouché pour les Officiers Généraux, mais les condamnent à une résidence presque perpétuelle; car en Espagne, Evêques, Intendans, Gouverneurs, Commandans, tous résident aux lieux où ils sont employés, quoique le séjour du Souverain & celui de la Capitale aient les mêmes appâts qu'ailleurs pour l'ambition & pour la dissipation.

Comman-
dans & Vi-
ces-Rois.

Les Commandans de Provinces portent tous le titre de *Capitaines Généraux*, qu'il ne faut pas confondre avec celui du premier grade de l'armée. On leur donne aussi communément, & par abus, le titre de *Vice-Roi*, qui n'appartient proprement qu'au Commandant de la Navarre, & à ceux des principales Provinces de l'Amérique Espagnole.

Venons à l'armée navale. Charles III trouva la Marine d'Espagne dans un état imparfait, quoique Ferdinand VI l'eut moins négligée que les autres branches de l'administration, & que son Ministre, le Marquis de la Ensenada, passe pour son restaurateur. Elle est répartie en trois départemens, celui du Ferrol, celui de Carthagene & celui de Cadix.

Le premier a de véritables inconvéniens, à cause de l'insalubrité du climat, de la fréquence des pluies qui y ralentit les travaux de son port, d'où l'on ne peut sortir que par un seul vent. Ce département, pour la côte septentrionale de l'Espagne, seroit peut-être mieux placé à Vigo, dont le climat est très-sain, le territoire très-fertile, & le port spacieux & sûr; il a même été quelquefois question de cette translation; mais il eût fallu établir à Vigo des arsenaux & des magasins qui y manquent absolument; fortifier à grands frais son port, qui est une espece de rade ouverte;

Marine.

Département du Ferrol.

enfin, la proximité du Portugal, qu'on a long-tems regardé comme l'ennemi naturel de l'Espagne, par la seule raison peut-être qu'il est son plus proche voisin, a paru une circonstance redoutable; & ces considérations d'économie & de politique ont empêché jusqu'à présent l'exécution de ce projet.

Département de Carthagene.

Le département de Carthagene a bien des avantages sur celui du Ferrol. La sûreté de son port est connue par un ancien proverbe des Marins, qui dit qu'il n'y a que trois bons ports pour les vaisseaux, le mois de Juin, le mois de Juillet & le port de Carthagene. Cette sûreté s'étend à ses arsenaux & à ses chantiers, qui, rassemblés dans un espace étroit & isolé, peuvent, pour-ainsi-dire, être renfermés sous une seule clef, selon l'expression des Marins Espagnols; aussi Carthagene est-il le département où se fait le plus de constructions, de radoubs & de carenes. Le Monarque régnant y établit en 1770 un Corps d'Ingénieurs

de Marine, sous la direction de M. Gauthier, dont nous parlerons plus bas.

Le département de Cadix est cependant le plus important des trois, à cause de sa position si favorable au départ de toutes les expéditions maritimes. Comme je conduirai mes Lecteurs à Cadix où j'ai séjourné quelque tems, je renvoie à cet article les détails que j'ai pu recueillir sur son port, ses chantiers & ses arsenaux; ce qui servira de supplément à ce que je vais dire ici de la Marine Espagnole.

Département de Cadix.

Elle est à-peu-près organisée comme la nôtre. Au lieu de Vices-Amiraux, elle a des Capitaines Généraux qui jouissent des mêmes honneurs que ceux de l'armée de terre. Don Louis de Cordova que nous avons vu à la tête des escadres Espagnoles, est en ce moment le seul Capitaine Général de la Marine Espagnole. Audessous des Capitaines Généraux viennent, comme en France, les Lieutenans Généraux, qui sont présentement au nombre

Grades de la Marine Espagnole.

de dix-sept, & les Chefs-d'Escadre, au nombre de quinze seulement. Mais la Marine Espagnole a un grade intermédiaire entre ceux-ci & les Capitaines de vaisseaux, celui de Brigadier. Quarante-quatre Officiers de Marine en sont revêtus au moment où j'écris. On compte d'ailleurs cent quinze Capitaines de vaisseaux, & cent cinquante-deux Capitaines de frégates. La Marine Espagnole a outre cela un Inspecteur Général qui fait tous les ans sa tournée dans les trois départemens, & a un Sous-Inspecteur dans chacun d'eux.

Corps des
Gardes-
Marine.

Une règle à laquelle il y a bien peu d'exceptions, c'est que, comme en France, pour prendre rang dans l'armée navale, il faut avoir passé par le grade de Garde-Marine. Ce Corps fut créé en 1717; il est composé de trois Compagnies, réparties entre les trois départemens. Chacune contient quatre-vingt-douze Cadets, & il y a pour leur instruction une Académie composée d'un Di-

recteur & de huit Professeurs. Avec ces moyens de se former dans la théorie de l'art difficile & périlleux de la navigation, avec les facilités qu'offre la vaste étendue de la Monarchie Espagnole pour en acquérir la pratique dans des expéditions fréquentes & lointaines, la malignité pourroit être autorisée à juger avec sévérité les Officiers de la Marine Espagnole; & l'on fait qu'en Espagne même elle n'a que trop usé de ses droits à l'occasion de la dernière guerre. Il ne m'appartient point d'apprécier ces Arrêts, que quelques événemens sembleroient justifier; je laisse cette tâche à nos Marins qui ont navigué & combattu à côté de leurs alliés; qu'ils disent si l'injustice & la prévention n'ont pas souvent dicté ces Arrêts, si beaucoup d'Officiers Espagnols n'ont pas acquis des droits à leur estime par leurs talens comme par leur bravoure. Je n'en nommerai aucun, parce que je ne veux choquer les prétentions de personne. En pareil cas une mention

Réflexion
sur les Of-
ficiers de
la Marine
Espagnole.

flatte peu, parce que les gens de mérite n'ont pas besoin du suffrage d'un particulier obscur, & le silence peut se prendre pour une injure. Mais revenons. Les Officiers de Marine sont, quant aux récompenses militaires, dans le même cas que ceux des troupes de terre; ils trouvent des débouchés dans les Etats-Majors des trois départemens; les Vices-Royautés, les Commandemens de Provinces ou de Places dans l'Amérique Espagnole sont donnés indistinctement aux Officiers Généraux de l'armée & à ceux de la Marine. Mais les Officiers de la Marine Espagnole ont dans l'exercice même de leur profession, des moyens légitimes de fortune dont ils tirent parti, & qui leur rendent moins nécessaires les grâces du Roi.

Matelots
classés.

La Marine Espagnole a comme la nôtre ses Matelots classés, & distribués entre les trois départemens. Les registres des classes lui en donnent plus de 50 mille. Mais des gens instruits, m'ont

assuré qu'en 1759 elle n'en avoit que 36 mille, & qu'en 1776 elle auroit eu de la peine à réaliser même ce nombre. Il paroît cependant qu'elle en a employé davantage dans le cours de la dernière guerre, à en juger du moins par la quantité de vaisseaux de tout rang qu'elle a eu en activité. C'est qu'elle n'a pas été uniquement réduite à la ressource de ses classes, & que d'ailleurs ses équipages ont été rarement complets. On peut au reste rendre raison de ce petit nombre de Matelots peu proportionné à la population de l'Espagne. Chez toutes les Puissances maritimes, la Marine marchande est le véritable aliment de la Marine militaire. Or le commerce de l'Espagne étant plus passif qu'actif, & sa navigation intérieure étant presque réduite à rien, sa Marine marchande est encore peu nombreuse. Pour le présent elle ne consiste gueres qu'en quatre à cinq cens Navires, dont les côtes de Catalogne fournissent les trois quarts, & celles de

Pourquoi
l'Espagne
n'en a pas
un plus
grand
nombre.

Biscaye presque tout le reste. Cette quantité paroîtra bien modique, sur-tout quand on saura que l'Angleterre en a peut-être plus de sept mille, la Hollande au moins six mille six cents, & la France environ quatre à cinq mille. On voit par cette gradation que les Puissances sont appellées, par leur position sur-tout, à être maritimes, & que pour suppléer à cette vocation, il faudra à l'Espagne plus d'efforts qu'à celles qui l'ont reçue des mains même de la nature. Au reste une circonstance vient à l'appui de ses progrès dans ce genre; c'est l'établissement du commerce libre de ses habitans avec la plus grande partie de ses colonies. Cette mesure qui ne date que de l'année 1778 a déjà augmenté sensiblement le nombre de ses Navires, & ne peut que l'augmenter encore.

Infanterie
de Marine.

Elle a d'ailleurs pour le service de ses vaisseaux une Infanterie de Marine, composée de douze bataillons, qui, contenant chacun six compagnies de 168 hommes,

mes, forment un corps d'environ 12000 hommes.

Elle a outre cela un corps d'Artillerie particulier de 2595 hommes, pour lequel il y a des écoles de théorie & de pratique dans chacun des trois départemens.

Corps
d'Artillerie.

Enfin il y a un corps de pilotes répartis entre eux, & des écoles de pilotage dans chacun d'eux.

Pilotes.

Sous le regne de Ferdinand VI, l'Espagne avoit adopté les principes Anglois pour la construction de ses vaisseaux. Don Jorge Juan, un de ses plus habiles Marins dans la théorie comme dans la pratique, avoit été les puiser à leur source, & attira ensuite en Espagne quelques constructeurs Anglois. Lorsque Charles III vint de Naples, prendre possession du Trône vacant, il trouva donc la construction des vaisseaux Espagnols confiée à des individus d'une Nation qui n'avoit que trop dominé dans le Cabinet de son prédécesseur, & qui étoit alors engagée dans une guerre avec la nôtre. Il

Révolutions dans
la construction
des vaisseaux.

ne tarda pas à y prendre part, & on fait qu'il fut victime de son affection à notre cause. Les Anglois lui enleverent la Havane, & douze vaisseaux de guerre qui étoient dans son port. Cet échec porté à la Marine Espagnole, fut pour ce Monarque un motif de plus pour la mettre sur un pied respectable. Il renonça à la construction Angloise, & nous demanda

Un de nos constructeurs, M. Choiseul lui envoya M. Gautier qui, jeune encore, avoit déjà fait preuve de grands talens dans son art. Cet étranger fut pour la Marine, ce que M. Maritz étoit pour l'Artillerie. L'esprit de corps, les préventions nationales, & sur-tout la jalousie de quelques individus, lui suscitèrent comme à M. Maritz des contrariétés qui faillirent lasser son zele. M. le Marquis d'Offun, alors notre Ambassadeur auprès du Roi d'Espagne, qui l'honoroit de sa faveur, le soutint dans ces épreuves, & l'aida à en triompher. Il commença ses opérations & y déploya autant d'acti-

Un de nos constructeurs, M. Choiseul lui envoya M. Gautier qui, jeune encore, avoit déjà fait preuve de grands talens dans son art. Cet étranger fut pour la Marine, ce que M. Maritz étoit pour l'Artillerie. L'esprit de corps, les préventions nationales, & sur-tout la jalousie de quelques individus, lui suscitèrent comme à M. Maritz des contrariétés qui faillirent lasser son zele. M. le Marquis d'Offun, alors notre Ambassadeur auprès du Roi d'Espagne, qui l'honoroit de sa faveur, le soutint dans ces épreuves, & l'aida à en triompher. Il commença ses opérations & y déploya autant d'acti-

vité que d'intelligence. Cependant ses premiers essais n'eurent pas tout le succès possible. La coupe des vaisseaux de tout rang qu'il construisoit, leur donnoit une vélocité jusqu'alors inconnue aux Espagnols; mais on trouva qu'ils avoient trop peu de batterie, ce qui les rendoit très-difficiles à manœuvrer dans les gros tems. Il a depuis perfectionné sa méthode, au point de laisser bien peu de chose à désirer. Une grande partie des vaisseaux Espagnols employés dans la dernière guerre avoit été construite par lui; & plusieurs ont excité l'admiration des Marins François, & même celle des Anglois. Le vaisseau la Conception, par exemple, construit d'après ses plans, a été jugé par ces deux classes de connoisseurs, le plus beau vaisseau de l'Europe.

Mais en rendant justice à la coupe & à la solidité des vaisseaux Espagnols, tout le monde s'est récrié avec raison sur la pesanteur de leur marche. On m'a assuré qu'elle tenoit à la manière dont

Qualités
& défauts
des vaisseaux
Espagnols.

ils étoient grés & arrimés : ce qui est devenu très-vraisemblable, depuis qu'on a vu ceux que l'Amiral Rodney enleva en 1780 à M. de Langara, acquérir sous la direction des Anglois, une célérité dont on ne les avoit pas soupçonné capables. Cette Nation qui ne dédaigne pas de s'instruire à l'école même de ses ennemis, s'occupe, si l'on en croit ses papiers publics, à perfectionner sa méthode de construction d'après les modèles que les succès de la guerre ont livrés entre ses mains.

Construc-
teurs ac-
tuels.

M. Gautier n'est cependant pas le seul Auteur de cette révolution. Non-seulement il a formé des élèves qui en partagent avec lui le mérite ; mais encore l'Espagne a des constructeurs nationaux, qui ont perfectionné sans son secours l'art de la construction, & qui rendront sa perte beaucoup moins sensible à la Marine Espagnole. Depuis quelques années la mauvaise humeur d'un Ministre, autrefois son ami, avoit condamné son

zele à l'inaction. Notre Cour a profité de cette circonstance pour redemander à son alliée un sujet qui paroïssoit lui être devenu inutile. Le Roi d'Espagne a rendu M. Gautier à sa patrie, en lui laissant le traitement dont il jouïssoit dans la Marine Espagnole. Il n'a mis qu'une restriction à cette grace, restriction qui ne fait pas moins d'honneur à la bonté du Monarque, qu'aux talens de M. Gautier ; c'est que celui-ci consacrera encore ses services à l'Espagne, si elle se trouve dans le cas de les réclamer. Depuis la retraite de M. Gautier, je l'ai entendu regretter par ceux même qui avoient contesté ses succès, ou qui s'en étoient affligés, ce qui prouve que chez cette Nation, vraiment loyale & généreuse, la justice l'emporte encore sur ses préventions contre les étrangers. Mon expérience m'a même prouvé qu'on a exagéré ces préventions, ou du moins qu'on devoit les excuser davantage. Quelle est

Circons-
tances de
la retraite
de M. Gau-
tier.

Réflexions
sur la ma-
niere dont
les étran-
gers sont
accueillis
en Espa-
gne.

la Nation qui, dans les mêmes circonstances que l'Espagne, n'eût pas éprouvé ce sentiment odieux avec plus d'activité! Croit-on que lorsque Louis XIV pensionnoit des savans étrangers; lorsqu'il alloit chercher hors de ses frontieres des Artistes renommés, ou d'habiles Fabriquans, il ne réveilloit pas contre eux la haine des François qui se croyoient plus de droits à ses libéralités, ou s'indignoient qu'au mépris de leurs talens on soudoyât l'industrie étrangere! La vanité & la patience des Espagnols sont mises depuis près d'un siecle à de bien plus rudes épreuves; à la suite du Prince François qui vient régner sur eux, paroît une multitude d'étrangers qui occupe toutes les avenues du Trône; des Favoris françois, des Valets-de-chambre françois, des Confesseurs françois, entourent le Monarque. La Princesse des Ursins & nos Ambassadeurs dominant tour-à-tour dans son cabinet. Un François

accourt pour réformer leurs Finances. (1). Des Généraux François se mettent à la tête de leurs Armées (2). Bientôt après un Abbé Italien (3), appelé par la seconde femme de Philippe V, ébranle leur Monarchie par les secouffes que son caractère brouillon s'efforce de donner à l'Europe. Sa disgrâce, digne prix de son administration tumultueuse, ne les rend pas pour long-tems à eux-mêmes. Un Hollandois (4), plus insensé encore, s'empare de la faveur du Monarque, accumule en un an toutes les dignités & toutes les graces, s'échappe bientôt chargé de malédictions, & n'emporte d'Espagne que le titre de criminel d'Etat. Sous le regne suivant deux Nations étrangères (5) regnent au milieu des Es-

(1) M. Orry.

(2) Le Maréchal de Tefé, le Duc de Berwick, le Duc de Vendôme.

(3) L'Abbé Alberoni.

(4) Ripperda.

(5) Les Anglois & les Italiens, les uns par M. Keen, leur Ambassadeur, les autres par le Musicien Farinelli.

136 NOUVEAU VOYAGE
pagnols à côté de leur Trône. Un Mi-
nistre Irlandois (1) s'éleve du sein des
intrigues dont leur Cour est le théâtre,
mais se fait pardonner par la douceur de
son joug, sa qualité d'étranger, & con-
serve son crédit sous le nouveau Souve-
rain qui quitte le Trône de Naples pour
le leur. Un des Italiens (2) qui accom-
pagnent le Monarque, occupe bientôt
le département des finances ; & quel-
ques années après, un autre Ministre
Italien (3) remplace le Ministre Irlandois.
C'est par un Irlandois (4) que la discipline
de l'Infanterie est réformée, tandis que
deux François réforment, l'un (5) l'Ar-
tillerie, l'autre (6) la construction des
vaisseaux. A Londres, à Stockholm, à
Paris, à Vienne & à Venise, le Souve-

(1) M. Wall.

(2) le Marquis de Squilace.

(3) M. le Marquis de Grimaldi.

(4) M. Oreilly.

(5) M. Maritz.

(6) M. Gautier.

rain est représenté par des étrangers (1).
Ce sont des étrangers qui établissent des
fabriques (2), qui président à la confec-
tion des canaux & des grands-chemins,
(3) qui dirigent les sièges (4), qui com-
mandent les armées (5), qui font adop-
ter des plans de Finance (6), qui font
avec de grands profits, des avances au
Gouvernement (7). Dans les places de
commerce c'est encore eux qui étourdif-

(1) M. le Prince de Mafferano, M. le Comte de Lacy, M. le Marquis de Grimaldi, avant de parvenir au Ministère ; M. le Comte de Mahoni, M. le Marquis de Squilace, après sa retraite du Ministère.

(2) A Valence, à Barcelone, à Talavera, à Madrid, &c.

(3) M. le Maur.

(4) Le même M. le Maur à Mahon ; M. d'Arçon à Gibraltar.

(5) M. le Duc de Crillon à Mahon & au Camp de St.-Roch ; M. le Prince de Nassau sur les batteries flottantes, &c. &c.

(6) M. Cabarrus.

(7) Les principales maisons de commerce Françaises établies à Madrid.

138 NOUVEAU VOYAGE
sent les Espagnols par leur activité & leurs succès. A Barcelone, à Valence, à Cadix, à Bilbao, &c., les plus riches commerçans font des étrangers. J'ai entendu bien souvent déclamer contre la haine qu'ils inspirent en Espagne. J'avoue que si j'ai été étonné de quelque chose, c'est de la docilité avec laquelle on les y souffre, de la disposition même qu'on a à les aimer pour peu qu'elle ne soit pas altérée par leur caractère dédaigneux, ou leurs prétentions insultantes; & quand quelques Espagnols les y verraient d'un œil d'envie; quand ils s'affligeraient de ce concours d'étrangers heureux, dont les succès dans tous les genres semblent accuser sans cesse leur paresse & leur impéritie, ne seroient-ils pas bien excusés par cet amour-propre, dont l'homme de tous les pays a tant de peine à se séparer, & par cet attachement si naturel à la gloire de sa Nation, qu'on honorera, si l'on veut, du beau nom de patriotisme? Après avoir de-

EN ESPAGNE. 139
mandé pardon au Lecteur de cette digression qui étoit nécessaire pour soulager mon ame, & qui ne déplaira peut-être pas à la sienne, si les préjugés lui pesent, je vais reprendre ce qui me reste à dire de la Marine Espagnole.

Elle doit sans doute beaucoup au Monarque actuel. Ses efforts pour l'augmenter & la régénérer, qui datent des premières années de son regne, n'ont pas été infructueux. En 1764 il n'avoit encore que 37 vaisseaux de ligne, & une trentaine de frégates. En 1770 on comptoit 51 vaisseaux depuis 58 canons jusqu'à 112; vingt-deux frégates, 8 hourques, 9 chebecs & 12 autres petits bâtimens de guerre. Leur nombre s'est encore accru depuis. L'Espagne, à plusieurs époques de la dernière guerre, n'a pas eu moins de 60 vaisseaux de ligne, & depuis la paix elle s'est occupée de réparer les échecs que les élémens & les ennemis lui ont fait éprouver. Ses trois départemens d'Europe ne sont pas les seuls

Nombre
des vais-
seaux de
guerre Es-
pagnols.

Chantiers
de cons-
truction.

où l'on construise des bâtimens de guerre. Il y a aussi un chantier de construction à la Havane ; & on a destiné depuis long-tems un fonds annuel de 700 mille piastres pour alimenter ses travaux.

Bois de
construc-
tion.

L'Espagne & ses colonies pourroient fournir à la Marine le bois de construction dont elle a besoin. Il y en a dans les montagnes des Asturies & de la Navarre. Il y a sur-tout dans les Pyrénées du côté de l'Arragon & de la Catalogne, une espece de pin plus compact & plus durable que le chêne. L'isle de Cuba contient encore beaucoup de cédres dans son intérieur, quoique bien des gens la croient épuisée par la quantité qu'on en a déjà tirée de la partie voisine de ses côtes. Enfin il y a aussi sur celles de Cumana du bois propre à la construction, & sous le Ministère de M. le Bailli d'Arriaga, il fut question d'en entreprendre l'exploitation. Mais l'Espagne n'a pas encore tiré de ces ressources tout le parti qu'elle auroit pu,

Mâtures.

& elle est toujours à la merci des Puissances du Nord, au moins pour l'approvisionnement de sa Marine en mâtures. D'après le compte que la Banque de St-Charles, chargée de fournir les munitions navales, à rendu cette année au public, il paroît que depuis le 1 Décembre 1784 jusqu'au 1 Décembre 1785, elle a dépensé plus de 8 millions & demi de réaux pour le seul article des mâtures qu'elle a fait venir du Nord. L'Espagne se sert encore de l'entremise des bâtimens Hollandois. Elle pourra quelque jour s'en passer, si le commerce qu'elle fait directement depuis quelques années dans la mer Baltique, continue à prospérer. Elle a même déjà commencé à établir des relations directes avec la Russie pour son approvisionnement en munitions navales. Dans le cours de 1781 quatre bâtimens Russes verserent des chargemens de chanvre dans son département du Ferrol, & remporterent des laines de la côte voisine : les deux

Moyen
que l'Es-
pagne
pourroit
employer
pour se
procurer
des muni-
tions nava-
les.

Nations ne peuvent que gagner à étendre cette communication. Il seroit aussi à desirer qu'en attendant que l'Espagne puisse se suffire à elle-même, elle entretint en Livonie des agens intelligens, qui seroient chargés d'y faire de bons choix à tout prix. On fait que les commerçans Russes, dont les Puissances maritimes employent l'intervention, gardent pour leur Nation les plus beaux mâts, que les Anglois, plus actifs & moins parcimonieux que leurs concurrens, en rachètent quelques-uns, & qu'ainsi les autres Puissances n'en ont que le rebut. Si les Espagnols les imitoient, la somme qu'ils sacrifieroient à cette spéculation, seroit bien compensée par l'avantage de se procurer de meilleures munitions, & celui d'éviter le risque d'être pris au dépourvu par une guerre maritime.

La Marine
emploie le
chanvre du
pays.

Ils sont encore plus près de pouvoir se passer des étrangers, pour s'approvisionner de chanvre. Pendant long tems ils ont reçu du nord tout celui qu'em-

ployoit leur Marine. Mais à présent le Royaume de Grenade lui en fournit une grande quantité, & elle en tire aussi de la Navarre & de l'Arragon; & en ce moment presque tous les cordages, cables & toiles à voile sont faits de chanvre du cru de l'Espagne, & n'y perdent rien, comme ont pu s'en appercevoir les Officiers de notre Marine, à qui les arsenaux Espagnols en ont fourni pendant la dernière guerre.

Les Espagnols ont aussi adopté des Anglois, la méthode de doubler en cuivre leurs bâtimens de guerre, mais faute de savoir préparer pour cet objet celui que le Mexique leur fournit, ils tirent jusqu'à présent toutes leurs planches de cuivre, de Trieste & de Suede.

Doubla-
ges en cui-
vre.

Tous ces détails que nous avons référés le plus qu'il nous a été possible, prouvent que l'Espagne a dans son propre sein tout ce qu'il faut pour alimenter sa Marine, & qu'après avoir longtemps négligé ces avances de la nature,

Réflexions
générales
sur les pro-
grès de la
Marine Es-
pagnole.

elle travaille avec succès à la rendre indépendante des autres Nations. Pour se faire une idée de ce qu'elle a déjà gagné à cet égard sous la dynastie actuelle, il suffira de se rappeler que sous Philippe IV elle achetoit des Hollandois ses vaisseaux tout faits, & les cordages dont elle avoit besoin pour sa flotte & ses galions; des François ses voilures; du cuivre aux Allemands; de l'étain & du plomb pour le service de son artillerie aux Anglois, & ses galeres aux Genevois. Elle laissoit pourrir ses bois sur pied; elle abandonnoit la culture du chanvre. Pour les mines du Mexique & du Perou, dont les riches contributions concouroient à son appauvrissement, elle négligeoit l'exploitation de ses propres mines qui pouvoient contribuer à sa défense; & ses guerres lui devenoient ainsi doublement onéreuses. Le mal avoit encore empiré sous le regne de Charles II. Les Monarques suivans ont arraché l'Espagne à cet assoupissement fatal.

fatal. La Nation qui n'attendoit que ce signal, est entrée dans leurs vues, & ils ont trouvé des Ministres qui les ont secondés. On reprochoit à celui qui présidoit au département de la Marine pendant la dernière guerre, de s'être livré à une économie mal entendue dans les travaux de son département. Son successeur, quoique conduit par lui à la faveur du Monarque, quoiqu'élevé dans les mêmes principes, en fait une application plus sage, & paroît convaincu que pour bien servir son Souverain, il ne faut pas tant songer à lui épargner des dépenses, qu'à ne lui en faire faire que d'utiles.

La Marine conduit naturellement au commerce; celui de l'Espagne a peut-être plus de rameaux que celui d'aucune autre Puissance de l'Europe. A l'époque de sa splendeur, son commerce jouoit le rôle le plus actif. Les négocians étrangers venoient jusques dans le centre du Royaume, échanger leurs marchandises

Révolution qui s'est opérée dans le commerce de l'Espagne.

contre les productions de son sol & de ses fabriques. Mais sous les successeurs de Charles-Quint, ces avantages s'évanouirent, & l'Espagne ne fit plus pendant long-tems qu'un commerce passif. Le très-petit nombre de bâtimens qu'elle y employe, ainsi que nous l'avons dit, en est à la fois la preuve & la cause; quoique son agriculture & son industrie actuelles soient encore loin de la prospérité vers laquelle elles tendent, cependant si elle n'avoit qu'elle-même à approvisionner des marchandises qui lui manquent, peut-être ce qu'elle fournit à l'étranger, balanceroit-il ce qu'elle en reçoit.

Elle a d'abord abondamment de quoi pourvoir à presque tous les besoins de la vie. Nous avons parlé de ses laines, nous verrons à l'article de Valence, la ressource qu'elle tire de ses soies. Ses eaux-de-vie, ses vins de liqueur, ses fruits, sa soude & sa barille, &c. &c. forment pour ses côtes orientales & méridiona-

les, une branche d'exportation considérable. Elle recueille dans son intérieur tous les vins ordinaires, nécessaires à sa consommation. Son agriculture plus encouragée lui fourniroit assez de bled pour pouvoir en exporter. Malgré l'état imparfait où elle est encore, quelques-unes de ses Provinces, comme l'Andalousie & la vieille Castille, ont plus de grains qu'elles ne peuvent en consommer; mais les difficultés pour le transport intérieur rendent cette fertilité à-peu-près inutile au reste du Royaume, qui se trouve quelquefois à la merci des approvisionnemens étrangers, lors même que quelques cantons sont dans l'abondance. Il n'y a d'ailleurs, quant à la police des grains, rien de bien stable, rien de bien encourageant pour le cultivateur. Outre que le voyage périodique des moutons, & les privilèges de *la mesta* étendus aux propriétaires même des troupeaux permanens, le forcent à laisser ses champs ouverts en tout tems, &

Ce qu'elle tire de son propre sol.

Circonstances nuisibles à son agriculture.

que dès le lendemain de la récolte jusqu'au jour où il les ensemence de nouveau, ils soient moins à lui qu'au public, il ne peut compter sur un débouché assuré pour l'excédent de leurs productions. Jusqu'au regne actuel, l'exportation des grains avoit été défendue presque sans interruption, & le prix du bled fixé à un taux invariable. On sentit enfin l'inconvénient de ces entraves. M. de Campomanes, alors fiscal du Conseil de Castille, s'en indignoit depuis long-tems, & s'en indignoit presque seul. Aidé du Monarque qu'il avoit amené à son avis, il parvint enfin à les briser. En 1765 une cédule Royale établit que le commerce intérieur des grains seroit absolument libre; qu'il seroit permis d'en former des magasins; mais que ces magasins seroient publics, & que pour subvenir à des besoins pressants, on pourroit y prendre du bled au prix courant; qu'on auroit la faculté d'en extraire, lorsqu'à trois marchés con-

Police
des grains.

fécutifs il se feroit soutenu à un certain prix; qu'on pourroit introduire des grains du dehors, & les emmagasiner jusqu'à six lieues dans l'intérieur des terres; mais non pas plus avant, à moins qu'à trois marchés consécutifs des cantons voisins, le bled n'eût surpassé le prix auquel il devoit être pour pouvoir être exporté. Les représentations de quelques Provinces, & les mesures du Conseil de Castille apportèrent plusieurs modifications à ce règlement. L'exportation fut même tout-à-fait défendue en 1769. Mais le règlement de 1765 fut rétabli en son entier par la cédule du mois de février 1783.

Toutes ces variations ne peuvent que nourrir la timidité & la paresse chez les cultivateurs. Pour les encourager à tirer de leurs terres tout le parti possible, il faudroit une loi plus stable, une loi surtout qui fût mieux observée. Car celle qui permet l'exportation est éludée sans cesse par le caprice ou la cupidité des

Alcades & des Commandans de la frontiere; & lorsque rien ne s'oppose à son application (ce qui est rare, le bled se trouvant presque constamment au-dessus du prix qu'elle a fixé), il y a encore beaucoup de formalités à remplir avant que l'exportation puisse s'effectuer. Elle est donc en général rare & peu abondante par les voies que la loi autorise. La maniere lente, pénible & coûteuse dont se font les transports en Espagne, doit empêcher qu'il ne sorte autant de bled en contrebande que quelques personnes le croient. La modicité des exportations légales, ne doit donc être attribuée qu'à la modicité habituelle des récoltes; ce qu'il y a de certain, c'est que la Galice & les Asturies reçoivent souvent du bled de l'étranger, quoique le peuple y consomme beaucoup de maïs; que la Biscaye en prend dans la Province d'Alava, en Navarre & en Arragon, & même quelquefois chez l'étranger par la voie de St.-Sébastien; que

Si l'Espagne a beaucoup de bled à exporter.

toute la côte orientale de l'Espagne en manque habituellement, & que le Royaume de Valence en reçoit du dehors, quand la Manche qui en a presque toujours en abondance ne peut lui en fournir; qu'enfin l'Andalousie elle-même, malgré sa fertilité, reçoit du bled étranger par ses ports de Cadix & de Malaga. Il n'y a gueres que par les frontieres du Portugal que l'exportation des grains pourroit se faire avec avantage. Ce Royaume ne recueille jamais assez de bled, & les Provinces Espagnoles qui l'avoisinent en peuvent produire abondamment.

Le superflu du bled d'Espagne est principalement dans la vieille Castille, & s'écoule par St.-Ander, & quelques ports voisins en Galice, dans les Asturies, en Andalousie & même en France, comme cela est arrivé en 1782 & en 1783, que nos Provinces méridionales étoient menacées de la disette. Encore cette exportation ne s'effectue-t-elle

Exportation de celui de la vieille Castille.

qu'en dépit des préjugés enracinés dans la vieille Castille, préjugés qui ne devroient cependant pas tenir contre l'expérience qui justifie le Règlement de 1765, par une augmentation de près d'un tiers dans les récoltes.

A-peu-près à la même époque on a pris une autre mesure pour l'encouragement de l'agriculture en instituant les *Positos*. Ce sont des magasins de bled établis dans plus de cinq mille villes, bourgs & villages du Royaume, pour assurer la subsistance du peuple contre tous les accidens, pour prévenir jusqu'aux alarmes qui, dans cette matiere délicate, équivalent souvent à des maux réels.

Etablis-
ment des
Positos ou
magasins
de bled.

Lorsqu'on veut établir un de ces *Positos* en quelque endroit, le Corps municipal (*Ayuntamiento*) oblige tout habitant qui a un champ, soit en propriété, soit en cens, d'y contribuer pour un certain nombre de fanegues (mesure de bled pesant en quelques endroits jusqu'à 90 livres, & dont le prix moyen est environ

4 livres tournois.) L'année suivante l'habitant reprend ce qu'il a fourni, & y substitue une quantité de bled nouveau un peu plus forte, ainsi de suite tous les ans, jusqu'à ce que la somme de tous les excédens, qu'on nomme *creces*, ait rempli suffisamment le magasin. Mais cette époque est reculée au gré de la cupidité, & il est bien peu de *Positos* en Espagne dont la gestion n'enrichisse les Administrateurs aux dépens du pauvre peuple. Cette branche est cependant en ce moment entre les mains d'un Ministre vigilant (1) qui s'occupe à en écarter les abus, & qui, rappelant les *Positos* à leur première destination, veut les faire tourner à l'encouragement des cultivateurs, & même consacrer, s'il est possible, leur excédent à secourir ceux qui manqueroient de grains pour leurs semences. Ces magasins

(1) M. le Comte de Florida-Blanca, qui est parfaitement secondé par un Magistrat aussi integre qu'éclairé, Don Juan de Acedo Rico.

publics qui, dans la pratique, sont onéreux pour les pauvres & d'une médiocre ressource pour les riches, ne doivent pas se confondre avec les magasins de bled, établis en beaucoup d'endroits par la charité des particuliers, pour fournir aux cultivateurs peu aisés de quoi ensemencer leurs terres. Il y a outre cela, par exemple, à Valence & à Malaga, d'autres établissemens de bienfaisance, qui ont aussi pour objet l'encouragement de l'agriculture. Ce sont des *Monts-de-piété* ou *Erarios*, dont les fonds sont destinés à faire des avances en argent aux Laboureurs, pour une année seulement. Ces fonds ont été pris sur le produit des *spolios y vacantes*.

Principal
obstacle au
progrès de
l'agricul-
ture.

Au reste, & la permission d'exporter les grains, & l'établissement des *Positos*, & mille autres remèdes semblables, ne feront que de vains palliatifs au mal qui fait encore languir l'agriculture en Espagne, tant qu'on ne sera pas parvenu à y faciliter la circulation intérieure par l'éta-

blissement des chemins praticables en tout tems, & sur-tout par celui des canaux & des rivières navigables; deux objets dont nous avons vu que l'administration présente s'occupoit essentiellement.

En attendant que ses efforts aient vivifié l'intérieur de l'Espagne, on n'y voit guères d'autre commerce que celui des vins & des huiles, qui, dans des outres portées par des mulets ou des ânes, passent d'une province à l'autre; celui des grains, qui, également avec le seul secours des bêtes de somme, vont prévenir par le superflu d'un canton la disette dans un canton voisin; celui sur-tout des laines, qui, des bergeries ou des lavoirs répandus dans les deux Castilles, prennent la route de Bilbao, de Saint-Ander & de quelques autres ports de la côte septentrionale. Les matériaux nécessaires aux fabriques, les marchandises qui, des frontières ou des ports, passent dans l'intérieur du Royaume, s'y transportent presque toujours par les mêmes

Difficultés
pour les
transports
intérieurs.

Comment
se fait le
cabotage
de l'Espa-
gne.

moyens lents, & par conséquent dispen-
dieux. On a calculé (1) que la différence
du prix du transport par eau au prix du
transport par terre, sur nos routes même
les mieux entretenues, est en France
dans la proportion d'un à cent cinquante.
Qu'on juge par ce calcul de ce que l'Es-
pagne gagnera quand elle fera en pleine
jouissance des canaux qu'elle a déjà com-
mencés, ou dont elle a arrêté le plan. Qu'en
attendant elle s'occupe, comme elle le
fait, d'aplanir ses routes raboteuses &
escarpées dans les pays des montagnes,
souvent impraticables pendant la mau-
vaise saison dans les pays de plaine, &
elle pourra du moins substituer plus gé-
néralement les voitures aux bêtes de
charge, & faire quelques progrès dans
l'économie des transports. Elle n'est gué-
res plus avancée dans le commerce de
cabotage. Si l'on en excepte les bâtimens

(1) Voyez l'excellent Ouvrage de M. de Fer de
la Nouere, sur l'Economie dans les travaux publics.

Catalans & ceux de la Biscaye, le cabo-
tage est presque en entier entre les mains
des François, des Anglois & des Hollan-
dois, trois Nations qui ont sur les Es-
pagnols l'avantage d'être plus actives,
d'entendre mieux la manœuvre, de na-
vigner à moins de frais, & avec des équi-
pages moins nombreux. Ce qui jusqu'à
ce moment a obligé l'Espagne de ren-
forcer les siens, c'est son état de guerre
perpétuelle avec les Barbaresques, qui a
d'ailleurs l'inconvénient de diminuer la
confiance que pourroit inspirer son pa-
villon. Son ministère actuel est sur la
voie de faire disparaître cet obstacle prin-
cipal à la prospérité de sa navigation
dans la Méditerranée. La paix qu'il vient
de conclure avec deux des Régences
d'Afrique, est sans doute une partie essen-
tielle de son système, qui embrasse à
la fois l'agriculture, l'industrie & la na-
vigation. Il a senti que ces trois objets
avoient entr'eux une liaison indissoluble,

Plan de
l'adminis-
tration ac-
tuelle pour
encoura-
ger l'agri-
culture &
la naviga-
tion.

& rejetant les principes exclusifs qui favorisent l'un aux dépens des autres, il a vu que pour guérir la paralysie de l'Espagne il falloit qu'ils s'entraidassent. Vainement eût-il encouragé la culture des denrées & l'exploitation des matieres premières qu'attendent les ateliers, s'il n'eût songé à en faciliter la circulation par des chemins & des canaux, & à promouvoir l'exportation des productions de son sol & de ses fabriques, en rendant la navigation Espagnole moins dispendieuse & plus sûre. La réussite de ce plan, aussi vaste que bien combiné, tournera bientôt au profit du commerce extérieur de l'Espagne.

Situation
du com-
merce ex-
térieur de
l'Espagne.

C'est sur-tout sous ce point de vue que cette nation joue encore un rôle passif. Nous allons en convaincre nos Lecteurs, en faisant rapidement le tour de ses côtes. Celles de Catalogne présentent d'abord une exception : presqu'aucun des reproches que l'on fait à la

pareille des Espagnols n'est applicable aux Catalans. En traversant leur province si bien cultivée, couverte de manufactures de tous les genres, on a peine à croire qu'elle appartienne à l'Espagne. Le port de Barcelone exporte des soieries, des draps moyens, des cotonnades, des indiennes, des vins & des eaux-de-vie, toutes productions du pays; & si l'on veut juger de la part que les Catalans prennent à ce commerce, qu'on sache qu'en 1782, de 628 bâtimens qui entrèrent à Barcelone, 317 étoient des bâtimens Espagnols. Il est vrai qu'il passe en Catalogne par le même port les soieries de Lyon, les bas de Nîmes, beaucoup d'étoffes de coton, en dépit de la prohibition, & surtout de la morue, article pour lequel seul l'Espagne est encore tributaire de l'Angleterre pour la somme de trois millions de piastres : singularité remarquable dans l'histoire du commerce, qu'une Nation hérétique approvisionne un Royaume Catholique d'un comestible qu'elle seule

Celui que
font les
ports de
Catalo-
gne.

Réflexion
sur la mo-
rue An-
gloise in-
troduite en
Espagne.

parvient à préparer suivant le goût des consommateurs, en prenant sur leurs propres côtes (1) le sel dont elle assaisonne un poisson pêché sur les côtes de cette île de Terre-Neuve, dont ils ont fait la découverte, & où ils ont conservé & exercé long-tems le droit de pêcher; & comme si cette espece de servitude étoit un arrêt irrévocable du sort, les tentatives qu'on a faites, pour substituer à la morue Angloise un poisson semblable que présentent les côtes de Biscaye & des Asturies, ont été jusqu'à ce moment infructueuses, & ont prouvé que les loix, la politique, l'intérêt même, disparoissent devant les fantaisies du goût.

Les autres ports de la Catalogne sont à-peu-près dans le même cas que Barcelone. Tarragone, & les ports voisins

(1) Le sel avec lequel les Anglois salent leur morue se prend à Setubal, & sur-tout à Alicante: c'est-là que leurs bâtimens, quelquefois sur leur lest, viennent le charger pour l'emporter à Terre-Neuve. reçoivent

reçoivent de plus quelques comestibles, & exportent quelques fruits secs. Tortose exporte ou importe du bled suivant que la récolte de l'Arragon & de la Catalogne est bonne ou mauvaise; mais il sort sur-tout beaucoup de soude par ce port.

Les ports de la côte de Valence sont aussi un grand commerce, qui est principalement à notre avantage. Nous importons par Valence même, en toileries, lainages, quincailleries, épiceries & grains, pour une somme qui équivaut presque à celle de ce qui est extrait par ce port en vins, laines, fruits secs, soude & barille. Nous allons chercher à Gandie les laines qu'employent nos manufactures de Languedoc & d'Elbeuf; nous y apportons nos draps, nos toiles, notre quincaillerie, notre cacao, &c. Les Anglois y apportent aussi leurs draps; & les Hollandois viennent y chercher les eaux-de-vie du pays pour les transporter sur les côtes de Normandie & de Bre-

Les ports
de la côte
de Valence.

Alicante. tagne. Alicante fait pour les Navigateurs Espagnols un commerce moins désavantageux. Sur 961 vaisseaux que ce port reçut en 1782, il y en avoit 600 Espagnols, la plupart Catalans. Il y entre des toiles de France, de Suisse & de Silésie, nos camelots, quelques-uns de nos lainages, & il en sort des fruits, des laines, de la barille, &c. A Carthagène, ce sont les Anglois, les Hollandois & les Napolitains qui importent des marchandises de tous les genres, & viennent charger des foies, des laines, de l'espart, de la soude & de la barille.

Carthage-
ne.

Almeria. Almeria est un petit port dont nous faisons le principal commerce; nos bâtimens viennent y apporter les productions de nos fabriques, & y chargent du plomb, de la soude, de l'espart.

Il sort par Velez-Malaga & Marbella, du vin & des fruits.

Malaga. Malaga fait un commerce très-considérable, & dont l'avantage est tout entier du côté de l'Espagne, mais pres-

que sans profit pour sa navigation. Sur 842 bâtimens que ce port reçut en 1782 de presque toutes les Nations commerçantes, cent à peine étoient nationaux, même en comptant les vaisseaux de guerre qui y relâcherent. Les Anglois qui y dominent y apportent des laineries & beaucoup de quincailleries; les Allemands, & sur-tout les Hambourgeois, plusieurs articles de mercerie; les Hollandois, des épiceries, de la coutellerie, des dentelles, des rubans de fil, &c. Ces Nations, & celles du Nord & de l'Italie, en exportent pour la valeur de près de deux millions & demi de piastres en vins, fruits, sumac, hanchois salés, huile & fruits; & tout ce qu'elles y importent monte environ à un million & demi. La balance seroit encore plus à l'avantage de Malaga, si les foies & les laines du Royaume de Grenade s'exportoient par ce port; mais elles sont employées dans le pays même.

Cadix &
les ports
voisins.

Cadix, dont nous n'entreprendrons pas même d'esquiffer ici le commerce, parce que nous en parlerons avec quelque détail en un autre endroit, Cadix est une preuve frappante du peu d'activité de la navigation Espagnole. Sur 1033 bâtimens de toute Nation qui y entrèrent en 1782, il n'y en eut qu'une centaine d'Espagnols. Les petits ports voisins de Sanlucar & du port Sainte-Marie, ne donnent à proportion pas plus de débouchés aux bâtimens nationaux.

Des côtes d'Andalousie si nous passons à ceux de la côte septentrionale de l'Espagne, nous trouvons les François, les Anglois & les Hollandois en possession du commerce qui s'y fait par Vigo, le Ferrol, & sur-tout la Corogne, & qui est presque tout entier en importation; car les sardines, les bestiaux & les toiles communes, seuls objets que la Galice puisse exporter, servent à payer sa balance avec les provinces voisines. La

Côtes de
Galice.

Corogne doit au regne actuel un petit commerce d'exportation qu'elle fait avec l'Amérique par la voie des Courriers maritimes qui partent tous les mois pour la Havane, & tous les deux mois pour Buenos-Ayres. Il y en avoit dix-huit lorsque la dernière guerre éclata; plusieurs tomberent entre les mains des ennemis, mais ont été remplacés. Le transport des paquets & des passagers est le principal objet de cette institution; mais par occasion elle ouvre un débouché aux productions de la Galice; elle occupe environ mille hommes d'équipage, & n'a pas laissé de vivifier tout le pays circonvoisin.

Les côtes des Asturies ont dix-huit ports à peine connus de nom, dont les Hollandois font presque exclusivement le commerce. Peu avant la dernière guerre les Anglois & les François, qui en avoient été écartés par les précédentes, y ont reparu pour y apporter des toiles, des laineries & de la quincaillerie. Il y

Avantages
des Cour-
riers mari-
times.

Ports des
Asturies.

a cependant quelques bâtimens du pays qui vont chercher en France & en Angleterre de quoi pourvoir aux besoins de cette province ; & depuis l'établissement du commerce libre avec l'Amérique Espagnole, le commerce de Gijon, le plus important de tous ces ports, commence à prendre quelqu'activité.

Côtes des
Montanas
de Burgos.

Le pays adjacent aux Asturies se nomme les *Montanas de Burgos* : c'est un des cantons de l'Espagne les plus dépourvus de ressources. Le Gouvernement y a eu égard, en lui permettant de recevoir, franches de droits, les choses nécessaires à la vie. Le fisc n'a pas été long-tems sans se repentir de cette concession, à la faveur de laquelle toutes sortes de marchandises étrangères ont été introduites par les ports de la côte, & il a pris récemment des mesures de vigilance pour en prévenir les abus. Saint-Ander est le port principal de cette côte privilégiée ; il reçoit par une centaine de navires de nos ports du Ponent, tout

Port de
St.-Ander.

ce qu'ils peuvent fournir à la consommation dans tous les genres ; & ces navires y viennent charger des laines pour nos manufactures, & du bled pour les autres Provinces d'Espagne, quelquefois même pour les nôtres. Les Anglois en exportent les mêmes objets, y apportent de la morue, de l'huile de poisson, &c. & employent à ce commerce une quarantaine de vaisseaux. Le port de Saint-Ander reçoit de plus quelques bâtimens Hollandois & Hambourgeois. L'établissement du commerce libre a aussi commencé à y ranimer la navigation nationale. Les ports voisins, comme *Suances*, *Comillas*, *San-Vicente de la Barquera*, font un peu de cabotage avec les barques du pays. *Santona*, qui a un port excellent, envoie quelques bâtimens chargés de châtaignes en Hollande, & quelques chargemens de limons en France.

Cette côte, dont le commerce, comme on voit, est presque entièrement entre les

Ports de
la Biscaye.

ains des étrangers, touche à celle de la Biscaye, la plus active de l'Espagne après la Catalogne. Ses ports principaux, *Bilbao*, le *Passage* & *Saint-Sébastien*, sont fort fréquentés par les Anglois, les François & les Hollandois, qui y apportent les productions de leur industrie, & y chargent du fer, des laines, des ancres. Mais les Biscayens ne sont pas spectateurs inactifs de ce commerce; ils approvisionnent en grande partie de marchandises étrangères les provinces Méditerranées, & leurs bâtimens ont une correspondance suivie avec les autres ports de la Péninsule & ceux de France, d'Angleterre & de Hollande. *Saint-Sébastien* a été long-tems le centre unique du commerce avec la province de *Caracas*; & quoique la Compagnie qui porte ce nom n'ait plus la forme d'une Compagnie exclusive, les Biscayens auront long-tems un grand avantage pour ce commerce sur leurs concurrens.

Commer-
ce des isles
Balears.

Deux mots sur celui des isles Balears

qui font partie de la Couronne d'Arragon, compléteront cette légère esquisse de l'Espagne commerçante.

L'isle de *Mayorque*, la principale des trois, a du vin & des fruits qu'elle envoie en Espagne, quelques eaux-de-vie que viennent charger les bâtimens du Nord, un peu de soie qui passe en Catalogne, quelques lainages grossiers dont s'accoutument la Sardaigne & l'Italie, &c. Elle reçoit du bled des ports de France & d'Italie, des bestiaux par ceux du Languedoc & de la Catalogne, du riz, de l'espart & des foieries par les côtes du Royaume de Valence. Les François, les Anglois & les Hollandois lui apportent tous les autres objets dont elle a besoin; mais les François font les trois quarts de tout le commerce de cette isle. Les Mayorquains cependant, comme presque tous les Insulaires, ont du goût & de l'aptitude pour la navigation. Leur bois de construction est employé à *Palma*, qui est leur port principal; ils vont cher-

De Ma-
yorque.

cher eux-mêmes à Marseille du cacao, du sucre, du fer & des planches; & leurs chebecs vont prendre quelques chargemens à Cadix. Leur pavillon plus exposé qu'aucun autre aux insultes des Barbaresques, leurs redoutables voisins, pouvant flotter désormais avec plus de sûreté dans la Méditerranée, & leur port de Palma étant un de ceux qui, depuis 1778, ont droit de commercer avec l'Amérique Espagnole, l'activité des Mayorquains ne peut que se déployer de plus en plus.

De Minorque.

Elle ne fera de long-tems rivalisée par leurs voisins, les Insulaires de Minorque. Cette isle, peu fertile & presque sans industrie, étoit approvisionnée de tout par les bâtimens étrangers, & sur-tout par les nôtres, avant la conquête que l'Espagne en a faite. J'ignore si les Minorquains gagneront, quant à leur commerce, à ce changement de domination; il m'a seulement paru qu'ils en doutoient.

Iviza, la troisième des isles Baleares, D'Iviza. exporte peu de chose, & reçoit ses approvisionnemens par Majorque & les côtes d'Espagne. Sa principale richesse est son sel que viennent charger les bâtimens étrangers, & sur-tout les Suédois.

Voilà plus de preuves qu'il n'en faut du rôle passif que jouent les Espagnols dans leur commerce avec l'étranger. Mais l'établissement des Sociétés patriotiques, la confection des chemins & des canaux; & sur-tout l'extension du commerce libre avec les Indes Espagnoles, doivent amener un nouvel ordre de choses. Nous avons assez parlé de ces deux premières sources de vivification; il nous reste à faire connoître la troisième.

Lors de la conquête de l'Amérique Espagnole, la Cour de Madrid en confia l'administration à un Corps permanent, sous le nom de *Conseil des Indes*, qui subsiste encore à-peu-près avec les mêmes loix & les mêmes principes que firent alors adopter les circonstances. L'organisation qu'elle donna

Com-
merce de
l'Espagne
avec ses
Colonies.

en même tems à ses vastes possessions n'est pas de mon sujet ; ce seroit celui d'un ouvrage qui seroit au-dessus de mes forces, & m'éloigneroit trop de mon but : je n'en dirai que ce qui sera absolument nécessaire pour faire connoître l'Espagne moderne dans ses relations avec ses Colonies.

Conseil
des Indes.

Le Conseil des Indes est modelé à beaucoup d'égards sur le Conseil de Castille : comme lui, il est composé de plusieurs Salles ou Chambres, dont deux sont spécialement chargées des affaires d'administration, & une de la décision des procès. Comme lui, il a sa *Camara*, composée des plus anciens Conseillers, & dont une des principales fonctions est de proposer au Roi, par la voie du Ministre des Indes, les sujets qu'elle croit propres à remplir les places de Vices-Rois, de Gouverneurs, de Magistrats, les Evêchés, Prélatures & Bénéfices de l'Amérique Espagnole : c'est de lui qu'émanent les loix & les réglemens

qui gouvernent cette contrée, & il est fort peu de mesures que le Ministre des Indes puisse prendre sans avoir, au moins pour la forme, la sanction de ce Conseil. Dépositaire permanent des loix fondamentales sur lesquelles fut assise autrefois la constitution des Indes Espagnoles, il a été, trop constamment peut-être, l'ennemi né des opérations qui pouvoient la modifier. Une de ces loix fixoit le commerce de l'Espagne avec ses Colonies dans un seul port : ce fut d'abord celui de Séville ; & lorsque le Guadalquivir que l'on remontoit sous Charles-Quint jusqu'à ce port, fut devenu inaccessible aux gros bâtimens, le centre du commerce de l'Amérique Espagnole fut transporté à Cadix. Tout le monde fait comment se faisoit ce commerce. Il partoit à des époques fixes une flotte qui alloit approvisionner le Mexique, & en rapportoit les productions à Cadix, & des galions qui alloient aboutir à Portobello. Il se tenoit

Com-
merce de
l'Améri-
que Espa-
gnole, fixé
à Séville.

Puis à
Cadix.

dans ce port une foire qui étoit le rendez-vous de tous les commerçans des autres Colonies Espagnoles. Cette marche fut constamment suivie jusqu'à la guerre qui éclata en 1739, que les vaisseaux de registre furent substitués aux galions. Mais, & la flotte du Mexique & ces vaisseaux de registre continuoient à partir de Cadix.

Compagnie de Caracas.

La seule côte de Caracas recevoit d'un autre port ses approvisionnemens. Le soin d'y pourvoir avoit été confié par Philippe V à une Compagnie qui prit le nom de *Guipuscoa*, de la province où elle s'étoit formée, & des ports de laquelle partoient ses expéditions. Cette Compagnie jouissoit de tous les avantages d'un privilège exclusif sans en avoir la concession formelle. Une mauvaise administration, en enrichissant ses agents & en excitant les plaintes des Colons de Caracas, a préparé sa décadence. L'échec qu'elle éprouva au commence-

Causes de sa décadence.

ment de la dernière guerre (1) y a mis le comble; elle a senti dès-lors que le fardeau dont elle s'étoit chargée étoit au-dessus de ses forces, & a prié le Roi lui-même de l'en soulager. Sa Majesté Catholique l'a dégagée de l'obligation d'entretenir des Gardes-côtes qui lui coûtoient deux cens mille piastres par an, & faisoient sans doute bien mal leur devoir, puisque les Colons de Caracas recevoient beaucoup plus de marchandises par la voie du commerce interlope que par l'entremise de la Compagnie. Celle-ci n'a rien perdu à cette révolution; ses actions s'étoient triplées depuis sa fondation, graces à l'insuffisance de ses approvisionnemens, graces au prix exhor-

Son abolition.

(1) Nous voulons parler de la prise du convoi de Biscaye, au mois de Janvier 1780, par l'Amiral Rodney. On évaluoit la perte qu'éprouva en cette occasion la Compagnie de Caracas, à quinze cens mille piastres; & on assuroit que cette somme équivaloit à celle de tous les fonds qu'elle avoit en valeur.

bitant auquel elle les faisoit payer, & à celui qu'elle mettoit à ses retours. Elle conservoit les mêmes moyens de faire le commerce de Caracas avec de grands avantages sur les nouveaux concurrents qu'on alloit lui associer. Dans le courant de 1785 elle étoit occupée à liquider ses fonds. Déjà la Cour d'Espagne avoit permis à des particuliers de faire des expéditions sur la côte de Caracas, affamée de besoins par les privations que lui avoient imposées la vigilance des Corsaires ennemis & l'austérité encore plus redoutable de son Intendant. Mais j'ai vu en Espagne des gens éclairés douter de l'heureux succès de ces opérations.

Compagnie de Barcelone qui ne produit rien.

L'essai qu'on avoit fait en faveur des Colons de Caracas étoit un acheminement à de nouvelles tentatives du même genre. En 1755 Ferdinand VI avoit permis à une Compagnie de Commerçants de Barcelone de faire des expéditions pour Santo-Domingo, Porto-Ricco & la Marguerite; mais il y avoit tant de

de restrictions à ce privilège, que la Compagnie n'en a pas fait usage.

En 1763 l'aurore d'un nouveau jour commença à luire sur l'Amérique Espagnole. Plusieurs citoyens éclairés avoient senti & voulu faire sentir au Gouvernement l'inconvénient de borner à un seul port & à des expéditions périodiques, tout le commerce de ces vastes Colonies. Long-tems l'attachement à une ancienne routine avoit rendu infructueuses leurs représentations : on leur avoit toujours opposé deux argumens d'autant plus embarrassans, qu'ils étoient fournis par l'expérience à deux époques éloignées. On disoit que sous Charles-Quint on avoit essayé d'établir le commerce libre, mais que bientôt après on avoit été obligé de revenir aux premiers errements. On ajoutoit que depuis 1748 jusqu'en 1754 il étoit parti des vaisseaux de registre de quelques ports d'Espagne, autres que Cadix; & que les faillites nombreuses qui résulterent de cette opération, la firent

Obstacles qui se sont long-tems opposés à l'établissement du commerce libre.

promptement abandonner. Mais ceux qui faisoient ces objections n'observoient pas que plus de précautions de la part du Gouvernement, des loix mieux combinées sur les époques & la nature des diverses expéditions, devoient prévenir les spéculations ruineuses des débutans; que l'Amérique Espagnole, mieux connue dans ses besoins comme dans ses ressources, au moins par le Gouvernement, ne devoit plus offrir aux commerçants les mêmes écueils, pourvu qu'ils soumissent leurs opérations à son inspection. Les besoins des Colonies Espagnoles augmentoient de jour en jour. Obliger tous les bâtimens qui alloient les pourvoir à partir d'un seul port, c'étoit d'un côté les livrer à une sorte de monopole, & de l'autre laisser la plus vaste marge aux combinaisons du commerce interlope.

Défectuosités du tarif de 1720, qui fixoit les droits de

Un tarif dressé en 1720 sembloit avoir été calculé pour l'avantage de ceux qui s'occupoient de ce commerce; il surchargeoit de droits de sortie pour l'Amérique les

productions de la Métropole, comme le fer, les eaux-de-vie, les vins, les huiles, &c. Il établissoit le droit de *Palmeo* qui se percevoit sur les ballots, non à raison de la qualité des marchandises, mais à raison de leur épaisseur; droit qui favorisoit ainsi les marchandises précieuses qui tiennent peu de volume aux dépens de celles qui en ont beaucoup; droit qui d'ailleurs laissoit ignorer la quantité & la qualité des étoffes étrangères qu'on embarquoit pour les Indes Espagnoles. Ce tarif de 1720 soumettoit outre cela les productions des fabriques de la Métropole au même taux que celles des fabriques étrangères; il prescrivait en un mot une foule de formalités gênantes pour le commerce licite; & l'interlope joignoit à l'avantage de les éluder, celui de frauder pour la valeur de soixante-dix pour cent de droits, tant d'allée que de retour. Aussi les Anglois en avoient-ils tellement profité, que, selon des calculs que j'ai lieu de croire exacts, la contrebande leur

sortie pour l'Amérique Espagnole.

valoit , après la paix de 1763 , vingt millions de piastres fortes par an.

Premier
essai du
commerce
libre en
1765.

La Cour d'Espagne ne tarda pas à essayer un autre régime sur une partie de ses Colonies. Par un décret du 16 Octobre 1765 , elle permit à plusieurs de ses ports d'Europe de commercer directement avec les isles qu'elle possédoit dans les Antilles , & les Provinces de Campeche , de Sainte-Marthe & de Rio de la Hacha. Le décret diminueoit les droits du fatal tarif de 1720 , & dispensoit de beaucoup de formalités. Son effet ne fut pas d'abord bien sensible. Les Espagnols , souvent circonspects jusqu'à la lenteur , ne se livrerent pas avidement à cette nouvelle carrière. L'isle de Cuba devint le principal objet de leurs spéculations. Cependant , en 1770 cette isle , qui , bien cultivée , pourroit approvisionner de sucres toute l'Europe , n'en fournissoit pas encore assez pour la consommation de l'Espagne. Les spéculateurs se sont enhardis depuis. Le Gouvernement

Son effet
sur l'isle
de Cuba.

a donné de nouveaux encouragemens au commerce de la Havane , sur - tout en y facilitant l'entrée des Negres , par une diminution considérable dans le droit qu'on payoit pour les y introduire. La Compagnie , chargée exclusivement de les lui fournir , s'étoit presque ruinée dans cette entreprise. Ce nouvel ordre de choses la mit bientôt en état de réparer ses pertes. L'isle de Cuba a commencé dès - lors à prospérer sensiblement ; elle avoit constamment languï sous les auspices de la Compagnie exclusive de la Havane : avant 1765 elle recevoit à peine cinq ou six navires par an. En 1778 il y en avoit plus de deux cens occupés à commercer avec elle. Sa récolte en sucre surpassoit les besoins de l'Espagne ; & quoique ses sucres fussent encore à cette époque de huit pour cent plus chers que les nôtres , on prévoyoit qu'ils ne tarderoient pas à entrer en concurrence avec eux dans les marchés d'Europe.

Extension
du com-
merce li-
bre à pres-
que toute
l'Améri-
que Espa-
gnole.

De pareils succès justifioient les mesures prises en 1765, & invitoient la Cour d'Espagne à leur donner plus d'étendue. Le ministère des Indes venoit de passer entre les mains d'un citoyen, dont le caractère entreprenant, l'expérience & les lumières, ne lui permettoient pas de se contenter de ces timides essais. Par un décret du 2 Février 1778 le commerce libre fut étendu à la province de Buenos-Ayres & aux Royaumes du Chily & du Pérou; & par un décret du 16 Octobre suivant à la Vice-Royauté de Santa Fe & à la province de Guatimala. Il embrassoit donc toute l'Amérique Espagnole, excepté le Mexique.

Ce dernier décret régloit la nouvelle forme que devoit avoir ce commerce libre; il y admettoit en Europe les ports de Séville, de Cadix, de Malaga, d'Almeria, de Carthagene, d'Alicante, de Tortose, de Barcelone, de Saint-Anders, de Gijon, de la Corogne, de Palma

dans l'isle de Mayorque, & de Sainte-Croix de Ténériffe, dans les isles Canaries. Comme les expéditions qui alloient se faire désormais de tous ces ports devoient passer par l'entremise des Douanes, ceux de la Biscaye, dont un des privilèges consiste à n'en pas avoir, se trouvoient exclus du commerce libre par le fait & par le silence du nouveau Règlement. Le Gouvernement a essayé de déterminer la Biscaye à admettre des Douanes dans ses ports, par la perspective de commercer directement avec l'Amérique Espagnole. Cet appât, comme nous l'avons dit autre part, l'a moins séduite que la conservation de ses privilèges; & jusqu'à présent les Biscayens qui veulent envoyer des bâtimens aux Indes, sont obligés de les expédier d'un des ports les plus voisins de leurs côtes: formalité gênante qui leur a paru beaucoup moins redoutable que l'admission des satellites du fisc. Le Règlement de 1778 étend le commerce libre à vingt-quatre

Pourquoi
les ports
de Biscaye
n'en jouis-
sent pas.

ports de l'Amérique Espagnole, & favorise, par la modicité des droits, ceux de ces ports qui avoient besoin de cet attrait pour être fréquentés.

Mesures
bienfaisan-
tes prises
dans le Ré-
glement de
1778.

Ce n'est pas la seule preuve de sagesse bienfaisante que contienne ce Règlement. Un des principaux objets de son rédacteur, a été d'encourager l'exportation des productions du sol & des fabriques de la Métropole. En conséquence, plusieurs objets y sont exempts de droits pour dix ans; tels sont sur-tout les tissus en laine, coton, lin & chanvre, sortant des Manufactures Espagnoles; les chapeaux, l'acier, les verres, &c. & cent autres objets dont l'énumération seroit trop longue.

Dans les mêmes vues, le Règlement exclut absolument beaucoup de marchandises étrangères, comme les étoffes de coton, les chapeaux demi-castors, les bas de soie, & absolument toutes marchandises liquides, savoir, vins, huiles, eaux-de-vie & autres, connus en

Espagne sous le nom de *caldos*.

De plus, pour exciter les Espagnols à extraire pour les Indes les productions de leur pays, le Règlement exempte d'un tiers des droits tout bâtiment entièrement chargé de marchandises nationales.

Le Règlement de 1778 ne tend pas moins à la prospérité des Colonies qu'à celle de la Métropole; il exempte entièrement de droits, à leur sortie d'Amérique, une grande quantité de productions de leur sol, comme le coton, le sucre, la cochenille, l'indigo, le café, le cuivre, le quinquina, & toutes les productions, tant des Indes Espagnoles que des Philippines, qui n'ont pas encore été portées en Europe.

Les métaux précieux de l'Amérique font un article à part. Auparavant, l'or, à son entrée en Espagne, payoit cinq pour cent, & l'argent dix. Le nouveau Règlement fixe ce droit à deux & à cinq & demi; & si son rédacteur en eût été le maître, le droit de quatre pour cent,

sur l'extraction des piastras hors d'Espagne, eût été également diminué de moitié.

Certaines marchandises venant des Indes, sont nécessaires aux Espagnols qui les consomment ou les manufacturent. Leur exportation à l'étranger est absolument défendue par le Règlement : tels sont l'argent en lingots, l'or sous toutes les formes quelconques, le coton filé, le bois de construction, &c.

L'Amérique produit beaucoup d'autres objets peu connus en Europe, dont la Métropole devoit favoriser l'extraction hors de ses ports. Le Règlement qui les exempte de droits à leur sortie des Indes étend cette exemption à leur exportation hors d'Espagne : tels sont ces bois, ces gommes, ces plantes, ces drogues dont l'Amérique abonde, qui peuvent servir au luxe, aux jouissances & à la santé des habitans de l'ancien Continent, & qui, placés loin d'eux par la Nature, devoient depuis long-tems leur être ren-

du communs par le commerce. Toutes ces mesures eussent été insuffisantes si la Cour de Madrid eût laissé subsister cette foule de droits établis par le tarif de 1720. Le nouveau Règlement les abolit tous, & leur en substitue un seul, qui est une partie quelconque de leur valeur. Il est accompagné d'un tarif où elles sont toutes évaluées, les unes au poids, comme le fer ; les autres à la mesure, comme les draps ; d'autres à la pièce, comme les étoffes ; quelques-unes à la douzaine ; celles enfin qui ne sont susceptibles d'être évaluées d'aucunes de ces manières, le sont d'après leur prix courant dans la fabrique d'où elles sortent, si elles sont Espagnoles, ou d'après celui qu'elles ont dans le port où on les embarque, si elles sont étrangères. D'après ces diverses évaluations, qui, comme on le voit, laissent peu de marge aux décisions arbitraires, le tarif assujettit à un droit de trois pour cent les marchandises nationales, & à sept pour cent les marchandises étrangères, quand

Tous les anciens droits convertis en un seul.

Manières d'évaluer les marchandises.

les unes & les autres s'embarquent pour quelqu'un des grands ports de l'Amérique, qui sont la *Havane*, *Carthagene*, *Buenos-Ayres*, *Montevideo*, le *Callao*, *Arica*, *Guyaquil*, *Valparayso*, & la *Conception*; & ce droit n'est que d'un & demi ou de quatre pour cent, lorsque ces marchandises nationales ou étrangères sont destinées pour les petits ports des Indes.

Reproches qu'on fait au Règlement de 1778.

Malgré la sagesse des vues qui avoient présidé à ce Règlement, il excita beaucoup de plaintes. Il laissoit, disoit-on, beaucoup à désirer quant à l'encouragement qu'on avoit prétendu donner aux productions nationales; il en taxoit encore assez haut quelques-unes, comme le fer, les huiles, les vins, les eaux-de-vie. Comment avoit-il laissé subsister le droit auquel étoient assujetties toutes les marchandises de laine, fil, lin, coton & filofelle, qui passaient par mer d'une province à l'autre? D'un autre côté, comment avoit-on exclu du commerce de l'Amérique des objets de

fabrication étrangère, auxquels les fabriques nationales ne pouvoient suffire de long-tems, comme les bas de soie, par exemple? N'étoit-ce pas inviter les fabricans Espagnols, convaincus de leur impuissance, à se concerter avec les étrangers pour y suppléer? & ce secours nécessaire, mais facile à obtenir en dépit des prohibitions, ne devoit-il pas, en favorisant leur paresse, faire languir leurs ateliers? On se récrioit principalement sur les formalités gênantes auxquelles le Règlement de 1778 assujettissoit les expéditions des ports d'Espagne pour l'Amérique; formalités qui les livroient aux caprices de la faveur, aux inconvéniens de la lenteur, & qui, jointes à un droit de sept pour cent à éluder, tant à l'allée qu'au retour, & à des prohibitions absolues de certaines marchandises, devoient encore offrir un appât très-séduisant aux spéculations du commerce interlope. Pouvoit-on, disoient les frondeurs, donner le titre de *libre* à un commerce chargé de tant d'entraves, pour

chaque opération duquel il falloit une permission expresse du Ministre, permission que les intrigues, la mauvaise volonté, les lenteurs des agens intermédiaires pouvoient rendre trop tardive, & par conséquent inutile? Au lieu des douceurs de la liberté, on trouvoit, ajoutoient-ils, presque à chaque article du nouveau Règlement, des prohibitions, des menaces, des punitions. Les Négocians de Cadix étoient sur-tout les interprètes de ces plaintes : eux seuls jusqu'alors avoient eu des relations avec l'Amérique Espagnole; eux seuls possédoient les gros fonds nécessaires pour ces expéditions lointaines, dont les retours étoient exposés à toutes sortes de hasards. Les concurrens qu'on leur associoit dans treize autres ports de la Métropole alloient désormais, en pure perte pour le commerce de Cadix, se livrer à des entreprises ruineuses, sans que le sort des Colons en fût amélioré. Il étoit facile de reconnoître à ces plaintes la voix de l'intérêt. Une expérience de quelques années suffit

Plaintes
des Négocians
de
Cadix.

déjà pour juger si elles étoient fondées.

Celles dont le Mexique étoit l'objet, sembloient porter sur deux raisons plus spécieuses. On demandoit pourquoi cette Vice-Royauté avoit été seule exceptée de la nouvelle loi? Si elle devoit contribuer à la prospérité du reste des Indes Espagnoles, pouvoit-on l'avoir cru dangereuse pour le seul Mexique? Si son succès étoit incertain, comment osoit-on faire une tentative hasardeuse sur une si vaste étendue de pays? Les partisans du ministère répondoient que pour ne pas exposer à la fois le sort de toutes les Colonies à l'incertitude des expéditions irrégulières, il convenoit d'en laisser une partie assujétie à l'ancien régime des approvisionnemens périodiques; que le ministère des Indes s'étoit décidé pour la Colonie la plus peuplée & qui lui étoit la plus connue; que l'Espagne n'avoit pas encore assez de vaisseaux, ni de capitaux, ni de commerçans, pour qu'on pût se reposer sur la volonté isolée des individus,

Pourquoi
le com-
merce li-
bre n'est
pas étendu
au Mexi-
que.

du soin d'approvisionner cette vaste Colonie. On répliquoit à ces argumens : ne confondriez-vous pas l'effet avec la cause ? Si vous manquez de bâtimens, & de commerçans, & de fonds, n'est-ce peut-être pas que votre Amérique n'offre point encore tous les débouchés qu'elle pourroit offrir ? Ouvrez les ports du Mexique, & bientôt il deviendra l'objet des spéculations sans bornes ; car on y trouve beaucoup de Colons qui ont des besoins, des desirs & de grands moyens pour les satisfaire ; au lieu que les flottes que vous n'y envoyez que de loin en loin, y laissent un champ immense à la contrebande, étouffent l'activité des Mexicains, & les livrent à la merci des spéculateurs avides & opulens, qui accaparent les marchandises qu'on envoie au Mexique pour la consommation de quatre ou cinq ans.

Etat
actuel de
cette Vice-
Royauté.

Sans doute le Ministre des Indes a eu des raisons plus puissantes encore pour ne rien changer à la manière d'approvisionner

visionner le Mexique ; & en dépit des frondeurs, cette Province, qu'il connoît à fond, & qui est un des principaux objets de ses sollicitudes, lui doit sa prospérité dans plus d'un genre, & l'avantage de rendre cette prospérité profitable aux autres Colonies & à la Métropole. Le bled qu'il y a fait cultiver suffit à sa consommation, & doit bientôt fournir à celle de toute l'Amérique. La culture du tabac, bornée cependant à deux cantons voisins de Mexico, en offrant une nouvelle jouissance aux Mexicains, a tourné, comme nous l'avons dit, au profit du fisc Espagnol. Les Mineurs du Mexique ont sur-tout beaucoup à se louer du Ministre des Indes actuel, qui, en perfectionnant les travaux de la mine d'Almaden, leur a fourni une plus grande quantité de mercure. Avant M. de Galvez, cette mine, située près de la Sierra-Morena, ne donnoit que sept à huit mille quintaux. Il en a presque doublé le produit, & a fait, avec les Mineurs

Produit de
ses mines
d'argent.

du Mexique, un arrangement, en vertu duquel il leur fournit pour quarante-une piaftres fortes le quintal de mercure qu'ils payoient auparavant quatre-vingt. Il en est résulté une exploitation beaucoup plus active des mines du Mexique. Elles produisirent en 1782 vingt-sept millions de piaftres fortes, & en eussent produit jusqu'à trente si le mercure ne leur eût manqué; non que la riche source d'Almaden soit tarie à beaucoup près, mais un défaut de construction dans les galeries de cette mine avoit ralenti ses travaux. En attendant qu'ils aient repris leur cours, le Gouvernement Espagnol a conclu un marché pour s'en faire fournir pendant six ans six mille quintaux tirés des mines d'Idria, dans l'Istrie Autrichienne, mais que l'Espagne est obligée de payer environ cinquante-deux piaftres fortes. Les Mineurs du Mexique se sont résignés à ce surcroît de dépenses pour être en état de continuer leurs abondantes exploitations : cette activité de

leur part se conçoit facilement. Ces mines, dont ils sont en possession, sont comme une sorte de matiere premiere qu'il est de leur intérêt d'employer. Plus il sort de productions de cette manufacture, plus les profits de ses Entrepreneurs sont considérables; mais ce gain existe-t-il dans la même proportion pour les Espagnols de l'ancien Continent?

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose. Nos économistes modernes, étayés de l'expérience du siècle dernier, ne balanceroient pas à la résoudre; ils diroient, & trouveroient au-delà des Pyrénées plus d'un bon citoyen de leur avis, que cette multiplication excessive de numéraire contrarie diamétralement la tendance actuelle de l'Espagne vers la prospérité de ses manufactures; que le prix de toutes choses, tant chez elle qu'ailleurs, doit suivre les progrès de cette multiplication; que si les progrès de l'industrie Espagnole font rester en Espagne la plus grande partie

Réflexions
sur l'abon-
dance de
l'exploita-
tion des
mines du
Mexique.

de ce numéraire, destinée jusqu'à présent à solder sa balance, il en résultera bientôt que la cherté de la main-d'œuvre arrêtera de nouveau l'industrie au milieu de sa brillante carrière, & la fera rétrograder dans ce cercle éternel dont elle ne feroit jamais sortir. D'après ce principe, les Economistes, dont je suis l'interprête, diroient aux Espagnols : loin donc de faire des efforts pour tirer de vos mines tout ce qu'elles peuvent produire, fermez-en bien plutôt une partie ; bornez l'écoulement de vos métaux dans l'ancien Continent à ce qui est nécessaire pour remplacer ce que le déchet insensible en fait perdre, ce que le luxe en consacre à ses meubles, ce que l'avidité en enfouit soit en Asie, soit en Europe ; suivez l'exemple des Portugais, qui limitent l'exploitation de leurs mines de diamans pour ne pas en avilir les productions ; ou celui des Hollandois, qui brûlent ce qu'il leur reste d'épiceries quand ils ont pourvu aux besoins rigoureusement cal-

Raïsons
pour bor-
ner cette
exploita-
tion.

culés de leurs consommateurs. L'argent du Mexique, voilà vos diamans, voilà vos épiceries ; si vous en triplez la somme, vos mineurs, dont les bras pourroient être employés plus utilement, en auront plus de peine, mais vous n'en ferez pas plus riches. Vous payerez seulement trois fois plus cher les productions de l'industrie étrangère, dont vous ne pourrez jamais vous passer entièrement.

Je ne fais si ces argumens paroîtront spécieux, mais je crois savoir ce qu'on y répond en Espagne. Nous ne voyons, nous, rien d'effrayant dans cette augmentation de numéraire dont vous nous faites un monstre ; elle seroit d'abord un profit clair pour le fisc, puisqu'elle augmenteroit dans la même proportion des droits que les métaux payent à leur entrée en Espagne. Or, tandis que les autres Etats de l'Europe s'occupent à accroître les revenus de leurs finances ; qu'ils trouvent dans cet accroissement des moyens de faire face aux grandes entre-

Raïsons
pour en en-
courager
l'augmen-
tation.

prises de la paix & de la guerre; nous ne voyons pas par quelle fatalité l'Espagne seule trouveroit sa décadence dans ce qui fait la prospérité des autres Etats. Nous en dirons autant de ses fabriques. Lorsque leurs opérations marcheront de front avec l'exploitation de nos mines, notre numéraire s'augmentera à la fois, & de celui que nous consacrons à soudoyer l'industrie étrangère, & du surcroît que nous fourniront le Mexique & le Pérou. Or, nous ne voyons non plus rien de redoutable dans cette perspective; nous demandons au contraire quelles sont les Nations les plus florissantes. Ne sont-ce pas la France & l'Angleterre, celles qui, sans comparaison, ont le numéraire le plus abondant? Qu'importe la source d'où il découle? Produit combiné de nos mines & de notre industrie, il n'en fera pas moins très-utile à l'Espagne entre les mains de grands capitalistes, qui, à leur tour, embelliront nos villes & nos campagnes, qui fourniront des fonds pour

les établissemens publics, chez lesquels l'Etat, dans ses momens de crise, fera des emprunts, trouvera des secours moins onéreux que par le passé. Nous convenons toutefois qu'il pourroit arriver un moment où notre prospérité, portée au dernier période, ameneroit notre décadence; ce seroit celui où nos ateliers seroient assez actifs & assez perfectionnés pour nous rendre absolument inutile toute industrie étrangère. Si dans le même tems les produits de nos mines tendoient sans cesse à augmenter notre numéraire, sans que d'aucun côté il trouvât d'écoulement, assurément cette situation, que les vicissitudes incalculables des choses humaines doivent faire regarder comme une chimere, auroit un inconvénient inévitable. Cette plénitude excessive du corps politique nécessiteroit une évacuation qui lui porteroit la plus violente atteinte. La cherté extrême de la main-d'œuvre en Espagne y appelleroit, en dépit de toutes les

prohibitions, les productions des fabriques étrangères. Le numéraire s'écouleroit par les larges canaux qu'elles lui ouvriraient ; les manufactures nationales languiroient faute de débit ; elles verraient disparaître les bras, désormais inutiles, qu'elles cesseroient d'employer, & l'Espagne seroit livrée de nouveau à la dépopulation, à l'inertie & à la pauvreté. Mais nous sommes encore loin des circonstances qui pourroient réaliser ce fâcheux horoscope ; & en attendant qu'un danger plus imminent condamne à l'inaction ou nos Fabricans ou nos Mineurs, nous croirons pouvoir continuer de puiser à cette double source notre prospérité future.

Plan de l'administration actuelle à cet égard.

Quoi qu'il en soit de la bonté de ce raisonnement, il sert de base au plan que suit l'Espagne depuis plusieurs années. Elle est persuadée que c'est à la fois d'une grande activité dans ses fabriques, d'une abondante production de ses mines, &

d'une correspondance suivie entr'elle & ses Colonies, que doit résulter sa plus grande splendeur.

Il est quelques-unes de ces Colonies qui ont mérité de sa part, des soins encore plus particuliers que le Mexique : ce sont la Louisiane, la Trinité & les Philippines.

Dès le moment où la Louisiane fut cédée par la France à l'Espagne, la Cour de Madrid, qui avoit employé pour soumettre cette Colonie des moyens rigoureux qui devoient rendre son joug odieux, s'efforça de l'adoucir en accordant aux Louisianois des privilèges propres à assurer à la fois leur prospérité & l'avantage de la Métropole. Dès 1768 il fut établi que les marchandises partant d'Espagne pour la Louisiane, & les productions extraites de cette Colonie, seroient exemptes de tout droit de sortie ; que ces productions n'en payeroient qu'un de quatre pour cent à leur entrée en Espagne. Mais comme celles qui y abondoient le plus, le tabac,

Arrangemens particuliers relativement au commerce de la Louisiane.

l'indigo, le coton, & sur-tout les fourrures, ne pouvoient trouver un grand débit dans la Métropole, on avoit établi que les vaisseaux François pourroient venir les charger à la Nouvelle-Orléans, mais devoient y arriver sur leur lest. Cette restriction fut si souvent éludée, que le Gouvernement Espagnol sentit la nécessité de la faire disparaître; il s'apperçut d'ailleurs que les pelleteries du nord de la Louisiane ne pouvoient s'échanger que contre des marchandises que l'on fabriquoit en France.

Le Règlement de 1778 ajouta d'abord aux privilèges de la Louisiane une exemption totale de droits pour ses pelleteries pendant dix ans. Ensuite, en 1782, Pensacola & la Floride occidentale ayant été ajoutés aux possessions de l'Espagne dans l'intérieur du Golfe du Mexique, il fut établi que pendant dix ans, à compter de l'époque de la paix, on pourroit des ports François faire des expéditions à la Louisiane & à Pensacola,

& y rapporter directement toutes les productions de ces deux Colonies, & que les objets, tant importés qu'exportés, ne payeroient qu'un droit de six pour cent; que même en cas de nécessité il seroit permis à leurs habitans d'aller s'approvisionner dans les isles Françaises de l'Amérique; que les Negres qu'ils pourroient se procurer chez les Colonies amies, entreiroient dans leurs ports sans payer aucun droit. Le Règlement portoit expressément que ces marchandises étrangères, reçues à la Louisiane, y seroient toutes consommées. Mais cette restriction a été encore certainement éludée; car vu la quantité d'expéditions pour la Nouvelle-Orléans que ce Règlement a fait éclore, bien des spéculateurs pourroient être ruinés si leurs cargaisons n'eussent eu d'autres débouchés que la Louisiane.

Ce même Règlement de 1782 a paru bientôt nécessiter encore des extensions; il devoit ne mettre les Louisianois en relation de commerce qu'avec la France,

Ordre de choses qui pouvoit nous assurer tout l'avantage de ce commerce.

à laquelle ils tenoient encore par cet attachement indépendant des traités, & d'autant plus vif souvent, qu'il est plus contrarié. Si cette vue avoit pu se réaliser, nous seuls eussions enlevé au commerce interlope le produit de ses versements frauduleux par la Floride & le nord du Mississipi; & nous eussions été à même de nous procurer à bon marché l'indigo, les pelleteries, les peaux de Castors & autres productions de la Louisiane. Comme cependant les Louisianois consommoient aussi quelques marchandises étrangères, comme des toiles de Silésie, des chengas d'Angleterre, des cuivres blancs, &c. pour nous laisser tout le profit de ce nouvel ordre de choses, il eût fallu obtenir de notre administration le libre transit de ces marchandises, qui se seroient ensuite embarquées dans nos ports directement pour la Louisiane. Le ministère Espagnol avoit chargé de cette négociation un Louisianois, M. Maxent, beau-pere de M. le Général Galvez, si avan-

tageusement connu dans la dernière guerre, & qui précédemment avoit préparé la prospérité de la Louisiane par la douceur & la sagesse de son administration. Mais M. Maxent n'a pu parvenir à faire goûter la spéculation dont on lui avoit confié le succès, & l'on présuinoit en 1785 que le Gouvernement Espagnol alloit étendre aux autres ports étrangers, comme Ostende, Amsterdam, Gênes, &c. un privilège qui d'abord n'avoit été réservé que pour les nôtres.

La Trinité avoit été long-tems une des Colonies les plus inutiles de l'Espagne. Sa position à l'entrée du golfe du Mexique, à portée de la côte de Terre-ferme, la salubrité de son climat, la fertilité de son sol encore vierge, la bonté de quelques-uns de ses ports, devoient au contraire en faire une possession très-précieuse. Cette vue n'avoit pas échappé au nouveau Ministre des Indes, qui, pour commencer à rendre la vie à ce membre mort de la Monarchie Espa-

Mesures
du ministere
Espagnol pour
la prospérité
de la
Trinité.

gnole, ajouta en 1776 l'isle de la Trinité au département de la Compagnie de Caracas. C'étoit peu encore pour les projets de M. de Galvez sur cette isle. En 1778 elle fut comprise dans le nouveau Règlement. M. de Galvez consulta en 1779 sur les moyens particuliers de la vivifier, M. d'Avalos, Intendant de la Province de Caracas, citoyen plein de lumieres & de zele, d'un caractere ferme & vigoureux, qui a été jugé sévèrement par les Colons confiés à ses soins, mais apprécié à sa véritable valeur par le ministere Espagnol, qui l'a fait nommer depuis peu à l'Intendance de l'Andalousie; M. d'Avalos prit dès lors sur lui de peupler & de fertiliser la Trinité. Un François, non moins actif que lui, se présenta à propos pour le seconder : c'étoit M. de Saint-Laurent, qui, fixé par ses possessions à l'isle de la Grenade, avoit passé sous la domination Angloise par la paix de 1763, & qui, après la prise de cette isle qu'il prévoyoit ne

pas devoir nous rester, étoit venu s'établir à la Trinité. Il connoissoit parfaitement toutes les ressources de cette isle, avoit des relations dans presque toutes les Antilles, & possédoit au suprême degré le talent d'inspirer la confiance & la bienveillance par ses manieres franches & sa loyauté. Ce fut lui que M. d'Avalos chargea de procurer des Colons à l'isle de la Trinité. M. de Saint-Laurent, qui savoit déjà que plusieurs François & Irlandois avoient tourné leurs vues du côté de cette isle, proposa, pour les décider, un règlement qui leur assuroit à la Trinité des terrains proportionnés aux fonds & au nombre de Blancs & de Negres que chaque Colon y apporteroit; qui exemptoit de tous droits, pendant dix ans, l'extraction de toutes leurs productions & l'introduction des Negres, & leur accordoit d'autres privilèges moins considérables, dont l'énumération m'entraîneroit au-delà des bornes de mon plan.

Ce Règlement, approuvé par M. d'A-

M. de St-Laurent est employé pour les seconder.

valos, fut publié par son ordre au commencement de 1780, sans qu'il attendît l'aveu de la Cour, & produisit un effet rapide. Dès le mois de Juin 1782 on comptoit 174 familles de nouveaux Colons qui avoient amené 1085 esclaves, & avoient près de deux cens habitations, tant de sucre que de café & de cacao.

Cependant ce début ne se soutenoit pas; la plupart des émigrans, sur lesquels M. d'Avalos comptoit, attendoient que la Cour d'Espagne eût donné un aveu formel aux privilèges qu'on leur promettoit; & M. de Saint-Laurent, en 1783, passa en Europe pour le solliciter. Il eut avec les Ministres Espagnols plusieurs conférences; il leur présenta plusieurs mémoires qui n'eurent pas le succès qu'il en avoit attendu. Pour justifier les promesses qu'il avoit faites aux émigrans, il demanda des privilèges qui furent trouvés incompatibles avec les loix des Indes; & le Conseil, dépositaire de ces loix, lui

lui opposa la rigidité antique de ses principes Il se croyoit des droits personnels à la reconnoissance de l'Espagne, & les sollicita peut-être avec cette franchise austere qui ne fait pas demander une justice du ton dont on demande une grace. Bref, le sort de la Trinité, sur laquelle il avoit tant de lumieres, dont il avoit si bien mérité par ses travaux de tout genre fut décidé sans son concours (1). Au mois de Novembre 1783 une cédule royale accordoit aux nouveaux Colons de la Trinité une partie seulement des privilèges qu'il avoit jugé nécessaires; elle leur permettoit un libre commerce avec les François de l'Europe & des Antilles, mais stipuloit que ce

Cédule
de 1783
qui regle
la forme
du com-
merce de
la Trinité.

(1) Cet homme estimable, sous tant de rapports, se trouvoit, pour prix de ses talens & de ses travaux, livré à toutes les anxiétés que cause le dérangement absolu de ses facultés, lorsque M. le Maréchal de Castries, qui avoit été à portée de l'apprécier, le vengea des injustices de la fortune, en le nommant Commissaire ordonnateur à Tabago.

commerce devoit se faire avec des bâtimens Espagnols, & ne laissoit que trois ans de marge pour en acquérir d'étrangers. Elle exemptoit de tous droits pour dix ans toutes les marchandises venant d'Espagne, & pour cinq seulement celles de France. Elle favorisoit l'extraction des bestiaux dont le continent voisin de la Trinité abonde. Quant à l'importation des Negres qui manquoient à cette Colonie, l'article de la cédule ne la permettoit qu'avec des restrictions. Au lieu d'exiger que tous les Colons qui voudroient s'établir à la Trinité y apportassent des Negres, il stipuloit que cette isle serviroit d'entrepôt à tous ceux que les Nations étrangères y apporteroient. L'Espagne ne pouvoit se passer d'elles pour en approvisionner ses Colonies. A l'expiration du fameux *assiento* qu'avoient obtenu les Anglois par la paix d'Utrecht, elle avoit chargé de ce soin une Compagnie qui avoit fait de Porto-Rico l'entrepôt de tous ses Negres achetés de

Moyens
nouveaux
employés
par l'Espa-
gne pour
approvi-
sionner de
Negres ses
Colonies.

la seconde main, soit des Hollandois au Cap, soit des Anglois à la Jamaïque. Le bail de la Compagnie étant à son terme en 1780, l'Espagne vouloit désormais faire la traite par elle-même. Dans cette vue, elle avoit acquis du Portugal, par le traité de paix de 1778, deux petites isles voisines de la côte d'Afrique. Mais outre qu'elles ne pouvoient remplir son but, l'Espagne manque encore des premieres avances nécessaires pour faire la traite des Negres; elle n'a ni des bâtimens d'une construction qui y soit propre, ni les marchandises au prix desquelles les Negres s'achètent, ni navigateurs qui connoissent les maladies particulieres à ces malheureux esclaves, ni Chirurgiens propres à les traiter; & jusqu'à ce qu'elle soit à cet égard au niveau des Nations familiarisées avec ce commerce, elle sera obligée de se servir de leur entremise. Aussi pendant la dernière guerre, au moment où sa compagnie, chargée de l'approvisionnement des Negres, touchoit

au terme de son privilège, elle permit à tous les Colons d'aller en chercher dans les isles que les Puissances étrangères possèdent aux Antilles. Mais ce moyen a été insuffisant. Le commerce interlope, qui de tous côtés assiège les Colonies Espagnoles, au détriment du fisc mais à l'avantage des Colons, y a suppléé en grande partie. Le ministère Espagnol, en attendant qu'il ait pris des mesures permanentes pour se procurer des Negres, a donné à des commerçans étrangers quelques permissions particulieres d'en introduire en certains ports de son Amérique. Nous venons de voir ce qu'il avoit établi en faveur de la Trinité; & dans le même tems un Irlandois obtenoit le privilège d'en porter quatre mille dans cette isle au prix de cent cinquante piastres par tête. Plus récemment encore ce ministère a fait avec une maison Angloise un marché, en vertu duquel elle en fournit à la Havane à cent quatre-vingt-quinze piastres pour chaque Negre de la

meilleure espece. Ces faits, & tant d'autres que nous avons cités, prouvent invinciblement que l'Espagne, loin de s'endormir sur ses besoins & ceux de ses Colonies, est dans une continuelle vigilance pour y pourvoir, & que les tâtonnemens, que les gens superficiels pourroient lui reprocher, lui sont commandés par les circonstances, & sont marqués au coin de cette prudence précieuse en administration, qui recueille, par toutes sortes de voies, des résultats avant de se fixer à un plan invariable.

Mais une des opérations qui prouvent le plus combien elle est occupée de vivifier toutes les parties de son immense Monarchie, c'est l'établissement de la Compagnie des Philippines.

Ces isles, placées au bout du monde, relativement à leur Métropole, & qui, elles seules, forment une possession plus vaste que la France, l'Espagne & l'Italie, en y comprenant les isles Mariannes qui en dépendent, les Philippines, dis-je, n'é-

Ses tâtonnemens sont excusables.

Avantages que l'Espagne pourroit retirer des Philippines.

toient depuis long-tems d'aucune utilité pour la Monarchie Espagnole, à laquelle elles pourroient être plus profitables qu'aucune de ses Colonies. Non-seulement tous les besoins de la vie y abondent (1), mais encore elles ont des bois de construction, des bois de teinture, des mines de fer & d'acier, des rivieres qu'on peut remonter fort avant dans le pays. Le coton, l'indigo, le tabac, le sucre, y prospèrent. On recueille même de l'or dans le sable de quelques-unes de ses

(1) Les bêtes de somme, tous les animaux domestiques, le gibier, le poisson y sont dans une excessive abondance. On y recueille beaucoup de bled & de riz; le regne végétal y est sur-tout d'une richesse singuliere. Ce pays, encore vierge pour les recherches de la Botanique, a produit à M. de Sonnerat 6000 plantes inconnues jusqu'alors en Europe, précieuse conquête dont ce Savant a enrichi notre continent en 1781. Il lui arriva à son retour à Cadix un trait assez plaisant, dont je prie le Lecteur de ne rien inférer contre le goût des Espagnols pour les sciences. Le produit de ses recherches étoit enfermé dans un grand nombre de caisses qui, à leur débarquement devoient être visitées par l'Administrateur de la Douane

rivieres. Le nombre des sujets qui reconnoissent la domination Espagnole s'élève au-delà d'un million, sans compter les Infideles qui vivent dans les bois, & dont le dénombrement seroit presque impossible. Mais au lieu de tirer parti de tant d'avantages, l'Espagne, succombant pour-ainsi-dire sous le poids de ses possessions vastes & lointaines, ressemble à un grand corps qui auroit des vêtemens peu proportionnés à sa taille gigantesque, & qui ne pourroit en couvrir une partie qu'en découvrant l'autre. Qu'on n'accuse

pour acquitter les droits d'entrée. Déjà celui-ci souroit avec complaisance à la rétribution qu'alloit produire au fisc cette volumineuse cargaison. Avant de consulter son tarif, il fait ouvrir ces caisses, & n'est pas peu étonné de n'y trouver que des insectes desséchés, des animaux empaillés, des plantes délicatement enchâssées dans leurs lits de mousse ou de coton. L'Administrateur, très-estimable d'ailleurs, mais sans doute peu amateur d'Histoire naturelle, un peu confus de trouver son tarif en défaut (car cette espece de marchandises n'y étoit pas taxée,) s'écrie d'un air de pitié: *A quoi, bon Dieu, s'amusent ces François!*

donc ni l'impuissance, ni la paresse de l'Espagne, en voyant les Philippines, sa Colonie la plus éloignée, abandonnées à elles-mêmes, & réduites à n'être qu'un des principaux entrepôts des Indes. Convaincus de l'impossibilité d'établir un commerce direct & suivi entr'elles & leur Métropole, les Rois, ses conquérans, se bornèrent à la mettre en relation par le port d'Acapulco avec la côte occidentale du Mexique. Tout le monde connoît cette fameuse Nao, qui fait tous les ans le trajet de Manille à Acapulco, à travers la mer du Sud. Ce n'étoit gueres que par cette voie détournée que l'Espagne communiquoit avec les Philippines; communication sans profit pour ses sujets d'Europe, & dont l'avantage principal étoit pour les Chinois, les Arméniens & autres peuples qui fréquentent les mers orientales. Le fisc même n'en retiroit rien; & les frais d'administration absorboient, & au-delà, le produit modique des droits de Douane. Les Insulaires policés des Philippines,

A quoi
s'est réduit
pendant
long-tems
tout le
commerce
de ces isles.

sans culture comme sans industrie, n'avoient d'autre ressource que le commerce de commissions que favorisoit leur position. Ainsi que l'Espagne d'Europe dans sa décadence, l'isle de Luçon, qui est la principale des Philippines, n'étoit qu'un canal par lequel les piaftres du Mexique s'écouloient chez les Nations Indiennes; enforte qu'après l'énorme quantité d'argent que ce commerce a versé dans ces isles depuis l'époque de leur conquête, le numéraire y est très-peu abondant. Leur défense étoit aussi négligée que leur vivification intérieure. On fait avec quelle facilité elles furent prises dans l'avant-dernière guerre par ce même Drapper qui commandoit à Minorque sous le Général Murray, lorsque cette isle se rendit à M. le Duc de Crillon. L'Espagne a profité de cette leçon de l'expérience. Le Monarque actuel fait fortifier le port de Cavite, au fond duquel se trouve Manille, capitale de l'isle de Luçon & siège du Gouver-

Elles font
sur un pied
de défense
respectable.

nement ; & lorsque la dernière guerre a éclaté, cette place importante pouvoit braver l'attaque de ces mêmes ennemis pour lesquels seize ans auparavant elle avoit été une proie si facile. C'étoit peu encore. Le ministère des Indes s'occupoit d'exciter l'industrie de ces Insulaires qui, malgré leur nonchalance que l'appât du gain peut seul réveiller, ont la plus grande aptitude aux manufactures, à la culture, à la navigation, & même à la construction des vaisseaux. Des fabriques de coton ont été établies à Manille, & leurs productions ont déjà prouvé que si jusques-là ses habitans avoient été des Colons inutiles, ce n'étoit pas leur impéritie qu'il falloit en accuser. Enfin, le Ministre des Indes, secondé par ce même M. Cabarrus, dont les succès répétés avoient enfin conquis presque tous les suffrages, a profité de la fermentation générale qui portoit l'esprit de la Nation vers des objets utiles, pour faire adopter le projet d'un commerce direct de l'Es-

Moyens
pris pour
y ranimer
l'industrie.

pagne avec les Philippines. Les circonstances étoient propices. Après diverses fluctuations, le crédit & la confiance sembloient s'être consolidées ; les Espagnols commençoient à se familiariser avec les spéculations hasardeuses. Les capitalistes, moins timides, donnoient enfin à leurs fonds un emploi que la méfiance & la routine avoient proscrié. La Compagnie de Caracas se dissolvoit, & ses actionnaires, prêts à recouvrer leurs capitaux, devoient desirer un placement prochain. L'époque parut favorable pour l'établissement d'une nouvelle Compagnie, qui, entreprise sous de plus heureux auspices, pouvoit réveiller l'audace & la cupidité. Le plan en fut discuté & approuvé en Juillet 1784, dans une Junte composée de différens Membres de l'Administration, & présidée par le Ministre des Indes. On y proposoit de former un fonds de huit millions de piastres fortes partagé en 32,000 actions de 250 piastres chacune, & d'employer ce fonds à com-

Circonf-
tances qui
décident à
en faire
l'objet
d'une
Compagnie
de commer-
ce.

Plan
de cette
Compagnie.

mercier de l'Espagne avec les Philippines. On y exposoit les avantages que l'Espagne auroit sur les autres Nations Européennes, en portant directement du Mexique à ces îles les piastres que ces Nations ne pouvoient y faire parvenir que par un circuit immense. On cherchoit à y prouver que l'Espagne, puisant ainsi à leur source les marchandises de l'Inde dont l'Europe est si avide, les auroit à meilleur marché, & pourroit en approvisionner ses Colonies, ses sujets d'Europe, & leur ouvrir un débouché avec les autres Nations.

Le plan approuvé par la Junte eut la sanction du Roi, & on s'occupa de son exécution. Le Monarque & sa Famille donnerent le même exemple qu'ils avoient donné lors de la formation de la Banque, & prirent un intérêt dans les fonds de la nouvelle Compagnie. On y versa, comme nous avons dit 21 millions de réaux, provenant du surhaussement de la valeur des actions de la Banque; &

Cédula
de sa créa-
tion.

pour ne pas laisser refroidir par des délais l'ardeur qu'on croyoit avoir réveillée, on nomma sur le champ les Directeurs & autres Employés du nouvel établissement, & la cédula de sa création fut rédigée & publiée. Elle portoit que les bâtimens destinés à ce commerce partiroient de Cadix, doubleront le Cap de Horn, feroient échelle sur les côtes du Pérou, y prendroient les piastres nécessaires pour ses achats, se rendroient aux Philippines à travers la Mer du Sud, & rapporteroient leurs retours directement à Cadix, en prenant leur route par le Cap de Bonne-Espérance.

Une circonstance vint seconder à propos ce zèle, cette précipitation qui sembloit contraster avec la prétendue lenteur Espagnole. Cette communauté de *Gremios*, dont nous avons parlé plusieurs fois, avoit déjà tenté quelques expéditions pour les Philippines; & malgré leurs mauvais succès elle en préparoit une, lorsqu'on rédigeoit le projet

Un bâtiment est bientôt expédié en conséquence.

de la nouvelle Compagnie. On leur avoit proposé de s'y intéresser. Ils avoient éludé la proposition. Ils presserent même le départ du bâtiment qu'ils expédioient pour Manille. Mais les élémens plus favorables que leurs dispositions aux vues du Ministère, le forcerent bientôt à rentrer à Cadix. Il avoit éprouvé de notables avaries. Le réparer, le réarmer, le faire ressortir, eut consumé du tems & des frais. Le Gouvernement offrit de leur acheter le bâtiment & la cargaison, & son offre fut acceptée. Voilà donc une première expédition entreprise par la Compagnie des Philippines, au moment même de sa formation. Ce coup d'essai fixera les idées qu'on doit en concevoir.

Différentes idées qu'on se

On s'imagine facilement qu'elles ont été bien différentes, suivant les points-de-vue sous lesquels a été envisagée la Compagnie. Je les ai entendu discuter par les plus éclairés de ses partisans & de ses détracteurs; & j'avoue qu'étran-

ger, sans intérêt dans la question, j'ai trouvé de part & d'autre des préventions & des exagérations; d'un côté le ton de l'enthousiasme qui est toujours suspect, de l'autre celui du dénigrement qui ne l'est pas moins. Je vais exposer succinctement les plus fortes objections que j'aie entendu faire contre la Compagnie des Philippines. Elles sont tirées d'une conversation que j'eus à ce sujet avec un habile Négociant Espagnol vers la fin de 1785. Je prie le lecteur de se souvenir que c'est ce Négociant qui parle, & non pas moi.

Si l'Espagne, disoit-il, pouvoit être assurée de six ou sept ans de paix pour jeter les fondemens de cet établissement, peut-être pourroit-il acquérir une sorte de solidité éphémère. Mais que répondroit-elle aux questions suivantes?

Objections d'un Négociant contre elle.

Comment l'Espagne qui a bien plus près d'elle, des Colonies dénuées de population & d'industrie, songe-t-elle à rendre florissantes ses possessions les plus

éloignées? L'idée d'éblouir l'univers par un projet vaste & brillant, n'auroit-elle pas seule motivé cette préférence?

Mais que doit-on augurer de cette nouvelle Compagnie après le peu de succès qu'ont eu celles de Séville, de la Havane, & sur-tout celle de Caracas, sur les débris de laquelle elle est fondée. (1) Un projet semblable fut conçu sous le règne de Philippe V. Le Règlement qui fixoit la marche de ce nouveau commerce étoit tout dressé. La guerre qui survint en prévint l'exécution, & il n'en fut plus question au retour de la paix. Les Espagnols de nos jours, feront-ils plus heureux, plus actifs, plus constants?

(1) Nous avons dit que les Actionnaires de la Compagnie de Caracas avoient été invités à verser leurs fonds, désormais disponibles, dans la caisse de la nouvelle Compagnie. L'une étoit donc pour ainsi-dire fondue dans l'autre: & des trois Directeurs qu'on donnoit à celle-ci, deux l'étoient auparavant de celle de Caracas.

A la direction de qui cette Compagnie d'ailleurs est-elle confiée? A celle de ces mêmes Directeurs entre les mains desquels la Compagnie de Caracas vient de s'écrouler, qui pouvoient avoir beaucoup de lumières sur les côtes de Terre-ferme, mais qui dans cette étude n'ont sûrement pas acquis de grandes notions sur la navigation des Indes orientales.

Quoi! les autres Nations choisissent pour diriger leurs spéculations dans ces contrées lointaines leurs citoyens les plus éclairés, ceux qui connoissent à fond le théâtre, les ressources, les débouchés de ce commerce, qui ont sur ces lieux des relations anciennes & suivies; & cependant presque toutes n'ont eu dans leurs entreprises que des succès précaires; & l'Espagne confie la direction de la sienne à trois citoyens qui n'ont jamais passé le Cap de Bonne-Espérance, qui ne connoissent les Indes orientales que par des relations suspectes ou imparfaites! Elle a des navigateurs lents & peu exer-

cés, & elle se flatte de rivaliser les François, les Anglois & les Hollandois ?

Elle a sur eux, dit-on, l'avantage d'avoir des possessions non contestées, placées à portée d'un commerce avantageux, & celui de pouvoir y faire passer à bien meilleur marché que les autres Nations les piastres, production qui lui appartient exclusivement, & qui est le principal agent de ce commerce.

Voilà sans doute le côté le plus éblouissant de l'entreprise ; mais que d'objections à faire encore !

Les Philippines, à la vérité, appartiennent incontestablement aux Espagnols. Ils ne les doivent ni à la longanimité des Indiens, ni à la violence, ni à des circonstances locales qui peuvent changer. Néanmoins combien cette possession est précaire, même après les efforts qu'on a fait pour rendre inaccessible son port principal, pour fortifier & munir d'une nombreuse garnison Manille

la capitale ! Oublie-t-on que l'isle de Luçon a un circuit considérable ? Sur combien de points n'y pourroit-on pas débarquer, aidé sur-tout & par les Rois des isles voisines, dont quelques-uns, ceux de Joloo & de Mindanao, ne sont point à mépriser, & par les Insulaires indomptés de Luçon même, qui ne laissent aux Espagnols que la paisible possession des côtes, & qui, au moindre signal, s'élanceroient sur eux du haut des montagnes de cette isle ? J'ignore, ajoutoit le Négociant dont je ne suis que l'interprète, j'ignore les dispositions des Puissances auxquelles l'entreprise pourroit porter ombrage. Mais l'Espagne ne s'abuseroit-elle pas, si elle attribuoit leur silence à leur impuissance ou à leur bonne volonté ? Que deviendrait sa compagnie favorite si leur vigilance éclairée par la cupidité, par la jalousie & par l'expérience, lui suscitoit des embarras ? Il est si facile à une si grande distance de nuire impunément, de cacher la main qui frappe,

Difficulté de garder ces isles.

Dangers
politiques
du nouvel
établissement.

de désavouer celle d'où partent immédiatement les coups, lorsque le mal est fait & qu'il est irréparable ! Sans être initié dans les mystères de la politique, je fais qu'une de ces Nations a prétendu que les traités excluoiert des mers de l'Inde le pavillon Espagnol. Je fais aussi que l'Espagne a repoussé ces prétentions avec des argumens tirés de la raison & du droit politique, & qu'on n'y a rien répliqué. Mais peut-elle prendre ce silence pour un aveu ? Répondra-t-elle qu'après avoir formé paisiblement son établissement, les fruits ne lui en seront pas enlevés lorsqu'elle se croira au moment de les cueillir ? Des causes moins graves ont occasionné des guerres. Qu'elle s'attende à en voir sortir une de cette source fatale, si l'on ne peut renverser autrement le colosse dont elle pose en ce moment la base. Dira-t-on qu'elle peut braver cette levée de bouclier, qu'elle la prévendra en entretenant aux Philippines des forces terrestres & navales ?

Mais où les prendra-t-elle sans se dégarnir en Europe, où certainement elle n'a rien de superflu dans ces deux moyens de défense ? Je prévois sa réponse, poursuivait le Négociant ; elle enrégimentera ses Insulaires. L'isle de Luçon abonde en bois de construction, en fer, en chanvre & en goudron ; l'Espagne y établira des chantiers, c'est-à-dire qu'avant qu'il y ait dans cette isle de l'industrie, de la culture, & même une population suffisante, elle en fera le centre d'un établissement militaire ? Croit-elle qu'on lui laissera déployer paisiblement, pour atteindre à ce but, toutes les ressources qu'offrent les Philippines, quand même plus d'habileté dans les ordonnateurs, plus d'activité dans les exécuteurs, plus de stabilité dans l'administration de la Métropole, lui en assureroient la facilité ?

Mais j'irai plus loin, continuoit le Négociant qui commençoit à s'échauffer ; je suppose toutes ces difficultés surmontées, tous ces dangers conjurés, toutes

mes objections résolues ; les Espagnols fondent sans obstacle , & sur des bases sagement calculées , leur compagnie des Philippines. Où fera-t-elle ses achats ? Où trouvera-t-elle le débit de ses retours ?

Incertitude de son succès.

D'abord le cours du commerce est déjà établi dans les mers de l'Asie. Ce ne seront pas les coups d'essais d'une Nation inexpérimentée qui le détourneront ; ce ne peut être du moins que l'effet du tems & de la constance. Or , les actionnaires , rebutés par le mauvais succès de leurs premières tentatives , se prêteront-ils à leur répétition ? S'ils ne sont qu'Espagnols comme le Gouvernement l'a prononcé , en excluant les étrangers des bénéfices de son entreprise , ils seront avides de jouir , & portés à la méfiance. Une ou deux fois trompés dans leurs spéculations , ils les abandonneront. Bientôt les effets dont ils sont porteurs , décrédités par le découragement , tomberont à vil prix ; la Compagnie s'écrou-

lera , & où trouvera-t-elle de quoi rembourser ses actionnaires , dont les capitaux se trouveront fondus en grande partie dans les frais de ses vastes & dispendieux établissemens ? En vain ouvrira-t-elle le port de Manille à toutes les Nations de l'Inde : si elles y venoient , elles n'y apporteroient , comme font déjà les Mores & les Arméniens , que le rebut des marchandises destinées aux autres peuples de l'Europe. Mais viendront-elles du Bengale & du Coromandel offrir à une Nation , encore inconnue pour elles , leurs productions , qui ont déjà auprès des Anglois , des Hollandois , des François , des Portugais , &c. un débouché assuré & consacré par une longue routine ? D'ailleurs , les Anglois qui regnent en despotes sur les métiers & sur la culture de l'Inde , souffriroient-ils cette diversion , dont le résultat seroit de leur créer un concurrent redoutable dans les marchés de l'Europe ?

Reffour-
ces médio-
cres que
lui offrirait
la Chine.

Je ne vois donc que la Chine où la nouvelle Compagnie trouveroit à commercer directement à la faveur de la proximité des Philippines, qui n'en font qu'à deux cens lieues. Mais outre que la jalousie y susciteroit les mêmes obstacles, que tireroit-elle de cet empire? Des soieries, du thé & de la porcelaine.

Par ses
soieries.

Des soieries? où les débiteroit-elle? dans la Métropole? Le goût de ce genre de luxe n'y est pas encore établi, & ne pourra s'y établir qu'aux dépens des fabriques de Valence, de Talavera, de Grenade, de Cordoue, &c. auxquelles l'Espagne met tant de prix. En France, en Angleterre, en Hollande, dans le Nord? Elles y parviennent directement de l'Asie, & on y prendra certainement des mesures pour en écarter celles qu'apporteront les Espagnols. En Italie? Toutes les Puissances de cette partie de l'Europe ont ou des fabriques de soie ou des loix

somptuaires. Il ne reste donc que l'Amérique Espagnole pour débouché à ces soieries. Suffira-t-elle seule pour donner aux actionnaires les gros gains qu'ils se promettent? On a droit d'en douter, quand on songe à l'immensité du détour que ces marchandises auront à faire pour y parvenir. Chargées des frais du voyage de Manille à Cadix, de ceux du voyage de Cadix aux ports de l'Amérique Espagnole, des avaries que doit entraîner un aussi long transport, ne perdront-elles pas une grande partie de leur bon marché primitif? Et que gagnera la Métropole à approvisionner ses Colonies par cette voie? à être tributaire de l'Asie au lieu de l'être de l'Europe, & à donner un nouvel écoulement à son numéraire, tandis que d'un autre côté tous ses efforts tendent à lui rendre moins désavantageuse la balance de son commerce.

Quant au thé, l'usage en est presque inconnu en Espagne, & les Nations qui en consomment doubleront certaine-

Son thé.

ment de vigilance pour écarter celui de la Compagnie des Philippines.

Ses porcelaines.

La porcelaine ne fauroit jamais faire un objet de commerce important : c'est une marchandise volumineuse, fragile, qui ne peut être recherchée que par le luxe, dont on fait peu de cas en Espagne, & qui trouveroit bien peu de débit ailleurs.

Préjudice que la nouvelle Compagnie doit porter aux fabriques de la Métropole.

En dernière analyse, supposant dans la gestion du nouvel établissement toute l'habileté qui ne peut être que le fruit de l'expérience, une intégrité qui caractérise les Espagnols en Europe, & que les tentations séduisantes, l'espoir de l'impunité rendent si rares dans leurs Colonies; en supposant, en un mot, tous les succès possibles, on aura toujours à objecter que la Compagnie ne peut prospérer qu'aux dépens des fabriques de coton & de soie de la Métropole. Pour sentir ce que vaut cette objection, il suffit de savoir que ce foible commerce, établi entre Manille & Acapulco, a déjà

été souvent l'objet des représentations des fabricans Espagnols, qui ont remarqué que l'arrivée au Mexique des foieries & des cotonnades de l'Asie nuisoit beaucoup au débit des marchandises semblables, dont les flottes périodiques se trouvoient chargées. Aussi dès que la cédula, portant érection de la nouvelle Compagnie des Philippines, a été publiée, les Fabricans de Catalogne ont adressé au Gouvernement les réclamations les plus pressantes.

Accablé du torrent d'argumens de mon interlocuteur, je ne fus trop que lui répliquer; mais j'en accusai mon ignorance, & non la foiblesse de la cause que j'aurois voulu soutenir. Je lui demandai seulement ce que l'Espagne, selon lui, devoit faire des Philippines? s'il falloit qu'elle les laissât toujours languir dans l'inertie, sans prospérité pour elles-mêmes, sans profit pour leur Métropole? s'il n'étoit pas tems qu'elle se lavât du reproche

Que falloit-il donc faire des Philippines?

qu'on faisoit sans cesse à sa paresse & à son impéritie ?

Cela vaudroit encore mieux, me répliqua-t-il, que de risquer en cherchant à vivifier ces isles, de donner l'éveil à des Puissances qui ne les ménagent peut-être qu'à cause de leur inutilité, qui ne les auroient pas souffertes si long-tems entre les mains d'une Nation plus active. Cela vaudroit mieux que de les vivifier aux dépens des fabriques de la Métropole, & au risque de troubler la tranquillité de l'Europe. Mais mes assertions ne sont pas aussi tranchantes que vous paroissez le croire. Je ne veux pas que l'Espagne continue à abandonner les Philippines à elles-mêmes. Qu'elle y encourage la culture & l'industrie, auxquelles leur sol & le caractère de leurs habitans les rendent propres, mais que ce soit uniquement pour l'avantage de ces Insulaires. Vous dites leur port inaccessible en tems de guerre. Fort bien ; en

A quoi l'Espagne pourroit se borner relativement aux Philippines.

ce cas la principale tâche de leur Métropole est remplie. Il suffiroit à présent qu'en tems de paix elle ouvrît ce port à toutes les Nations Orientales, qu'elle permît à ces Insulaires de voyager d'Inde en Inde ; c'en seroit assez pour leur prospérité, ce n'en seroit point assez pour compromettre leur sûreté. A ce prix, ces reproches dont vous voudriez qu'elle se lavât seront sans fondement, la Métropole signaleroit ainsi cette vertu si digne d'une grande Puissance, la générosité de rendre ses sujets heureux pour eux-mêmes, sans autres jouissances que celles que procure une bienfaisance gratuite, & sans autre profit que la gloire. D'ailleurs qui seroit encore fondé à accuser d'impéritie & de paresse un Gouvernement qui s'occupe à la fois & avec succès, de donner des chemins & des canaux à son pays, d'en encourager les fabriques & la culture, d'en augmenter la population, de le dégager de ses anciens préjugés, de mettre sa marine sur

Eloge de l'administration présente.

un pied florissant, d'étendre son commerce avec tant d'autres Colonies qui, sans les Philippines, contribueront assez à la richesse, à la splendeur de l'Espagne; un Gouvernement qui non content de l'établissement du commerce libre avec l'Amérique Espagnole en général, a eu la sagesse & le courage de prendre des mesures particulières, en faveur des parties de cette Amérique, qui, comme la Louisiane & la Trinité, réclamoient plus spécialement les soins de sa providence? Qu'on ose à présent tracer de ma Nation, ces tableaux aussi odieux qu'infidèles! Nous ne répondrons plus à ces déclamations que par un dilemme: ou le caractère des Espagnols a été bien méconnu, ou il est bien changé (1).

(1) Au reste, les sinistres prédictions du Commerçant Espagnol sont déjà en partie démenties par l'expérience. Des trois vaisseaux expédiés par la nouvelle Compagnie, un, à la vérité, a essuyé, par la maladresse de ses conducteurs, de grosses avaries, qu'il a fait réparer

Cela me conduisit à avoir sur leur caractère & leurs mœurs, une discussion dans laquelle nous fûmes beaucoup plus d'accord que sur la Compagnie des Philippines. Elle me confirma dans les idées que j'en avois conçues après un séjour de plusieurs années. Le résumé que je

Vues sur le caractère & les mœurs des Espagnols modernes.

à l'Isle-de-France, mais les deux autres sont heureusement arrivés à Cadix vers la fin de 1787. Leurs cargaisons ont été reçues avec le plus grand empressement; leur vente a passé de quinze à cinquante pour cent le prix auquel on les évaluoit à leur arrivée. On craint cependant que ce brillant début ne se soutienne pas. On attribue ce haut prix à l'attrait de la nouveauté, à la disette des marchandises qu'ont apporté ces vaisseaux. On présume que si le goût s'en établit, bientôt le commerce interlope les fournira meilleures & à meilleur marché; car la Compagnie, faute d'avoir placé sur ces vaisseaux des subrécargues expérimentés, a fait dans cette première expédition des achats fort chers & de médiocre qualité: on croit même qu'elle sera obligée désormais de renoncer au thé, qui a dans le chocolat auprès des Espagnols, un rival difficile à supplanter. D'ailleurs, la consommation du chocolat ne pourroit diminuer qu'au détriment de plusieurs Colonies, dont la prospérité intéresse encore plus l'Espagne que celle de sa nouvelle Compagnie.

vais en offrir à mes lecteurs, sera l'expression de ma propre opinion.

Difficulté
de tracer le
portrait
d'une Na-
tion qui
puisses'ap-
pliquer à
tous ses in-
dividus.

Je commence par faire ma profession sur ces tableaux du caractère des Nations. Ce sont des portraits qui, sous un pinceau ingénieux & brillant ont tous les mérites, excepté celui de la ressemblance. Ce n'est point d'après ces descriptions qu'on peut se former l'idée d'aucun peuple moderne. Pour que les individus eussent tous une même physionomie, il faudroit que tous fussent sous l'influence du même climat, que tous se livrassent aux mêmes occupations, professassent le même culte. Il faudroit sur-tout qu'ils vécutent sous une forme de Gouvernement bien stable, & que la part qu'ils y auroient, donnât à leurs idées, à leurs sentimens, & même à l'habitude extérieure de leurs corps, une tournure uniforme & constante. C'est le concours de tous ces points de réunion qui seul peut permettre d'appliquer à tous, le portrait d'un seul individu.

du. Une différence entr'eux sous un seul de ces rapports, suffit pour varier à l'infini leurs traits physiques & moraux. Voilà pourquoi il seroit facile de peindre le caractère des anciens Scythes, celui des peuples pasteurs, celui des Sauvages du Canada, & de tous les peuples barbares qui ont un culte simple & uniforme, peu de loix & peu de communication avec d'autres peuples. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains dans les beaux tems de leurs Républiques, réunissant presque toutes leurs affections vers la patrie, la liberté & la gloire, habitant une contrée resserrée, où l'influence du climat étoit partout à-peu-près la même, prenant tous une part plus ou moins active au Gouvernement, pourroient être peints tous à-peu-près sous les mêmes traits. Voilà pourquoi en parlant de Nations plus rapprochées de nous par les tems & les lieux, les Anglois & les Hollandois prêteroient plus que les autres peuples

de l'Europe à cette uniformité de couleurs, les uns par cette inquiétude universelle qui fixe leurs yeux sur le Gouvernement dont toutes les opérations sont soumises à leur inspection; par cet orgueil national qui tient toutes leurs âmes dans une activité continuelle, & n'est pas comme ailleurs borné à certaines classes de la société; les autres parce que malgré la variété des constitutions de leurs sept Provinces, ils ont tous un point de réunion qui les attache à la patrie & à la liberté par leur portion dans une autorité subdivisée à l'infini; parce que d'ailleurs la nature de leur sol, leur position géographique (1) leur pres-

(1) Je trouve dans la république de Hollande même une confirmation de cette observation. Six de ces Provinces se ressemblent assez par la nature de leur sol qui les condamne au commerce, & les réduit presque à un seul genre de culture, par leur constitution qui est un composé différemment dosé d'aristocratie & de démocratie; & la Province de Gueldres, qui n'a pas un port considérable, qui est presque

crivent à tous à-peu-près les mêmes goûts & les mêmes occupations. Mais qui se flatteroit de tracer le portrait ressemblant de la Nation Allemande, de l'Italienne, de la Française! Quelle différence dans le climat, dans les productions, dans les occupations, dans les loix, dans le langage d'une Province à l'autre! Qui appliqueroit à un Souabe ou à un Westphalien, le portrait d'un

sans canaux, dont le sol est moins uni & bien moins fertile que celui du reste de la république; cette Province, façonnée depuis long tems au joug d'un Maître, contient des habitans qui diffèrent sensiblement des autres sujets des Provinces-Unies; aussi est-ce sur elle que le Despotisme, qui vient de les asservir, a porté ses premiers coups; & tandis que les autres brûloient du noble enthousiasme de la liberté, ses Etats, composés en grande partie de Gentilshommes voués par intérêt à la tyrannie, soupiroient pour ses succès. Ils ont été les premiers à lui tendre les bras; ils ont appelé, ils ont accueilli ceux qui sont venus assurer son triomphe. Après cela, qu'on applique à un Gueldrois le portrait ressemblant qu'on pourroit tracer d'un véritable Hollandois!

Diversité
entre les
Espagnols
d'une Pro-
vince à
l'autre.

Saxon, ou d'un Autrichien; à un Napolitain, celui d'un Vénitien; à un Languedocien, celui d'un Flamand? Les Espagnols sont dans le cas de ces trois Nations. Il y a entre les habitans de leurs principales Provinces des différences si frappantes de climat, de mœurs, de langage, de prétentions, de caractères, & même de formes extérieures, que le portrait d'un Galicien ressembleroit plutôt à un Auvergnac qu'à un Catalan; celui d'un Andalou, plus à un Gascon qu'à un Castillan. Si les Espagnols ont jamais eu des traits caractéristiques, applicables à tous les habitans de leur péninsule, c'est lorsque les Arabes, en s'établissant chez cette Nation, l'avoit marquée d'un sceau particulier, & malgré les diverses causes qui les séparoient d'elle, lui avoit communiqué une partie de leurs mœurs, la tournure de leurs idées, leur goût pour les arts & les sciences, & tout ce dont on trouve encore quelques traces dans les Provin-

ces où ils sont restés le plus long-tems; c'est lorsque la haute idée qu'ils avoient de leur Nation, & que justifioient les circonstances, se peignoit dans toute leur personne, & les rendoit tous ressemblans au portrait que l'on trace encore d'eux en les représentant graves, austères, généreux, ne respirant que la guerre & les aventures. C'est enfin, lorsque dans leurs assemblées générales qu'ils appelloient *Cortes*, ils avoient tous plus ou moins une part active dans le Gouvernement, qu'ils en dirigeoient ou surveilloient les opérations, & qu'ils éprouvoient bien plus vivement qu'à présent, ce patriotisme qui agit si puissamment sur les opinions, les affections, & sur les mœurs de ceux qui en sont animés. Mais ces trois causes d'uniformité dans le caractère national ont à-peu-près disparu, & en s'évanouissant ont livré les Espagnols à l'influence plus immédiate du climat, des loix, des productions de leurs différentes Provinces; enforte que pour les

peindre tels qu'ils sont à présent, il faudroit les subdiviser en Castillans, Catalans, Arragonois, Navarrois, Andalous, Biscayens, Asturiens, & tracer de chacun de ces peuples un tableau particulier : tâche épineuse & ingrate, qu'on ne pourroit remplir sans mettre presque toujours l'exception à côté de la règle ; où il seroit difficile d'être exact sans être minutieux, juste sans paroître sévère, apologiste sans paroître flatteur. Cette révolution n'a cependant pas été assez totale, pour qu'il ne soit pas resté des traits auxquels toute la Nation Espagnole est encore reconnoissable. Une partie de ses mœurs a survécu aux événemens qui les ont altérées. L'empire de son climat a été modifié, mais non pas détruit : à beaucoup d'égards ses Provinces vivent sous la même forme de Gouvernement. La Cour d'un Monarque à-peu-près absolu, est encore le centre de tous les vœux & de toutes les affections. Tous les Espagnols moder-

Rapports que tous les Espagnols ont encore conservés entr'eux.

nes professent le même culte. Ils ont encore en littérature les mêmes modèles & les mêmes goûts. Sous ces différens rapports, ils ont conservé des traits de ressemblance avec leurs aïeux, & voilà ce que nous allons tâcher de développer.

A l'époque où l'Espagne jouoit un si grand rôle, où elle découvroit & conquéroit le Nouveau-Monde, où, non contente de dominer sur une grande partie de l'Europe, elle agitoit, elle ébranloit l'autre, soit par ses intrigues, soit par ses entreprises militaires ; à cette époque les Espagnols se sont enivrés de cet orgueil national, qui respiroit dans l'habitude extérieure de leurs corps, dans leurs gestes, dans leurs propos, dans leurs écrits. Comme il étoit alors motivé, il leur donnoit un air de grandeur que leur pardonnoient du moins ceux à qui il n'imprimoit pas le respect. Mais par un concours de circonstances malheureuses, cette splendeur s'est éclipcée ; & les pré-

Fierté &
gravité des
Espagnols
modernes.

rentions qu'elle excusoit lui ont survécu. L'Espagnol du seizieme siecle a disparu, mais son masqué est resté. De-là cet extérieur de fierté & de gravité qui le distingue encore de nos jours, & qui m'a souvent rappelé ces deux vers d'un de nos Poëtes à l'occasion du péché originel, malgré les suites auquel l'auguste destination de l'homme est encore reconnoissable.

C'est du haut de son Trône un Roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de majesté.

L'Espagnol moderne conserve sur le sien l'empreinte de son ancien rôle. Soit qu'il parle, soit qu'il ait la plume à la main, ses expressions ont une tournure exagérée qui approche de la rodomontade: que les Espagnols me pardonnent de les traiter sur ce point avec quelque sévérité. Que pour la supporter ils se rappellent que chaque Nation a ses défauts comme ses qualités; que les uns & les autres sont tellement liés, que les défauts sont la conséquence ou l'excès de ces

qualités, de même que les qualités sont l'excuse & souvent la suite des défauts.

J'ose donc le répéter, l'Espagnol a une haute idée de sa Nation & de lui-même, & l'exprime sans ménagement & sans adresse. Son amour-propre ne se reproduit pas par ces tournures plaisamment exagérées, qui provoquent le rire plutôt que la colere, & qui caractérisent les habitans d'une de nos Provinces. Quand il se vante c'est gravement, c'est avec toute la pompe de son langage. En un mot l'Espagnol, comme me le disoit un jour un homme d'esprit, *est un Gascon qui a chauffé le cothurne.*

Je suis cependant très-porté à croire que le génie de sa langue peut aussi rendre raison de son style empoulé. Non-seulement elle a adopté beaucoup de mots & d'expressions de celle des Arabes, mais encore elle est comme imprégnée de l'esprit oriental que ce peuple a naturalisé en Espagne. Il se retrouve, cet esprit, dans toutes les productions

Causes de
l'enflure de
leur style.

de l'imagination Espagnole, dans ses ouvrages de piété, dans ses comédies, dans ses romans. Il est peut-être une des principales causes de la lenteur des progrès de la saine philosophie, parce que portant tout au-delà du vrai, accumulant les images autour des idées les plus simples, caressant tout ce qui tient au merveilleux, il entoure de prestiges le sanctuaire de la vérité, & le rend inaccessible. Il est si fécond, si déordonné dans ses conceptions, que pour exprimer qu'on enfante de brillantes chimères, qu'on les embrasse comme des réalités, l'usage a prévalu de dire, *qu'on fait des châteaux en Espagne*, expressions dont je crois qu'on auroit tort de chercher ailleurs l'étymologie. Mais cette fierté qui seroit noble si elle étoit plus modérée, cette gravité qui toujours impose, & quelquefois repousse, sont compensées par des qualités bien estimables, ou plutôt elles en sont la source. La fierté individuelle comme la nationale

Effets favorables de la fierté Espagnole.

élève l'ame, la met en garde contre les bassesses; & tel est l'effet de la fierté Espagnole. Il y a en Espagne comme ailleurs, des vices & des crimes; mais ils portent en général ce trait saillant du caractère national. Il est sensible jusque dans les classes les plus obscures, jusques dans les cachots, jusques sous les haillons de la misère. Il balance même à un certain point le génie d'une langue essentiellement diffuse, où l'oreille semble se complaire à entasser des mots sonores, où souvent l'abondance des paroles est prise pour l'abondance des idées. La fierté est ordinairement précise, elle dédaigne les détails, elle aime ces expressions énigmatiques par leur concision qui laissent à penser & quelquefois à deviner. De-là vient que ces mêmes Espagnols, qui, pour peu que leur imagination soit animée, déploient tout le luxe de leur langue, ne sont plus que laconiques quand leur ame est calme. J'en pourrois citer cent traits, je

n'en citerai qu'un. J'ai à parler à un Espagnol du plus bas étage, je le trouve chez lui caressant gravement un petit enfant. Je lui demande, êtes-vous le pere de cet enfant ? Un François de sa classe m'eut répondu modestement : oui, Monsieur, ou du moins je dois le croire, & m'en eut dit là-dessus beaucoup plus que je n'en aurois voulu. Le Castillan sans se déranger, sans accueillir ma demande par un sourire, me répond froidement : *Il est né dans ma maison*, & parle d'autre chose.

Manieres
des Espa-
gnols.

Cette gravité Espagnole qui a comme passé en proverbe, est cependant bien loin d'être ce qu'on la croit ordinairement ; à la vérité elle exclut en général chez les Espagnols ce que nous appelons affabilité, prévenance. Ils ne vont point au-devant de vous, ils vous attendent. Mais cette enveloppe sévère cache très souvent une ame bonne & obligante, que vous retrouvez pour peu que vous la cherchiez. Etrangers aux

vaines grimaces de notre politesse, les Espagnols sont économes de démonstrations. Leur sourire de bienveillance n'est point le masque de la duplicité, & leur cœur s'épanouit ordinairement en même tems que leurs traits. Combien de fois il m'est arrivé d'être d'abord repoussé par l'extérieur d'un Espagnol, d'être long-tems sans oser l'aborder, de vaincre enfin ma répugnance, & de trouver en lui la complaisance non en simagrées, mais en effets ; l'obligeance, non pas celle qui promet, mais celle qui accorde. Il manque peut-être aux Espagnols cette urbanité, que donne ce que nous appellons une éducation raffinée, mais qui sert très-souvent d'enveloppe à la fausseté & au dédain. Ils y suppléent par cette franchise peu maniérée, par cette bonhomie qui annonce la confiance & qui l'inspire. Leurs grands Seigneurs n'ont pas de dignité, si nous appellons dignité cette hauteur qui est toujours circonspecte dans ses prévenan-

Pré-
tendue fierté
de leurs
Grands.

ces, de peur de provoquer la familiarité, qui se foucie peu qu'on l'aime, pourvu qu'on la respecte. Sans oublier ce qu'ils font, ils ne marquent pas d'une manière choquante la distinction des classes, & ne dédaignent pas de former des liaisons dans celles qui sont fort au-dessous de la leur. On ne voit plus parmi eux ces Ducs d'Albe, ces Dom Louis de Haro, ces Pénaranda, dont les caractères, déployés à la face de l'Europe, ont sans doute beaucoup contribué à y propager l'idée qu'on y a encore de la fierté impérieuse de la haute Noblesse Espagnole; elle n'est plus du moins ce qu'elle pouvoit être alors. Si quelques-uns de ses membres en ont conservé l'empreinte, c'est en eux froideur, timidité, embarras; ou bien c'est-là leur point de contact avec le reste de la Nation.

Caractère
de la gaieté
Espagnole.

Au reste, cette gravité extérieure cache dans toutes les classes une gaieté qui, pour éclater, ne demande que d'être provoquée. Je n'en citerai pas pour preuve les

spectacles Espagnols où les bouffonneries sont si bien accueillies; ce seroit plutôt un argument contraire à mon opinion, puisqu'on a remarqué que le théâtre des Nations gaies étoit plus sérieux que celui des Nations graves, comme si l'ame se complaisoit principalement dans les émotions qui la tirent de son état habituel.

Mais pour juger si les Espagnols sont enjoués, je menerai mon Lecteur dans leurs cercles lorsqu'ils y sont à leur aise; à leurs repas, avant même que les vapeurs des alimens & des vins aient fait fermenter les cerveaux; je le ferai assister à leurs conversations pleines de faillies, de plaisanteries, de jeux de mots, tous enfans légitimes ou bâtards de la gaieté, & je lui demanderai si elle y est plus franche, plus soutenue que dans nos clubs, dans nos cercles & à nos petits-soupers. Sans doute on dira que cette gaieté est trop bruyante, qu'elle est *d'un mauvais ton*. Malheur à la délicatesse qui condamne à l'ennui! D'ailleurs que cette gaieté soit réprouvée

ou non par *le bon ton*, elle n'en existe pas moins en dépit du préjugé contraire.

Ce qu'on doit penser de la paresse des Espagnols.

Il en est à-peu-près de même de ce qu'on répète sans cesse sur les autres défauts des Espagnols. Si nous ne les avons pas tout-à-fait absous de leur paresse, nous avons osé avancer qu'elle tenoit à des circonstances passageres, & qu'elle disparoîtroit avec elles. En effet, quand on voit l'activité qui regne sur les côtes de la Catalogne, dans tout le Royaume de Valence, dans les montagnes de la Biscaye, par-tout en un mot où l'industrie est encouragée, où les denrées ont un débouché assuré & facile, par-tout où l'activité a un véhicule & un but; lorsque d'un autre côté on observe la vie dure & laborieuse que menent ces muliers, ces charretiers, qui se traînent courageusement sur les routes les plus escarpées; ces agriculteurs qui, dans les plaines de la Manche & de l'Andalousie, s'endurcissent aux travaux champêtres que
la

la nature du sol, l'éloignement de leurs habitations, l'ardeur du plus brûlant climat de l'Europe, rendent plus pénibles là qu'ailleurs. Lorsque l'on considère cette quantité de Galiciens & d'Asturiens qui, comme nos Auvergnats & nos Limousins, vont chercher au loin des moyens lents & pénibles de subsistance; lorsqu'on voit cette paresse, tant reprochée aux Espagnols, se circoncrire dans les bornes des deux Castilles, c'est-à-dire de la partie de l'Espagne la plus dépourvue de routes, de canaux, de rivières navigables, n'est-on pas en droit de conclure que ce vice n'est pas un trait indélébile du caractère Espagnol? qu'il tient à la nature passagere des choses, & que le Gouvernement, actif & éclairé comme il l'est, parviendra à le faire disparoître?

Il est un autre défaut qui a beaucoup d'affinité avec la paresse, qui du moins s'annonce par les mêmes symptômes, c'est la lenteur; & il seroit plus difficile d'en disculper les Espagnols. Les lumieres, il

De leur lenteur.

faut en convenir, pénètrent chez eux lentement. Dans la politique, dans la guerre, dans les autres opérations du Gouvernement, dans celles même du cours de la vie, quand les autres agissent ils délibèrent encore. Méfians & circonfpects, ils gâtent autant d'affaires par la lenteur qu'on en gâte ailleurs par la précipitation; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que leur imagination si vive sembleroit devoir s'irriter des délais. Mais c'est que chez les Nations comme chez les individus, il n'y a pas une seule qualité qui ne soit souvent modifiée par une qualité contraire, & que dans cette lutte le triomphe est toujours du côté où l'ame est poussée avec le plus de force par la circonstance du moment. Ainsi l'Espagnol, naturellement froid & réfléchi quand rien d'extraordinaire ne l'émeut, s'enflamme jusqu'à l'enthousiasme quand la fierté, quand le ressentiment, ou quelque une des passions qui composent son caractère, est réveillée ou par l'outrage ou par la

contrariété. Voilà pourquoi cette Nation, la plus grave, la plus froide, la plus lente de l'Europe en apparence, devient quelquefois une des plus violentes lorsque quelque circonstance la fait sortir de son calme habituel pour la remettre sous l'empire de son imagination. Les animaux les plus redoutables ne sont pas ceux qui s'agitent le plus. Voyez le lion; sa face est grave ainsi que sa démarche; ses mouvemens ne sont point sans objet; sa voix ne s'exhale point en vains éclats. Tant qu'on respecte son inaction, il aime le silence & la paix; le provoque-t-on? il secoue sa crinière; un feu sanglant anime ses yeux; il rugit sourdement, & l'on reconnoît le roi des animaux.

C'est cette combinaison de lenteur & de violence qui forme peut-être l'espece de courage le plus redoutable; & tel est ce me semble, celui des Espagnols. Les causes qui le tenoient dans une activité continuelle ont disparu. Depuis long-tems ils n'ont plus dans le voisinage des

Courage
des Espa-
gnols.

Maures, l'aliment qui le nourrissoit sans cesse, & les trois motifs réunis de haine, de jalousie & de fanatisme, qui augmentoient son intensité. Les guerres du siècle dernier, celle de la succession d'Espagne, n'ont pas suffi pour le maintenir au degré de fermentation où il étoit alors. Le courage Espagnol sembleroit donc être assoupi; mais il peut se réveiller, & se réveille en effet au moindre signal. La révolution qui s'est opérée à cet égard, n'est sensible que dans les circonstances où le courage inutile, & quelquefois funeste, est plutôt le vice d'un peuple féroce, que la vertu d'une Nation policée. Le tems où le nom seul des infidèles excitoit la fureur, le siècle des Pizarres & des Almagro, a disparu pour le bonheur de l'Espagne & de l'humanité. Les Colons de l'Amérique Espagnole, & les indigènes qu'elle a encore conservés, n'ont plus à gémir du joug de la Métropole. Si l'intolérance religieuse subsiste encore en Espagne, elle ne s'exhale

qu'en déclamations, & le zèle persécuteur s'est beaucoup ralenti. On commence même à y sentir que la religion peut permettre à la politique de traiter comme des voisins utiles, ceux en qui on n'avoit vu jusqu'à présent que des ennemis irréconciliables. C'est qu'en Espagne comme ailleurs, le progrès quoique lent, des lumières & de la philosophie, a sensiblement adouci les mœurs. Les traces de l'ancienne barbarie disparaissent successivement. Autrefois les assassinats étoient communs en Espagne. Tout homme qui jouoit un rôle avoit des assassins à ses gages; on les louoit dans le Royaume de Valence comme on prétend qu'on loue des témoins dans quelques-unes de nos Provinces. Cet usage affreux tenoit sur-tout à l'espèce d'armes dont on étoit muni. C'étoit une espèce de poignard triangulaire qui, caché sous le manteau, en sortoit pour servir avec impunité le premier accès de ressentiment, & dont les coups

En
quoi leurs
mœurs
se sont
adoucies.

étoient bien plus dangereux que ceux de l'épée qu'on ne peut employer à la dérobée, & dont le maniement demande quelque dextérité, plus dangereux même que le poignard ordinaire, connu sous le nom de *Rejon*. L'usage de ces armes perfides n'est pas encore entièrement aboli, & donne lieu aux inculpations dont les étrangers continuent à noircir les Espagnols. Ce n'est gueres par des moyens violens & subits qu'on corrige les mœurs d'un peuple. Un Ministre sous le regne actuel, en a fait la fâcheuse expérience. Les longs manteaux & les chapeaux rabattus favorisoient tous les désordres, & en particulier ceux qui compromettent la sûreté des citoyens. Il voulut recourir à des loix coercitives, & même à des voies de fait pour les abolir dans la capitale. Le peuple se mutina, le Ministre fut sacrifié; le costume brusquement attaqué, lui survécut en partie; mais des moyens plus doux & plus lents, l'exemple de la Cour & de

Attache-
ment des
Espagnols
à leur cos-
tume, &
même à
leurs ar-
mes perfides.

ceux qui y tiennent, l'activité d'une police vigilante en ont beaucoup modifié les inconvéniens. L'espece de masque qui, sous le nom de chapeau, encourageoit l'insolence en assurant l'impunité, a tout-à-fait disparu; & le manteau, vêtement très-commode pour ceux qui savent s'en servir, ne favorise plus que la paresse.

L'usage du fatal poignard subsiste toujours dans quelques parties de l'Espagne, & sur-tout dans ses Provinces Méridionales, mais seulement chez le bas peuple. Il est encore des bravaches qui en font un épouventail pour les foibles, & des hommes violents pour lesquels il est un instrument rapide de vengeance. Les Ecclésiastiques ont fait servir leur ministère de charité & de paix à désarmer leurs ouailles. L'Archevêque de Grenade en particulier a employé avec succès dans cette vue la voie de la prédication. Les poignards & les assassinats sont cependant encore assez communs en Andalousie: on

y voit combien l'influence du climat est puissante quand elle n'est pas contrebalancée par des remèdes moraux. Pendant l'été certain vent d'est y cause une forte de frénésie, qui rend ces excès beaucoup plus communs qu'à aucune autre époque de l'année. Mais que la face physique de l'Espagne se renouvelle; que des canaux, que des routes circulent à travers ses cantons presque inaccessibles jusqu'à présent; que des communications plus faciles, rendent la surveillance des agents du Gouvernement plus active & plus inévitable; qu'une plus grande population tienne sous l'œil de la vindicte publique les scélérats, dont la solitude assure la sécurité, comme les bêtes féroces ne reçoivent impunément que dans les déserts; que les progrès de l'agriculture, de l'industrie & du commerce donnent des occupations à l'oisiveté malfaisante; c'est-à-dire en un mot, que le plan du Gouvernement actuel s'exécute, & l'on verra, à cet égard comme aux autres, l'influence du cli-

Moyens
de faire
disparoître
un reste de
férocité.

mat céder à ces causes puissantes. Les révolutions qui se sont opérées depuis cinquante ans dans les mœurs, attestent la certitude de ce pronostic. C'est dans ce siècle seulement que s'abolissent peu-à-peu deux usages barbares, qu'auroient dû proscrire depuis long-tems la raison & l'humanité, la *Rondalla* & les *Pedreades*. L'une est une espece de défi que se donnent deux troupes de Musiciens. Sans autre motif que de faire preuve de bravoure, elles se présentent l'une à l'autre avec des armes à feu & des épées; d'abord de part & d'autre on tire son coup de fusil, puis on en vient aux armes blanches. Croira-t-on que cet usage subsiste encore dans la Navarre & dans l'Arragon? Celui des *Pedreades* n'a disparu que depuis peu. C'étoit aussi une sorte de combat entre deux troupes de gens armés de frondes, qui s'attaquoient & s'accabloient de pierres. De pareilles mœurs, sans doute, accusent également & ceux qui les conservent, & le Gou-

Réflexions
sur le vrai
courage &
sur celui
des anciens

Chevaliers errans. vernement qui les tolere. Cependant comme il n'y a presque pas d'usage vicieux qui n'ait ses raisons comme ses avantages au moins apparents, il y a des personnes qui regrettent qu'on attaque ces institutions, qui, en prouvant la férocité, attestent cependant & nourrissent le courage. Mais on ne peut que plaindre ceux qui par de pareilles opinions, prouvent qu'à leurs yeux la raison est incompatible avec le vrai courage, le seul que la gloire & la sûreté des Nations exigent; comme si dans les guerres qu'elles ont entr'elles, on n'avoit jamais vu des armées de Barbares, lutter avec avantage contre des troupes disciplinées; comme si l'habitude d'un désordre effréné assuroit le succès des opérations militaires. Ce sont sans doute les auteurs de semblables paradoxes, qui ont regretté la révolution que l'ouvrage de Cervantes a, dit-on, opéré dans les mœurs Espagnoles, en jettant un ridicule ineffaçable sur ces aventuriers qui, négligeant les devoirs de

Reflexions
sur le
courage
de celui
des
aventuriers

leur état, le soin de leur famille, se créoient des dangers pour avoir la vaine gloire de les braver, offroient gratuitement le secours de leur valeur inquiète à ceux qui ne le réclamoient pas, & dont le ministère importun est au moins inutile dans les pays où la charité veille à l'assistance des malheureux, & la police à la sûreté des foibles.

Ce qui dans les mœurs Espagnoles semble tenir encore à la barbarie, mais prête davantage à l'apologie, ce sont les combats de taureaux; spectacle, pour lequel la Nation Espagnole a un attachement effréné, & qui répugne à la délicatesse du reste de l'Europe. Bien des Espagnols y voient encore un moyen de conserver dans leur Nation, l'énergie qui la caractérise, l'habitude des émotions violentes qui ne sont effrayantes que pour les ames foibles. Pour moi, qui respecte leur goût sans le partager, je n'ai jamais pu comprendre quel rapport avoit

Combats
de Tau-
reaux.

Influence
qu'ils peu-
vent avoir
sur le ca-
ractere.

avec la force & la bravoure, un spectacle où les assistans ne courent aucun danger, où les acteurs prouvent par la rarité des accidens (1), que le leur n'est pas propre à exciter un grand intérêt, & où les malheureuses victimes qu'on immole, n'ont à attendre qu'une mort certaine & douloureuse pour salaire de leur courage & de leur vigueur. Une autre preuve que ce spectacle n'influe en rien sur la trempe des ames, c'est que j'y ai vu assister des enfans, de jeunes filles, des vieillards, des hommes de tous les âges, de toutes les classes, de

(1) Quoiqu'on en dise, ils sont en effet très-rares. Les Cavaliers renversés reçoivent à la vérité quelquefois de fortes contusions; mais pendant près de quatre ans que j'ai suivi les combats de taureaux, je n'ai connu qu'un seul *Torréadore* qui soit mort de ses blessures. Cependant à tout hasard, un Prêtre, muni du viatique & des saintes huiles, assiste au spectacle dans une espece de loge grillée, d'où il n'est pas apperçu des assistans; précaution qui, malgré son inutilité, s'est conservée, comme tant d'autres institutions humaines, par le seul empire de l'habitude.

tous les caracteres, chez lesquels l'habitude de ces fêtes sanglantes ne corrigeoit ni la foiblesse, ni la timidité, & n'altéroit pas la douceur des mœurs. Elles sont fort dispendieuses, mais aussi d'un grand rapport pour les entrepreneurs. Les moindres places se payent deux ou quatre réaux, suivant qu'elles sont au soleil ou à l'ombre. Le prix des plus cheres est d'une piastre forte. Quand on a prélevé de ce produit le prix des chevaux & des taureaux & le salaire des *Torréadores*, le reste est ordinairement consacré à des fondations pieuses: à Madrid il forme un des principaux fonds de l'Hôpital.

Ce n'est gueres que pendant l'été que se donnent les combats de taureaux, parce qu'alors la saison permet les spectacles en plein air, & que ces animaux sont plus vigoureux. Des castes privilégiées sont condamnées à cette espece de sacrifice. A peine le taureau a-t-il paru sur l'arene, que tous les connoisseurs nomment son berceau. On fait que cette

Forme
des places
de l'ar-
rene.

Cherté
de ces fêtes.

Quels
taureaux
on y con-
sacre.

Forme
des places
de tau-
reaux.

Cherch
- 18 200

Ouverture
du specta-
cle.

arene est une espece de cirque, autour duquel regne une vingtaine de gradins, dont le plus élevé seulement est couvert. Les loges occupent la partie supérieure de l'édifice. En quelques villes, Valladolid par exemple, qui n'ont pas de lieu spécialement destiné à ces combats, la place principale est convertie en place de taureaux. Les balcons de ses différens étages sont prolongés au-dessus des rues qui y aboutissent : c'est vraiment un coup-d'œil imposant que de voir ainsi les classes de tout un peuple rassemblé autour de cette place, attendant le signal de la fête, portant à l'extérieur tous les caracteres de l'impatience & de la joie. Le spectacle s'ouvre par une espece de promenade autour de la place, où paroissent, tant à cheval qu'à pied, les athletes qu'on va mettre aux prises avec le fier animal ; ensuite s'avancent gravement deux alguasils à cheval, en robe noire & en perruque, qui vont demander à celui qui préside à la fête (le Gouver-

neur ou le Corréidor) l'ordre de la faire commencer. Le signal est donné aussi-tôt. L'animal, contenu jusques-là dans une espece de cabane dont la porte s'ouvre sur la place, paroît. Les suppôts de Thémis, qui n'ont rien à démêler avec lui, hâtent prudemment leur retraite ; & leur frayeur, mal servie par leurs montures, est le prélude du cruel plaisir que vont goûter les spectateurs. Cependant le taureau est accueilli & étourdi, par leurs cris & les expressions bruyantes de leur joie. Il a d'abord à lutter contre les combattans à cheval, *Picadores*, qui, vêtus suivant l'ancien costume Espagnol, & comme enchâssés dans leur selle, l'attendent armés d'une longue lance. Cet exercice, pour lequel il faut à la fois de l'adresse, de la force & du courage, n'a rien d'avilissant. Autrefois les plus grands Seigneurs ne dédaignoient pas de s'y livrer ; aujourd'hui même quelques *Hidalgos* briguent l'honneur de combattre le taureau à cheval, & alors ils sont au-

Picadores
à cheval.

paravant présentés au peuple, sous les auspices d'un Patron, qui est ordinairement un des principaux personnages de la Cour.

Les *Picadores*, quels qu'ils soient, ouvrent la scène. Souvent le taureau, sans être provoqué, s'élançe sur eux, & tout le monde augure favorablement de son courage. Si malgré le fer aigu qui repousse son attaque il revient aussitôt à la charge, les cris redoublent; ce n'est plus du plaisir, c'est de l'enthousiasme: mais si le taureau, pacifique, interdit, erre lâchement autour de la place en fuyant ses persécuteurs, les murmures, les sifflets retentissent dans tout le spectacle. Tous ceux à portée desquels il passe font pleuvoir sur lui les injures & les coups. Il semble que ce soit un ennemi commun qui ait un grand crime à expier, ou une victime dont le sacrifice importe à tout le peuple. Si rien ne peut aiguïser son courage, on le juge indigne d'être tourmenté par les hommes, & les

les cris redoublés de *perros*, *perros*, lui suscitent de nouveaux ennemis. On lâche sur lui d'énormes dogues qui s'attachent à son cou, à ses oreilles avec acharnement. L'animal retrouve alors l'usage de ses armes naturelles. Les chiens sont lancés en l'air, retombent sur l'arène étourdis & quelquefois déchirés; ils se relevent, recommencent le combat, & finissent ordinairement par terrasser leur adversaire, qui périt alors d'un coup ignoble. Au contraire, s'il s'est présenté de bonne grace, il parcourt une carrière plus glorieuse, mais plus douloureuse & plus longue. Le premier acte de sa tragédie appartient aux combattans à cheval; c'est celui des scènes les plus animées, les plus sanglantes & souvent les plus dégoûtantes. L'animal irrité brave le fer qui fait à son cou de profondes blessures, s'acharne sur le cheval innocent qui porte son ennemi, lui déchire les flancs, & le renverse avec son cavalier. Alors celui-ci désarmé & terrassé, courroit un danger

Dogues lancés contre le taureau.

Fonctions
des Chu-
los.Leur dan-
ger.

imminent, si des combattans à pied, qu'on nomme *Chulos*, ne venoient distraire & provoquer le taureau en agitant devant lui des étoffes de diverses couleurs. Mais c'est à leur propre risque qu'ils sauvent ainsi le cavalier renversé; quelquefois le taureau les poursuit. Ils ont alors besoin de toute leur agilité: ils lui échappent souvent en laissant tomber sur la route l'étoffe qui fait leur seule arme, & contre laquelle se perd la fureur de l'animal trompé. Mais quelquefois aussi il ne prend point le change, & l'athlète n'a plus d'autre ressource que de s'élançer lestement par-dessus la barrière de six pieds de haut qui forme l'enceinte intérieure de l'arène. En quelques endroits cette enceinte est double, & l'espace contenu entre les deux barrières qui la forment est une espèce de corridor circulaire, derrière lequel le *Torréador* poursuivi est en sûreté. Mais quand l'enceinte est simple, le taureau fait des efforts pour la franchir, & quelquefois y parvient. On

se figure l'alarme qui s'empare alors des spectateurs les plus voisins; leur précipitation à s'écarter, à se refouler vers les gradins supérieurs, leur devient plus fatale que la fureur du taureau même, qui, bronchant à chaque pas sur ce terrain étroit & inégal, songe bien plutôt à se sauver qu'à se venger, & tombe d'ailleurs bientôt sous les coups qu'on se hâte de lui porter.

Hors ces cas, qui sont rares, il revient sur ses pas. Son adversaire désarçonné a eu le tems de se relever. Il remonte aussitôt sur son cheval, pourvu que celui-ci ne soit pas tout-à-fait hors de combat, & l'attaque recommence; mais souvent il est obligé de changer plusieurs fois de monture. J'ai vu jusqu'à huit & dix chevaux déchirés, éventrés par le même taureau, tomber & expirer sur le champ de bataille. Alors les expressions manquent pour célébrer ces prouesses, qui deviennent pendant plusieurs jours le sujet favori des conversations. Quelquefois

Triste
fort des
chevaux.

ces chevaux, modèles touchants de patience, de courage & de docilité, offrent avant de succomber un spectacle dont je permets à nos sybarites de frémir. On les voit fouler aux pieds leurs entrailles sanglantes qui s'échappent de leurs flancs entr'ouverts, & obéir encore quelque tems à la main qui les conduit à de nouveaux tourmens. Le dégoût s'empare alors des spectateurs délicats, & corrompt leurs plaisirs.

Le taureau est
livré aux
Banderillos.

Mais un nouvel acte se prépare, & va les réconcilier avec la fête. Lorsqu'on juge que le taureau a été suffisamment tourmenté par les combattans à cheval, ils se retirent, & le livrent aux agaceries des combattans à pied : ceux-ci, qu'on nomme *Banderillos*, vont au-devant de l'animal, & à l'instant où il s'élance sur eux, ils lui enfoncent dans le cou, deux par deux, des *banderillas*, espece de fleches terminées en forme d'hameçons, & garnies de petites banderolles de papier coloré. La fureur du taureau

redouble ; il mugit, il s'agite, & ses vains efforts ne font que rendre plus poignant le trait qui le déchire. Ce dernier supplice fait briller l'agilité de ses nouveaux adversaires. D'abord on tremble pour eux en les voyant braver de si près les cornes du redoutable animal ; mais leurs mains exercées portent si sûrement leurs coups, ils échappent si lestement au danger, qu'après quelques séances on ne leur fait plus l'honneur ni de les plaindre, ni de les admirer ; & leurs tours d'adresse ne paroissent plus qu'un léger épisode de la tragédie dont voici le dénouement.

Lorsque la vigueur du taureau paroît à-peu-près épuisée, que son sang, qui s'échappe par vingt blessures, ruisselle le long de son cou & humecte ses flancs robustes, & que l'acharnement du peuple assouvi sur lui appelle une autre victime, le Président de la fête donne le signal de sa mort, qui est annoncée par

Le taureau
est mis à
mort par le
Matador.

le bruit des fanfares. Le *Matador* s'avance, & regne seul sur l'arène; d'une main il tient un long couteau, de l'autre une espèce de drapeau qu'il fait flotter devant son adversaire. Les voilà tous deux en présence; ils s'arrêtent, ils s'observent. A plusieurs reprises l'agilité du *Matador* trompe l'impétuosité du taureau, & le plaisir suspendu des spectateurs n'en devient que plus vif. Quelquefois le taureau reste immobile; il gratte la terre de son pied, & semble méditer sa vengeance. Alors ceux qui sont nourris de la lecture de Racine se disent,

Il le voit, il l'attend, & son ame irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.

Le taureau dans cette position, le *Matador* qui calcule ses mouvemens, qui devine ses projets, forment un tableau qu'un pinceau habile pourroit ne pas dédaigner de saisir. Le silence de l'assemblée respecte cette scène muette. Le

Matador porte enfin le coup mortel; & si l'animal tombe à l'instant, mille cris célèbrent à l'envi le triomphe du vainqueur; mais si le coup n'est pas décisif, si le taureau survit & cherche encore à braver le fatal couteau, les murmures ne sont pas moins bruyans dans leurs éclats. Le *Torréador* dont la gloire alloit être portée aux nues, n'est plus qu'un boucher maladroit. Il cherche bientôt à prendre sa revanche, à défarmer la sévérité de ses juges. Son zèle alors va quelquefois jusqu'à la fureur aveugle, & ses partisans tremblent sur les suites de son imprudence. Il porte enfin un coup mieux dirigé. L'animal vomit le sang à gros bouillons, lutte encore contre la mort, chancelle, tombe, & son vainqueur s'enivre des applaudissemens du peuple. Trois mules chargées de sonnettes & de banderoles viennent terminer la séance. On attache le taureau par ces cornes qui ont trahi sa valeur: l'animal, n'agueres furieux & fu-

280 NOUVEAU VOYAGE
perbe, est ignominieusement traîné hors
de l'arène qu'il vient d'honorer, & n'y
laisse que la trace de son sang & le sou-
venir de ses exploits, qui est bientôt
effacé par l'apparition de son successeur.
Chacun des jours consacrés à ces fêtes
en voit immoler ainsi (à Madrid du moins)
six le matin & douze l'après-midi. On
annonce dans les affiches par qui chacun
d'eux sera combattu. Les trois derniers
sont livrés exclusivement au *Matador*,
qui, sans le concours des *Picadores*, s'in-
génie pour varier les plaisirs des assistans.
Tantôt il les fait combattre par quelque
étranger intrépide qui les attaque monté
sur un autre taureau; tantôt il les met
aux prises avec un ours; le dernier est
spécialement consacré au plaisir de la po-
pulation. La pointe de ses cornes est ca-
chée sous une enveloppe arrondie qui en
émousse les coups. Dans cet état le tau-
reau, qu'on nomme *Embolado*, perd la
faculté de percer & de déchirer. Les ama-
teurs descendent en foule pour le tour-

Taureau
Embolado.

EN ESPAGNE. 281
menter chacun à sa manière, & expient
souvent leur cruel plaisir par de violentes
contusions. Mais toujours le taureau tombe
enfin sous le coup du *Matador*. Le peu de
spectateurs qui ne partagent pas l'acharne-
ment général, regrettent que ces malheu-
reux animaux ne rachètent pas au moins
leur vie au prix de tant de tourmens, de
tant d'efforts de courage. Ils les aideroient
volontiers à échapper à leurs persécu-
teurs. Pour ces spectateurs, le dégoût suc-
cede à la compassion & l'ennui au dé-
goût: cette suite de scènes uniformes fait
languir l'intérêt que le spectacle leur pro-
mettoit à son début. Mais pour les con-
noisseurs qui ont étudié à fond les ruses
du taureau, les ressources de son adresse
& de sa fureur, les différentes manières
de l'agacer, de le tromper, de le tour-
menter, (& c'est dans quelques Provinces
une étude à laquelle on se voue dès l'en-
fance) pour les connoisseurs, dis-je, au-
cune de ces scènes ne ressemble à l'autre,
& ils plaignent les observateurs frivoles qui

Plaisir
qui n'ap-
partient
qu'aux
vrais Ama-
teurs.

ne savent pas en saisir toutes les variétés.

Dans cette carrière, comme dans les autres, l'esprit de parti distribue les réputations, dispute ou exagère les succès.

Enthou-
siasme
qu'inspi-
rent les
plus fa-
meux Ma-
tadores.

Quand je suis arrivé à Madrid, les Amateurs étoient partagés entre deux fameux *Matadores*, *Costillares* & *Romero*, comme on le seroit ailleurs entre deux acteurs célèbres. Chaque secte étoit aussi enthousiaste dans ses éloges, aussi tranchante dans ses décisions, qu'ont pu l'être parmi nous les *Gluckistes* & les *Piccinistes*. On se persuade difficilement que l'art de tuer un taureau, qui sembleroit devoir être exclusivement du ressort des bouchers, soit discuté gravement, soit exalté avec transport, non-seulement par le peuple, mais par les hommes les plus sensés, par les femmes les plus faites pour goûter des plaisirs plus délicats. Nous concevons à peine comment la course des chars dans les Jeux olympiques a pu fournir à Pindare la matière de ces Odes sublimes qui enchantaient toute la Grece en immorta-

Réflexions
sur cet en-
thousias-
me.

lisant les vainqueurs. Les combats de taureaux semblent une matière plus ingrate encore, & prêtent de même aux élans de l'enthousiasme. Tout ce que nous affectionnons dès l'enfance, tout ce qui réveille en nous des émotions violentes que l'habitude n'émousse pas, peut exciter & excuser ce sentiment exalté. On ne doit même rien inférer aux dépens du moral d'une Nation, des objets, quels qu'ils soient, sur lesquels porte cet enthousiasme. Les combats des gladiateurs, les luttes affreuses des criminels avec les bêtes féroces, l'excitoient chez les Romains. Les courses de chevaux produisent chez les Anglois une espèce de délire. Disputera-t-on pour cela aux uns le titre de Nation humaine & policée, aux autres celui de Nation philosophe? De même les Espagnols, malgré leur goût effréné pour les combats de taureaux, malgré le plaisir barbare qu'ils goûtent à voir couler le sang des animaux innocens & courageux, n'en font pas

moins susceptibles de tous les mouvemens de bonté & de délicatesse. Au sortir de ces fêtes sanglantes, ils n'en goûtent pas moins la paix d'un bon ménage, les épanchemens de l'amitié, les douceurs de l'amour; leurs cœurs n'en sont pas moins sensibles à la pitié: le courage en eux n'en est pas plus féroce. Je doute que dans le siècle où les combats singuliers & les assassinats étoient plus fréquens, ils fussent plus attachés qu'à présent à leur spectacle favori. Ils sont devenus beaucoup plus pacifiques. Leurs mœurs se sont adoucies sans que leur passion pour les combats de taureaux se soit diminuée; elle est encore dans toute sa ferveur. Le jour où ils se célèbrent est un jour de solennité pour tout le canton; on y accourt de dix à douze lieues à la ronde. L'artisan qui peut suffire à peine à sa subsistance, a toujours du superflu à consacrer à ce spectacle. Malheur à la chasteté de la fille pauvre que ses facultés en excluroient. Son premier séduc-

Avidité
du peuple
pour les
combats
de tau-
reaux.

teur fera celui qui lui en frayera l'entrée.

Le Gouvernement Espagnol n'est pas à sentir les inconvéniens moraux & politiques de cette espèce de frénésie: il voit depuis long-tems qu'elle est pour un peuple qu'il voudroit encourager au travail, une cause de désordres & de dissipation; qu'elle nuit à l'agriculture en immolant en si grand nombre les animaux robustes qu'on pourroit y consacrer, en étouffant dans leur source les bestiaux qui devroient fertiliser les campagnes & nourrir leurs habitans, en détournant les pâturages de leur précieuse destination. Mais il a des ménagemens pour un goût qu'il seroit peut-être dangereux de heurter de front. Il évite du moins de l'alimenter. Autrefois la Cour elle-même comptoit les combats de taureaux au nombre des fêtes qu'elle donnoit à de certaines époques; alors la *Plaza-Mayor* en étoit le théâtre. Le Roi & sa Famille les honoroit de leur présence. Sa Maison militaire y présidoit au bon ordre. Ses Hallebardiers à pied

Leurs
inconvé-
niens.

Le Gou-
vernement
les sent.

formoient le contour intérieur de la scène, & leurs longues armes en arrêt étoient la seule barrière qu'ils opposassent aux dangereux caprices du taureau. Ces fêtes, qu'on appelloit par excellence *Fiestas reales*, sont devenues plus rares. Il n'y en a eu qu'une sous le regne actuel. Le Monarque régnant, qui s'occupe à polir les mœurs de sa Nation, à tourner ses affections vers des objets utiles, voudroit bien la guérir d'un goût auquel il ne voit que des inconvéniens; mais il est trop sage pour employer des moyens violens à cette guérison. Il vient cependant de borner le nombre des combats de taureaux à ceux dont le produit sert à l'entretien de quelque établissement de charité, se réservant avec le tems d'y substituer d'autres fonds. Les combats, rendus par-là moins fréquens, perdront peut-être peu-à-peu de leur attrait, jusqu'à ce que des circonstances plus heureuses en permettent l'entière abolition.

C'est ainsi que par des gradations suc-

Il diminue
le nombre
des combats
de taureau.

cessives, amenées par le tems plus encore que par la sagesse, les mœurs d'un peuple se réforment & s'adoucissent. Celles des Espagnols, depuis un siècle, ont éprouvé à d'autres égards des révolutions sensibles. Autrefois le point-d'honneur chatouilleux à l'excès occasionnoit entr'eux des duels fréquents; au défaut d'autres preuves, leurs comédies & leurs romans les fournoient. A présent leur courage plus tranquille peut encore servir en tems de guerre à la défense de la patrie, sans troubler son repos au sein de la paix. En revanche ils ont conservé leurs antiques vertus, la patience & la sobriété; l'une les rend constans dans leurs entreprises, infatigables dans leurs travaux; l'autre les met à l'abri de ces excès trop communs dans le reste de l'Europe. Je ne veux point en diminuer le prix; qu'importe d'ailleurs la cause des vertus des hommes, pourvu qu'elles soient utiles dans leurs effets! J'ose donc dire que la sobriété si vantée des Espa-

Leur sobriété.

A quoi
tient cette
vertu.

gnols tient en grande partie à leur constitution physique & à la qualité de leurs aliments. Leurs corps robustes & nerveux, desséchés & endurcis par l'activité d'un climat brûlant, supportent mieux la privation & la surabondance de la nourriture. Dans le premier cas leur sobriété forcée ne les affoiblit pas; dans le second leur force résiste aux excès de l'intempérance. La chair des animaux, au moins dans les Provinces Méditerranées de l'Espagne, contient sous un même volume, plus de matiere nutritive qu'ailleurs. Leurs légumes moins spongieux que dans les pays où l'eau contribue plus que le soleil à leur développement, sont d'une substance plus nourrissante. Les étrangers qui s'établissent à Madrid, ne tardent pas à s'en appercevoir, & s'ils se livrent à l'appétit qu'ils peuvent y avoir apporté, une maladie endémique qu'on nomme *Entripado*, espece de colique que les seuls Médecins du pays savent traiter, les avertit douloureusement qu'ils ont

ont changé de climat & de nourriture. Il est si vrai que la faculté de manger peu ou beaucoup, tient à l'air & au sol, que dans les Provinces, le Royaume de Valence par exemple, où les aliments ont moins de substance, leur abondance n'est proscrite, ni par l'usage, ni par le soin de la santé. Quant aux boissons enivrantes, la sobriété des Espagnols tient aussi en grande partie à la nature, qui, employant toujours des moyens proportionnés à son but, leur a donné une constitution analogue à la force des vins que produit leur sol, tandis que les étrangers ne se permettent pas impunément d'en boire avec excès. Il n'est rien de si rare que de voir des Espagnols pris de vin, quoique celui qu'ils boivent ordinairement soit bien plus spiritueux que les nôtres; & quand on rencontre dans les rues de Madrid un soldat ivre, il y a à parier que c'est un étranger.

Remarquons à cette occasion que la sobriété paroît être l'appannage des

Tome II.

T

Réflexions
sur la so-
briété &
l'intempé-
rance.

habitans du Midi, comme l'intempérance celui des peuples Septentrionaux. Remarquons aussi que ceux qui se livrent le plus aux excès de la boisson, sont ceux qui ne recueillent pas sur leur sol les liqueurs qui les enivrent, comme si la nature, qui avoit mis à portée d'eux les moyens de se nourrir & de s'abreuver, & leur avoit donné des organes adaptés à l'usage de ces moyens, vouloit les punir d'aller chercher au loin des alimens & des boissons qu'elle avoit créés pour d'autres. Ses dispositions sont sans doute trompées par d'autres combinaisons. L'habitude les altere dans plus d'un climat; mais il me semble qu'avec un peu d'attention, il est facile de reconnoître la trace des intentions primitives de la nature.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols me pardonneront de ne regarder leur sobriété que comme une vertu de climat; c'est les assimiler aux autres Nations, & même à tous les individus de l'espece

humaine, qui doivent également leurs qualités à leur éducation, à leur état, à l'habitude, à l'exemple, à mille autres causes qui sont hors d'eux-mêmes. C'est encore un grand mérite de ne pas résister à ces influences bienfaisantes. Les Espagnols ont d'ailleurs celui d'avoir triomphé de celles qui les portoit à certains excès, auxquels elles auroient pu servir d'excuse. J'ai sur-tout en vue un goût dépravé, réprouvé par la nature, injurieux au beau-sexe, & trop commun parmi les peuples du Midi. Il est absolument inconnu en Espagne. La jalousie, cet autre outrage fait au sexe, objet de nos hommages, semble aussi dépendre de l'influence d'un climat qui communique son ardeur aux sens & à l'imagination. Cette passion odieuse, jadis offensante dans ses soupçons, injurieuse & cruelle dans ses précautions, implacable & quelquefois atroce dans ses ressentimens, est fort atténuée chez les Espagnols modernes. Il n'est pas de peuple

Autres
qualité des
Espagnols.

La jalousie
est fort rare
parmi eux.

en Europe qui compte moins de maris jaloux. Les femmes que jadis on déroboit aux regards, qu'on pouvoit à peine entrevoir à travers les interstices de ces fenêtres qui doivent sans doute leur nom au vil sentiment qui les inventa, les femmes jouissent d'une entière liberté. Leurs voiles, seule trace de leur ancienne servitude, ne servent plus qu'à mettre leurs traits à l'abri d'un soleil brûlant, & qu'à les rendre plus piquants. Tissus d'abord par la jalousie, ils mentent aujourd'hui à leur vocation. La coquetterie en a fait une de ses parures les plus séduisantes; & en favorisant le mystère, ils assurent l'impunité aux larcins de l'amour. Ces amans, qui, sous le balcon de leur maîtresse invisible, soupiroient sans espoir leur douloureux martyre, & n'avoient que leur guitare pour témoin & pour interprète, ont été relégués dans les comédies & les romans. Les époux sont devenus plus traitables, les femmes plus accessibles, & les conquêtes, dit-on,

moins pénibles & moins lentes. Il ne m'appartient pas de faire à cet égard les honneurs des mœurs Espagnoles. Si je n'avois que mon propre témoignage à citer, je n'en connoitrois pas de plus pures en Europe. Soit scrupule, soit maladresse, soit que je ne me sois pas senti assez de constance pour les assiduités auxquelles doivent se vouer ceux qui rendent des hommages aux femmes Espagnoles, soit enfin que j'aie été effrayé des dangers plus redoutables encore, mais peut-être chimériques que l'on court, dit-on, auprès d'elles, je suis payé pour croire à leur vertu comme à leurs agrémens. Mais pour ne rien avancer sur des témoignages suspects, je ne parlerai que de ce que je connois d'elles par moi-même.

Les femmes de chaque pays ont des charmes particuliers qui les caractérisent. On est attiré en Angleterre par l'élégance de leur taille, la modestie de leur maintien; en Allemagne par la fraîcheur

Mœurs
des fem-
mes.

Caractere
des beau-
tés Espa-
gnoles.

de leur teint, en France par cette gaieté aimable qui anime tous leurs traits. Le charme qu'on éprouve à l'approche d'une belle Espagnole, a quelque chose de décevant qui échappe à l'analyse. Il doit peu aux secours de la toilette. Le teint d'une Espagnole ne se pare jamais d'un éclat emprunté : l'art ne supplée point au coloris que lui a refusé la nature en la soumettant à l'influence d'une zone brûlante. Mais par combien d'agrémens elle est dédommée de sa pâleur ! Où trouve-t-on des tailles plus sveltes que la sienne, plus de souplesse dans les mouvemens, plus de finesse dans les traits ? Grave, & même un peu triste au premier aspect, si elle ouvre sur vous ses grands yeux noirs pleins d'expression, si elle accompagne ce regard d'un sourire, l'insensibilité même tombe à ses genoux. Mais si la froideur de son accueil ne vous ôte pas le courage de lui adresser des vœux, elle est aussi décidée, aussi mortifiante dans son dédain qu'elle est

séduisante en vous permettant d'espérer. Dans ce dernier cas elle ne vous laisse pas pressentir de longues rigueurs ; mais la persévérance, qui ailleurs achemine au dénouement, doit lui survivre en Espagne, & devient un devoir rigoureux & très-assujettissant. Ces mortels fortunés qu'elles daignent subjuguier, & qu'on nomme *Cortejos*, sont moins désintéressés, mais ne sont pas moins assidus que les *Sigisbés* d'Italie. On exige d'eux un dévouement total. Il faut qu'ils en fassent preuve à toutes les heures du jour, qu'ils accompagnent à la promenade, aux spectacles, & jusqu'au confessional. Mais ce qu'il y a de particulier dans cette sorte d'intimité, c'est que deux êtres unis ainsi par un sentiment qui paroît inépuisable, sont très-souvent taciturnes, tristes même, & ne semblent pas comme ailleurs, *heureux du bonheur d'être ensemble*. Je ne fais si je fais tort au beau-sexe Espagnol ; mais j'inclinerois à croire que ses chaînes ne sont pas aussi douces à sup-

Affiduités
qu'elles
exigent.

Constance
dans leurs
attache-
mens.

Quelle
peut en
être la rai-
son.

porter que difficiles à éviter. La beauté Espagnole est, dit-on, exigeante dans plus d'un genre; ses caprices sont quelquefois un peu brusques, & obéissent trop à l'impulsion d'une imagination ardente. Mais ce qu'il n'est pas facile de concilier avec ces fantaisies fugitives; ce qui prouve, avec mille autres observations que le cœur de l'homme, femelle ou mâle, est un tissu d'inconséquences, c'est la constance des femmes Espagnoles dans leurs attachemens. L'enivrement qu'elles causent & qu'elles éprouvent, bien différent de toutes les situations extrêmes qui durent peu, se prolonge fort au-delà du terme ordinaire; & j'ai vu pendant mon séjour en Espagne plus d'un amour mourir de vieillesse. Je me suis quelquefois demandé la raison de cette constance qui renversoit toutes mes idées, & j'ai cru l'expliquer par un scrupule religieux, assurément très-mal entendu, comme ils le sont presque tous. La conscience d'une femme Espagnole, me

suis-je dit, assez complaisante pour lui permettre un seul choix dont son devoir murmure, seroit-elle effrayée d'une succession d'infidélités? A la première trouveroit-elle une excuse dans la foiblesse, dans ce vœu irrésistible du cœur qui l'entraîne vers le seul objet destiné par la nature à la fixer? Aux suivantes le péché reprendroit-il à ses yeux toute sa laideur?

C'est à ceux qui connoissent le cœur & la conscience des femmes, à apprécier cette conjecture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en Espagne plus qu'ailleurs, elles concilient le dérèglement, au moins apparent, des mœurs, avec l'observation scrupuleuse des devoirs religieux, & même les momeries de la superstition. Dans bien des pays ces excès se succèdent alternativement. En Espagne ils sont simultanés; & les femmes, dans cet accouplement de choses si incohérentes, semblent avoir pour but, moins de prévenir le scandale ou de faire prendre le change sur leur conduite,

Inconfé-
quence des
Espagnols
relative-
ment à la
religion.

que d'établir une sorte de compensation entre les fautes & les mérites; inconféquence qui m'a paru en Espagne appartenir aux deux sexes, qui tient à la fois à l'erreur & à la foiblesse, & qui est le reproche le plus grave que j'aie à faire à cette Nation.

Que d'hommes j'y ai connus, qui, vivant dans le désordre, fréquentoient les temples avec une assiduité, que les vrais Chrétiens même ne regardent pas comme un devoir rigoureux, étoient fideles aux loix de l'Eglise sur les abstinences, rendoient à ses Ministres des hommages presque avilissans! Combien de femmes livrées à un attachement réprouvé par leur devoir, s'entourent de reliques, se bardent de scapulaires, contractent par des vœux des obligations indifférentes en elle-mêmes, & les remplissent avec scrupule! Je crois les hypocrites fort rares en Espagne; mais en revanche cette association bizarre de certains désordres aux pratiques superstitieuses, y est plus

commune qu'ailleurs. Faut-il en accuser le défaut de lumieres, ou la criminelle complaisance des Directeurs de conscience, qui prodiguent ainsi l'indulgence dont ils peuvent avoir besoin pour eux-mêmes? Ou bien le climat, qui doit bien aussi servir d'excuse à quelques vices comme il rend raison de quelques vertus; commande-t-il trop impérieusement certaines foiblesse, pour que des consciences scrupuleuses à d'autres égards en soient effrayées?

Chercher à expliquer la dissolution des mœurs, c'est en faire l'aveu, & malgré ma résolution, cet aveu m'échappe. Mais plus fidele à celle que j'ai formée de dire tout à charge & à décharge, j'ajouterai que cette dépravation n'est pas aussi générale que les libertins, toujours exagérateurs dans leurs indiscretions, se plaisent à le répandre; qu'il y a à Madrid même, des ménages exemplaires, des époux fideles, des femmes qui, même dans les autres pays, seroient des

Ce qui
tempere
encore en
Espagne la
déprava-
tion des
mœurs.

modeles de retenue & de décence ; que les filles , quoiqu'en général peu réservées dans leur maintien , promettent beaucoup plus qu'elles n'accordent , & qu'il n'y a rien de si rare que de les voir anticiper sur les droits du mariage ; que si les occasions d'acheter des plaisirs aussi honteux que faciles sont fréquentes pour ceux qui les cherchent , du moins la prostitution n'a ni la publicité ni l'impudence qu'elle a dans les autres pays ; que la police , en proscrivant sévèrement ses scandaleux entrepôts , la force à se cacher , & quelquefois la poursuit dans ses repaires secrets. J'ajouterai que les femmes bannissent avec rigueur de leur société ces familiarités (1), qui sont regardées comme indifférentes chez les Nations, où les sens moins prompts à s'en-

Scrupule
des fem-
mes à
quelques
égards.

(1) Une femme , par exemple , ne laisseroit pas prendre en public le baiser le plus chaste ; & ceux que plusieurs de nos Comédies offrent sans conséquence aux yeux des spectateurs , sont tout-à-fait bannis du théâtre Espagnol.

flammer , trahissent moins subitement leur désordre ; & que cette méfiance d'elles-mêmes est au moins un hommage que leur foiblesse rend à la pudeur. Mais pourvu qu'on ne les approche pas de trop près , elles souffrent , elles provoquent quelquefois ces agaceries , dont ailleurs la décence s'effarouche. Equivoques, obscénités, tableaux d'un pinceau peu délicat , elles pardonnent tous les jeux de l'esprit , toutes les indiscretions de la langue. La maniere libre dont elles s'expliquent sur certains détails , ne peut qu'étonner un étranger accoutumé à ne les présenter qu'enveloppés d'un voile épais. Les Angloises ont une délicatesse d'oreille , une pureté d'imagination à laquelle on n'oseroit porter la plus légère atteinte. Elles poussent , dit-on , la réserve à cet égard jusqu'à l'excès que nous nommerions pruderie. Eh bien ! nos femmes qui ne répriment point les saillies d'une gaieté honnête , mais dont la décence en impose aux écarts de l'effron-

Libertés
qu'on peut
se permet-
tre auprès
d'elles.

terie, nos femmes à leur tour sont des prudes en comparaison des Espagnoles. J'ai vu souvent celles-ci accueillir, se permettre même des propos que des hommes peu scrupuleux auroient réservé pour leurs orgies. J'en ai entendu plusieurs chanter des couplets qui respiroient quelque chose de plus que la volupté, & ne laissoient rien à faire à la pénétration de l'auditeur. Ce trait seul ne suffiroit cependant pas pour prouver la dépravation des mœurs en Espagne. Leur pureté n'est sans doute pas une chose de convention. Dans tous les pays, elle est à-peu-près la même, aux modifications près qu'y apportent la religion & les loix. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de la pureté du langage; elle varie suivant le tems & suivant les lieux; elle tient au climat, à l'usage, aux mœurs & au génie de la langue. Les femmes qui permettent les propos libres & en donnent l'exemple, n'en sont assurément pas plus séduisantes pour les gens délicats, mais

Différence
entre la pu-
reté des
mœurs &
celle du
langage.

aussi elles n'en sont pas plus faciles à séduire. La femme qui badine avec le vice, en est peut-être plus éloignée que celle qui l'écarte soigneusement de son imagination par la conscience de sa foiblesse; d'ailleurs, comme on l'a souvent remarqué, jamais les mœurs ne sont plus corrompues, que lorsque la pureté du langage est poussé jusqu'au scrupule; parce qu'alors toutes les têtes sont remplies d'idées perverses, autour desquelles il faut tourner avec une extrême précaution de peur de les réveiller. Au contraire, une Nation à l'époque où l'excès de la civilisation ne l'a pas encore corrompue, peut avoir dans son langage une sorte de naïveté qui rende ses expressions peu chastes; & lorsque, comme nos premiers parens, elle commence à rougir de sa nudité, on peut assurer que, comme eux, elle n'a plus son innocence.

Ce n'est pas toutefois le cas de la Nation Espagnole. J'ai seulement voulu

A quoi
tient la li-
berté du
propos
chez les
femmes es-
pagnoles.

prouver que les libertés qu'elle se permet dans son langage, pourroient fort bien se concilier avec des mœurs beaucoup plus pures que les siennes. Je serois tenté de croire que ces formes choquantes pour la décence des autres peuples, disparaîtroient par une civilisation plus raffinée, par plus de précautions dans l'éducation des jeunes personnes abandonnées presque exclusivement à la tutelle des domestiques, même dans les maisons les plus distinguées, par l'exemple sur-tout, la plus efficace des éducations. Mais une demoiselle, qui, dès l'âge le plus tendre, se familiarise avec les propos grossiers que sa présence encore peu imposante ne réprime pas qui ; dans les cercles où on l'admet en passant, voit applaudir l'impudence qui dédaigne même de jeter une gaze transparente sur les obscénités qu'elle se permet ; une demoiselle dont les oreilles sont frappées de bonne heure par celles qu'on hazarde sur
le

le théâtre, & dont les yeux s'ouvrent sur celles dont une danse Espagnole offre le tableau, peut-elle conserver long-tems dans son imagination & dans son langage, cette pureté virginale qui fait peut-être le principal charme de son sexe ?

La danse que nous avons en vue est ce fameux Fandango, dont les étrangers s'étonnent, se scandalisent, mais dont ils raffolent cependant.

Fandango,
danse fa-
vorite des
Espagnols.

Aussi-tôt qu'on le joue dans un bal, tous les visages s'animent, & les assistans que leur âge ou leur état condamnent le plus à la gravité, ont bien de la peine à ne pas entrer en cadence. On raconte à ce sujet que la Cour de Rome, scandalisée qu'un pays renommé pour la pureté de sa foi, n'eut pas proscrit depuis long-tems cette danse profane, résolut d'en prononcer la condamnation solennelle. Un Consistoire s'assemble, le procès du Fandango s'entame dans les règles ; sa sentence alloit être foudroyée

lorsqu'un des Juges observe judicieusement qu'on ne doit pas condamner un criminel sans l'entendre. L'observation est accueillie par l'assemblée. On fait paroître devant elle un couple Espagnol, qui au son des instrumens déploye toutes les graces du Fandango. La sévérité des Juges ne tient pas à cette épreuve; peu-à-peu leurs faces austeres s'épanouissent; ils se levent, leurs genoux & leurs bras retrouvent leur ancienne souplesse. La salle du Consistoire est transformée en salle de danse, & le Fandango est absous. Après un pareil triomphe, on sent qu'il doit se rire des réclamations de la décence; aussi son empire paroît-il solidement établi. Il change cependant de caractère suivant les lieux où il est admis. Le peuple le demande souvent sur le théâtre; il termine presque toujours les bals particuliers. Alors il se borne à indiquer légèrement l'intention; mais dans les autres circonstances où un petit nombre de spectateurs en gaieté

semble dispenser des scrupules, cette intention est si prononcée, que la volupté assiége l'ame par tous ses organes; son aiguillon fait alors palpiter le cœur du modeste jouvenceau, & ranime les sens émouffés du vieillard. Le Fandango ne se danse qu'entre deux personnes, qui jamais ne se touchent même de la main; mais en les voyant s'agacer, s'éloigner tour-à-tour & se rapprocher; en voyant comment la danseuse, au moment où sa langueur annonce une prochaine défaite, se ranime tout-à-coup pour échapper à son vainqueur, comment celui-ci la poursuit, est poursuivi à son tour; comment les différentes émotions qu'ils éprouvent sont exprimées par leurs regards, leurs gestes, & leurs attitudes, on ne peut s'empêcher d'observer en rougissant que ces scènes sont aux véritables combats de Cythere, ce que sont nos évolutions militaires en tems de paix, au véritable déploiement de l'art de la

Descrip-
tion de
cette dan-
se.

Danse
des Sequi-
dillas.

guerre. Une autre danse qui appartient aux Espagnols est celle des *Seguidillas*. Elle se figure à huit comme nos contredanses ; à chaque coin les quatre couples retracent aussi , mais en passant , les principaux traits du *Fandango*. C'est-là qu'une Espagnole , habillée suivant son costume , accompagnant les instrumens avec des castagnettes , & marquant du talon la mesure avec une rare précision , devient un des objets les plus séduisans dont l'amour puisse se servir pour étendre son empire.

La Nation Espagnole a un goût & une aptitude décidée pour la danse. Outre celle qui lui appartient , elle adopte celle des étrangers sans en excepter le menuet ; mais elle n'en fait que la gravité ; les graces nobles , décentes & faciles du menuet lui échappent. Il paroît cependant avoir beaucoup d'attrait pour elle ; c'est une partie essentielle de l'éducation que de le savoir. Chaque bal a un Président

Bals.

qui , sous le nom de *bastonero* est chargé de le faire danser à tout le monde , & qui malgré ses efforts pour consulter les goûts en formant les couples , ne manque jamais de faire des mécontents. Dès le regne de Philippe V , les mascarades étoient défendues dans toute l'Espagne. M. le Comte d'Aranda , qui , en s'occupant de la police de la Capitale , n'avoit pas négligé ses plaisirs , avoit fait revivre les bals publics , & les mascarades profrites sous le regne de Philippe V ; mais ces deux divertissemens qu'on croit innocens ailleurs , n'ont pas survécu à la retraite de M. d'Aranda , & en disparaissant avec son administration , ont ajouté aux regrets du peuple de Madrid.

Mascara-
des.

Les Espagnols sont donc réduits , pour divertissemens publics , aux combats de taureaux & aux spectacles de la Nation dont nous parlerons plus bas. Leurs plaisirs particuliers se ressentent un peu de la gravité qui se peint au moins dans leur extérieur. Le jeu auquel le peuple

Divertis-
semens &
jeux des
Espagnols.

paroît le plus attaché, est une foible & triste image de ces jeux qui tenoient la force & l'adresse des anciens dans une continuelle activité. On l'appelle *el juego de la barra*; il consiste à lancer d'un bras vigoureux une barre de fer à une certaine distance.

Les gens du *bon ton* ont des récréations d'un autre genre. En général ils se rassemblent peu pour se donner à manger; & c'est sans doute une des circonstances sur lesquelles porte la réputation de leur sobriété. Les plaisirs innocens & sains de la campagne, leur sont à-peu-près inconnus. La chasse même a peu d'amateurs parmi eux; le Monarque & sa famille semblent en avoir le privilege exclusif. La vie des champs n'a aucun attrait pour les Espagnols. Il seroit facile de compter leurs maisons de campagne. De tant de particuliers opulens qui habitent la Capitale, il n'y en a peut-être pas dix qui en aient une. Quant à ces châteaux si nombreux en France, en

Les Espagnols connoissent peu les plaisirs de la campagne.

Angleterre, en Italie, qui contribuent tant à l'embellissement des environs de leurs Capitales, il y en a si peu dans ceux de Madrid & dans le reste de la Péninsule, que bien des Voyageurs croient que c'est de-là que vient l'expression proverbiale: *bâtir des châteaux en Espagne*. C'est donc dans l'intérieur des villes que les riches citoyens du Royaume concentrent tous leurs plaisirs. La musique est un de ceux pour lesquels les Espagnols ont le plus de goût. Cet art est même cultivé par eux avec succès; non que leur musique nationale ait fait de grands progrès. Si elle a un caractère particulier, ce n'est gueres que dans de petits airs détachés qu'ils nomment *Tonadillas* & *Seguidillas*; productions quelquefois agréables, mais dont les modulations sont peu variées, & prouvent que l'art de la composition est encore dans son enfance. En revanche ils rendent une justice éclatante aux chefs-d'œuvres de l'Allemagne & de l'Italie, qui, toujours

Leur goût pour la musique.

font accueillis dans leurs fréquents concerts ; mais ils ont le plus profond dédain pour notre musique , selon eux , languoureuse & monotone , & ne font pas même grace à la gaieté de notre Vaudeville. Leur prévention à cet égard est portée si loin , qu'un air italien cesseroit de leur plaire en paroissant sous la livrée de paroles françoises ; tant ils sont vains de leur langue sonore & cadencée ; tant ils sont persuadés que nos syllabes , tour-à-tour sourdes ou nazales , excluent la nôtre du département de la musique. Ils ont beaucoup d'amateurs , mais très-peu de compositeurs qui méritent d'être cités. Un Poète de Madrid , jeune encore , donna il y a quelques années , un poème sur la musique , où la sécheresse du genre didactique est rachetée par quelques épisodes & une imagination assez brillante. Les connoisseurs prétendent que le caractère de la musique Espagnole sur-tout y est tracé de main de maître ; mais il faudra joindre bien des

Poème
moderne
sur cet art.

exemples aux préceptes que ce poème contient , avant qu'elle soit fort en vogue dans le reste de l'Europe.

Ce n'est pas seulement pour les bals particuliers & les concerts , que les Espagnols se rassemblent. Ils ont encore pour points de réunion leurs *Tertulias* & leurs *Refrescos*. Les *Tertulias* sont des assemblées fort semblables aux nôtres , où il regne peut-être plus de liberté , mais où l'ennui vient souvent s'établir comme au sein de nos cercles. Les femmes en général cherchent peu à se réunir ; chacune d'elles aspire à être le centre d'une *Tertulia* ; & ce sont sans doute ces prétentions exclusives qui bannissent encore des sociétés Espagnoles , ce que nous appellons la *galanterie Françoise*. Les femmes y sont aimées , adorées même comme ailleurs ; mais quand elles n'inspirent pas un sentiment vif , on n'a gueres pour elles ces égards que notre urbanité prodigue indistinctement à tous les individus de ce sexe aimable. Ce n'est

Sociétés
Espagnoles.

pas dans les épanchemens de la tendresse que les manieres s'adoucissent. Les démonstrations de la politesse sont trop froides pour l'amour : ce sentiment impétueux, exigeant, commande & accorde les sacrifices, mais dédaigne les simples égards. C'est au contraire dans la fréquentation désintéressée des deux sexes, que naît ce desir & ce besoin mutuel de plaire, qui font à la fois le charme & le lien de la société. Il ne manque peut-être que ce moyen aux Espagnols pour achever de polir leurs formes.

Refrescos. Leurs *Refrescos*, inventés par le luxe & la friandise, ne contribuent pas plus que les *Tertulias* à multiplier les rapports entre les deux sexes. Dans le cours de l'année ce ne sont que de légers goûters qu'on offre aux personnes dont on reçoit la visite, & qui sont comme le prélude des *Tertulias*; mais dans les occasions solennelles, lorsqu'il s'agit de célébrer une noce, un baptême, l'anniversaire du maître de la maison, le *Re-*

fresco est une affaire importante & très-dispendieuse. On y invite toutes ses connoissances; à mesure qu'elles arrivent, les hommes se séparent des femmes. Celles-ci vont s'asseoir dans une chambre particuliere, & l'étiquette veut qu'elles restent entre elles jusqu'à ce que tout le monde soit rassemblé, ou du moins que tous les hommes soient debout sans les approcher. La maîtresse de la maison les attend sur un canapé, à une place marquée de son fallon, que dans les mœurs anciennes qui subsistent encore en partie, on appelloit l'*Estrado*, & au-dessus de laquelle est ordinairement suspendue une image de la Vierge. L'apparition du *Refresco* fait épanouir enfin les visages & les cœurs; la conversation s'anime, & les deux sexes se rapprochent. D'abord ce sont de grands verres d'eau qu'on porte à la ronde, & dans lesquels on fait dissoudre de petits pains de sucre de forme quarrée, & de substance très-spongieuse, qu'on appelle *azucar espon-*

jado, ou *rosado*; viennent ensuite les rasses de chocolat, aliment favori des Espagnols, à deux époques de chaque jour, & qu'on croit si bienfaisant ou du moins si innocent, qu'on ne le refuse pas même aux moribonds. Après le chocolat viennent les confitures, les biscuits, les massépains, les dragées, les pralines,

Et tous ces mets sucrés en pâte ou bien liquides,
Dont estomacs dévots furent toujours avides.

La profusion avec laquelle toutes ces friandises sont distribuées, ne peut être exagérée. Non - seulement on s'en rassasie sur le lieu même, mais on en remplit de grands cornets de papier, ses chapeaux & jusqu'à ses mouchoirs; & les laquais d'emporter au plutôt au logis cette précieuse & fragile récolte, qui sert sans doute à alimenter l'office de plus d'un riche avare pendant plusieurs jours. Cette avidité générale a quelque chose de bizarre; & l'étranger admis pour la première fois à ces espèces d'orgies, où les liqueurs

enivrantes sont seules épargnées, cherche la Nation sobre & ne la trouve pas. On juge que de semblables goûters doivent peser sur l'économie de bien des particuliers; presque tous gémissent de l'usage qui en fait une nécessité en certaines occasions; mais, comme il en est de tous les abus consacrés par une longue routine, personne n'ose être le premier à secouer ce joug.

Le bal ou des parties de jeu suivent ordinairement ces Refrescos; mais il est fort rare que la fête se termine par un souper. C'est un repas qui est toujours très-frugal chez les Espagnols, & pour lequel ils ne se ressemblent presque jamais. Leur cuisine, telle qu'ils l'ont reçue de leurs aïeux, est du goût de fort peu de monde. Leur palais savoure les forts assaisonnements; le poivre, le piment, les *tomates*, le safran, colorent ou infectent presque tous leurs mets. Un seul a trouvé grace auprès des étrangers, & l'art de nos cuisines n'a pas dédaigné de l'a-

Cuisine
des Espa-
gnols.

dopter ; c'est celui qu'en Espagne on appelle *olla podrida* , & qui est une espece de pot-pourri de toutes sortes de viandes cuites ensemble. Au reste, la cuisine espagnole n'existe gueres sans mélange que dans des familles obscures attachées aux anciens usages : presque par-tout elle s'est mariée à la nôtre , & dans beaucoup de maisons celle-ci l'a entierement supplantée. C'est ainsi que par-tout on nous imite , même en nous ridiculisant , & quelquefois en nous détestant. Nos modes , par exemple , ont pénétré en Espagne comme ailleurs. Sous le manteau Espagnol sont venus se loger nos vêtemens avec leurs formes , leurs coupes , leurs couleurs. Le voile n'est plus porté exclusivement que par les femmes du peuple ; pour les autres , il ne sert plus qu'à cacher le désordre de leur toilette quand elles sortent à pied. A cela près , leurs coëffures & tout leur ajustement sont soumis au sceptre de la mode françoise. Les fabriques espagnoles s'in-

Habille-
mens &
modes.

génient pour servir le goût dominant , pour le suivre dans ses rapides variations , sans avoir besoin du secours des nôtres ; mais on peut dire sans prévention qu'elles sont encore loin de ce but. Les grandes villes & la Cour même en font l'aveu tacite , en recourant directement à Paris & à Lyon comme aux vraies sources de la mode. A cet égard , comme à beaucoup d'autres , les Espagnols , qui affectent le *bon ton* , rendent justice à notre supériorité , & prennent de nous des leçons d'élégance dans plus d'un genre. Leurs tables sont servies à la françoise. Ils ont des Cuisiniers , des Maîtres-d'hôtel , des Valets-de-chambre françois. Nos marchandes de modes sont chargées de la parure de leurs femmes. Leurs équipages massifs & sans goût disparoissent peu-à-peu , & s'échangent contre les nôtres. Ils ne négligent rien pour attirer à eux nos artisans , nos fabricans , nos artistes , & ne font pas briller vainement

à leurs yeux la perspective d'une fortune rapide.

Ces hommages ne se bornent pas aux objets de pure frivolité. Nos bons Ouvrages de morale, de philosophie, d'histoire, sont, ainsi que ceux des Anglois, traduits dans leurs langues, pourvu que la pureté de la foi n'ait rien à en souffrir. Il n'y a gueres que nos Ouvrages de littérature purement agréables qui soient à-peu-près sans mérite à leurs yeux; & leur goût à cet égard paroît encore fort éloigné d'une révolution. Leur imagination hardie jusqu'à l'extravagance, pour laquelle la boursofflure n'est que de l'enthousiasme, trouve nos conceptions froides & timides. Accoutumés à l'exagération & à la redondance, ils ne peuvent apprécier le mérite de la justesse & de la précision de nos expressions. Les fines nuances du tableau de nos ridicules & de nos mœurs, échappent à leurs yeux trop exercés sur des caricatures; & quant

Style de
leurs Ouvrages.

aux

aux formes de notre style, leur oreille, gâtée par la brillante prosodie de leurs phrases cadencées, par le retour fréquent & affecté de leurs mots sonores, ne peut trouver de grace à des mots souvent sourds, qui parlent plus à l'ame qu'aux sens; & la rondeur de nos élégantes périodes est perdue pour elle.

Une des grandes causes qui empêcheront la réforme de leur littérature, c'est que les modèles qu'ils admirent encore, & qu'ils s'efforcent d'imiter, sont distingués par ce mauvais goût qui infectoit alors toutes les Nations de l'Europe, mauvais goût auquel nos premiers Littérateurs ont payé un ample tribut, auquel notre grand Corneille n'a pas toujours échappé, mais sur les débris duquel se sont élevés les chefs-d'œuvres des Racine, des Boileau, des Pascal, des Bossuet, des la Bruyere, des Massillon, des Bourdaloue, des Fléchier, des Fénelon, & enfin ceux de Voltaire, qui, en posant le faite de l'édifice, en a consacré la durée immor-

Causes
de la durée
de leur
mauvais
goût.

telle. Si notre littérature en étoit restée au siècle des Ronsart, des Marot, des Benferade, des Voiture, des Balzac, &c. leurs défauts même nous serviroient encore de modèles, & nous aurions de l'esprit & de l'imagination sans raison ni sans goût. Ce qui auroit pu nous arriver, si les lettres en France n'avoient pas été perfectionnées par un concours de circonstances, est arrivé aux Espagnols. Depuis leurs Calderon, Lope de Vega, Quevedo, Rebolledo, &c. &c. pleins d'une imagination brillante, féconde, mais défordonnée, aucun auteur n'a paru en Espagne doué de ces qualités éblouissantes, & en même tems de cette sagacité qui en dirige l'emploi. Les Lettres, depuis plus d'un siècle, en sont au même point. Ces hommes de génie, souvent bizarres dans leurs conceptions, sont restés les modèles du beau; & leur exemple, sans produire rien de comparable à ce qu'on admire avec raison en eux, a servi & sert encore d'excuse à

tous les écarts du bel-esprit, à tous les mouvemens gigantesques d'une fausse éloquence. Le goût de la Nation est formé d'après ces modèles d'une manière si invariable, que quelques Auteurs qui ont essayé de porter sur la scène la belle simplicité des anciens que nos Auteurs dramatiques ont tâché de faire revivre, n'ont inspiré aucun intérêt, en sorte que le théâtre Espagnol en est encore au même point où il étoit lorsque Boileau en dénonçoit les extravagances au tribunal du goût.

On feroit cependant une injustice, si on jugeoit ce théâtre d'après le sévère critique. Sans doute il souffre encore des pièces où la loi des trois unités est outrageusement violée. Mais, outre que cette loi pourroit être regardée comme arbitraire, ou que du moins elle n'est pas de rigueur absolue, il est nombre de pièces Espagnoles où elle n'est pas transgressée d'une manière assez choquante pour nuire à l'intérêt. Les Espagnols eux-

Etat actuel du théâtre espagnol.

mêmes passent condamnation sur la plupart de leurs Comédies héroïques, où des Princes & Princesses se rassemblent de tous les coins de l'Europe, sans motif comme sans vraisemblance, sont tour-à-tour agens ou jouets des aventures les plus incroyables, racontent, dissertent, plaisantent même dans les situations les plus critiques, & finissent par verser inutilement leur sang sans avoir fait verser une seule larme. Quoique plusieurs de ces Drames brillent quelquefois de beautés originales, quoiqu'ils prouvent tous le talent rare de former une intrigue compliquée, & d'en trouver le dénouement dans les fils même qui ont servi à la former, ce n'est pas sur eux que les Espagnols fondent la gloire très-contestée de leur théâtre. Mais il en est qu'ils proposent avec raison à l'admiration même des étrangers, ce sont leurs pieces de caractère, qui, sans avoir la même sagesse de conduite que nos chefs-d'œuvres dans ce genre, ni la même sévérité dans le choix

Leurs
pieces de
caractere.

des idées & des expressions, sont presque toujours attachantes par le fond, fidelles dans la plupart de leurs portraits, & prouvent dans leurs auteurs une rare fécondité d'imagination. Ce sont sur-tout les pieces que les Espagnols nomment *de Capa y Espada*, qui offrent une peinture si exacte de leurs anciennes mœurs, que ces Comédies sont peut-être les véritables sources où il faudroit les étudier. C'est-là que sont retracées avec les couleurs les plus vives cette générosité qui les caractérise encore, ces élans de patriotisme & de zele religieux qui les ont rendus autrefois capables des plus grands efforts, ces bouffées d'orgueil national que la pompe du style rend imposantes, cette irritabilité sur les objets chatouilleux de l'amour & de l'honneur, qui rendoit les duels si fréquens en Espagne, avant que les causes qui ont adouci les mœurs de toute l'Europe eussent aussi influé sur celles des Espagnols modernes, ces sacrifices, ces dévouemens de l'amour qui espere,

Comédies
de *Capa y
Espada.*

ces angoisses de l'amour malheureux, ces ruses de l'amour contrarié; tous les combats que livre, toutes les ressources qu'emploie, tous les désordres qu'entraîne cette passion, toutes ces intrigues, en un mot, dont les ressorts, à présent usés, n'ont été mis en jeu par aucun peuple avec plus de variété que par les Espagnols, à l'époque où la jalousie, la difficulté d'approcher les femmes, & mille autres obstacles qui tenoient aux mœurs du tems, rendoient les amans plus impatiens, les desirs plus fougueux, les tentations plus violentes; tel est le tableau que présentent les Comédies que les Espagnols affectionnent encore autant que lorsqu'elles parurent. Leurs Auteurs, parmi lesquels les plus distingués sont Lope de Vega, Roxas, Solis, Moreto, Arellano, & sur-tout l'immortel Calderon de la Barca, ont tellement consacré ce genre par leurs succès, que des Auteurs plus modernes, comme Zamora, Canizares, qui ont écrit au commencement de ce siècle,

Principaux Auteurs dramatiques.

n'ont pas osé frayer une autre route.

Le Théâtre Espagnol est donc, à quelques différences près, ce qu'il étoit dans l'autre siècle; & malgré l'apologie que je viens d'en faire, je suis obligé de convenir qu'il est plein de défauts. Les incidens y sont entassés sans vraisemblance, les disparates y fourmillent, tous les genres y sont confondus. On n'y connoît pas la véritable Tragédie pure, sans alliage indigne de sa noblesse; & toutes les Comédies, semblables à quelques-uns de nos Drames bourgeois proscrits par la raison ainsi que par le goût, associent à des tableaux touchans & quelquefois terribles, de misérables parades dignes des tréteaux de la Foire. Sans cesse un insipide bouffon, sous le nom de *Gracioso*, y distrait l'attention par ses grossières facéties, & tarit, par les éclats de rire qu'il provoque, les larmes prêtes à s'épancher. Les amans y sont diffus & bavards; ils font acheter un trait de sentiment ou de délicatesse par de froides

Défectuosités des Comédies Espagnoles.

& longues dissertations sur la métaphy-
sique de l'amour. Au lieu d'une mere,
d'un fils, d'un Roi, d'un Guerrier, on
croit toujours entendre un Rhéteur qui,
pour faire briller son art, abuse du talent
de la parole. L'usage veut que chaque
Comédie contienne plusieurs récits ou
relations, où l'Auteur & l'Acteur, per-
dant de vue & l'intérêt & l'auditoire,
ne semblent occupés qu'à faire parade,
l'un de sa vaine éloquence, l'autre de
son prétendu talent de rendre aux dé-
pens de ses poumons, & par des gestes
bifarres, ignobles & monotones, les ta-
bleaux entassés sans goût dans sa longue
tirade; & l'un & l'autre sont toujours
sûrs de recueillir, pour prix de leurs
tours de force, une ample moisson d'ap-
plaudissemens. D'un autre côté, l'intri-
gue est si embrouillée qu'il n'est gueres
de pieces espagnoles auxquelles on ne
puisse appliquer ces vers de Boileau :

Intrigues
compliquées des
pieces es-
pagnoles.

Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

Ce qu'il y a toutefois de singu-
lier, c'est que cette *faigue* paroît n'être
pas sentie par les auditeurs Espagnols,
quoiqu'ils soient en grande partie de
ces classes qu'une éducation nulle, ou du
moins fort négligée, rend incapables de
réflexions & de combinaisons. J'ai connu
bien des étrangers éclairés, versés dans
la langue du pays, qui m'avoient au
sortir d'une piece Espagnole, qu'ils au-
roient été fort embarrassés d'en faire l'a-
nalyse, tandis que des Espagnols sans
culture prouvoient par leurs récits qu'ils
n'avoient pas perdu un instant le fil du
labyrinthe où s'étoient égarés les autres.
La fréquentation habituelle des specta-
cles, jointe à une connoissance des mœurs
& de la langue que les étrangers ne
peuvent jamais posséder au même degré
que les nationaux, donneroit-elle ex-
clusivement à ceux-ci cette singuliere ap-
titude ? ou les Espagnols auroient-ils
reçu de la nature plus que tout autre

Facile-
ment fai-
ties par les
Espagnols.

peuple le don d'imaginer des intrigues compliquées, & de suivre dans tous leurs détours celles qu'ils n'ont pas enfantés eux-mêmes ? c'est au moins un avantage incontestable qu'ils ont sur nous. Plusieurs François qui ne manquent ni d'esprit ni de culture, m'ont avoué qu'ils n'avoient pu saisir à la première représentation, l'ensemble de quelques-unes de nos pièces modernes, qui en effet se rapprochent à quelques égards des comédies Espagnoles ; & c'est peut être la seule raison pour laquelle on ne porteroit pas avec succès sur nôtre théâtre quelques-unes d'elles, qui, à quelques changemens près, devroient être accueillies chez toutes les Nations. C'est un hommage que nos aïeux étoient plus disposés que nous à leur rendre. On fait tout le parti qu'ont tiré Moliere & Corneille du théâtre Espagnol. On fait que le sujet, & on peut dire les principales beautés du Cid & d'Heraclius, ont été

puisés dans Guillen de Castro, & dans Calderon. Le théâtre Espagnol pourroit encore être pour nous une source abondante de richesses, à présent sur-tout que notre imagination, beaucoup moins féconde que celle de nos alliés, paroît s'être épuisée, & que notre goût plus épuré, plus sûr qu'il n'étoit du tems de Corneille, sauroit mieux extraire de cette mine les trésors qu'elle recèle. Des traductions exactes des meilleures pièces Espagnoles en fourniroient les moyens. Elles nous manquent jusqu'à présent : M. Linguet en donna quelques-unes au Public à l'entrée de sa carrière littéraire. Mais il est convenu lui-même qu'il savoit trop peu la langue Espagnole pour remplir complètement cette tâche ; aussi ne font-ce que des sommaires où l'on ne trouve que les squelettes d'un drame, où ce que l'auteur a dédaigné de traduire n'est pas ce qui lui a déplu, mais ce qu'il n'a pas entendu. Encore ces essais, tout informes qu'ils sont, fussent-ils

Parti que nos Auteurs pourroient tirer du Théâtre espagnol.

pour mettre en évidence les grands talens des Espagnols pour le théâtre, leur imagination féconde, leur art de nouer & de filer une intrigue, & celui d'amener des situations piquantes & des dénouemens inattendus. Pour qu'ils eussent avec ces avantages, tout ce qui caractérise les véritables poètes comiques, il leur faudroit plus de naturel dans le dialogue. Ceux qui s'enrichiroient de leurs canevas, pourroient consulter la raison & le goût de leur propre Nation, pour ajouter à ces pièces empruntées ce degré d'intérêt de plus. Ils ne manqueroient pas d'en bannir ces longs & ennuyeux récits, ces froides dissertations, ces dégoûtantes bouffonneries du *Gracioso*, qui répugnent même aux Espagnols, familiarisés avec les véritables beautés des littératures étrangères, anciennes & modernes. Ils sacrifieroient sur-tout ces pointes, ces jeux de mots, ces *conceiti*, tribut que toutes les Nations ont payé au faux bel-esprit, lors de la renaissance des

Ce qu'ils
devroient
en faire
disparoi-
tre.

Jeux
de mots
fréquens
dans les
Ouvrages
espagnols.

Lettres, auquel n'ont pas échappé plusieurs Auteurs du siècle de Louis XIV, comme Voiture, Balzac & Moliere lui-même, & auquel sont encore soumis les Espagnols modernes. J'ai souvent remarqué avec étonnement qu'ils honoroient du nom de traits ingénieux, qu'ils applaudissoient avec une sorte de ravissement, des plaisanteries que nous reléguerions au rang de pitoyables calembourgs, nous, que notre gaieté légère sembleroit devoir rendre moins difficiles sur tout ce qui peut la réveiller. Et quand je leur faisois observer que ces jeux de mots étoient d'un mauvais genre, qu'il falloit les abandonner à la populace, ou du moins ne les tolérer que dans ces entretiens familiers où tout est bon pourvu qu'on rie, ils me soutenoient obstinément qu'ils avoient en Espagnol un sel, une finesse qu'il étoit impossible qu'un étranger sentît; aussi leurs ouvrages, même sérieux, sont-ils tellement hérissés de ces misérables pointes, que quelques-

uns me paroissent absolument intraduisibles (1). Ils n'ont pas de pieces de théâtre où elles ne soient semées avec profusion ; & la fortune qu'elles font sur la multitude , prouve que leurs auteurs imbus du mauvais goût de leur Nation , ont cherché à le flatter , & par l'ascendant de leur autorité , l'ont rendu pour ainsi-dire incurable. Ceux des nôtres qui essayeroient de naturaliser quelques-unes de ces pieces sur notre théâtre , n'auroient pas grand mérite à les purger de ces vains ornemens. Ce seroit sur-tout parmi celles de Calderon que je leur con-

Calderon.

(1) C'est le propre de tous les jeux de mots , parce qu'ils résultent d'une ressemblance fortuite entre deux mots d'une langue qui ont des acceptions différentes. On sent qu'un Ouvrage où abonderoient les plaisanteries de ce genre , ne pourroit passer dans une autre langue. Qui entreprendroit , par exemple , de traduire *la Béquille* ? Quantité de passages , & même quelques Ouvrages en entier , comme ceux de Quevedo , d'ailleurs pleins d'esprit & d'originalité , seroient presque aussi difficiles à rendre en françois.

seillerois de faire un choix. La plupart des autres Poètes comiques ne rachètent pas , comme lui , leurs défauts par l'originalité de l'invention , par l'art d'amener des situations extraordinaires sans cesser d'être vraisemblables. Lope de Vega , l'Auteur Espagnol que les étrangers connoissent le plus , & auquel ses concitoyens , toujours emphatiques dans leurs éloges , donnent celui d'avoir été *admirable dans la poésie lyrique , éloquent dans l'héroïque , doux dans le champêtre , grave dans l'épique , ingénieux & fécond* (1) dans le dramatique , Lope de

Lope de Vega.

(1) Pour l'épithete de *fécond* on ne peut le lui contester : on a dit & répété qu'il avoit composé jusqu'à trois mille Pieces. Quand le vrai passe déjà les bornes du vraisemblable , l'exagération est au moins inutile. Perez de Montalvan , qui avoit connu *Lope de Vega* , ne lui prête que dix-huit cens Comédies ; c'est certainement encore assez pour mériter le titre de *fécond*. Ses contemporains nous assurent que sur une insinuation du Roi ou de quelque courtisan , il composoit une Comédie du soir au

Vega est encore plus extravagant dans ses plans que Calderon. Il connoissoit

lendemain. Ces rapides productions avoient alors un mérite qu'elles n'ont plus; elles retraçoient quelques anecdotes du moment; elles offroient les portraits ressemblans de quelques personnages que la malignité de la Cour se plaisoit à voir tourner en ridicule. Elles ne devoient pas survivre à ces circonstances éphémères; aussi en est-il fort peu que les Espagnols modernes affectionnent encore; & dans l'édition volumineuse qu'ils ont donnée récemment des *Œuvres de Lope de Vega*, ils n'ont inséré qu'un petit nombre de ses Comédies. La principale est sa *Dorothea*, que les Espagnols citent encore comme un chef-d'œuvre d'esprit, de sensibilité & de délicatesse, & où je n'ai trouvé que la peinture de mœurs malhonnêtes en style souvent entortillé. C'est à ce prix qu'on achete quelques idées fines & quelques traits de sentiment. J'ouvre cette Comédie au hasard, & j'y trouve dans des stances que Fernand chante en l'honneur de Dorothee, le passage suivant: *Entre la lune de ta grace & le soleil de tes yeux, la terre de tes rigueurs se place pour faire de l'ombre & former des éclipses.* Dans un autre endroit, en parlant de sa douleur, dont il n'a, dit-il, pour confidens que les rochers & les bêtes féroces, il ajoute: *Celles-ci, par leurs mugissemens, répandent l'épouvante, & trouvent dans leurs entrailles l'écho de mes plaintes.*

cependant

cependant mieux que personne les règles du théâtre. Il y rappelle ses compatriotes. Peut-être eût-il eu la gloire d'opérer une révolution parmi eux, s'il avoit eu le courage de joindre l'exemple au précepte; mais il a préféré à cette gloire, la satisfaction passagère de flatter leurs foiblesses. La postérité a fait justice de cette coupable complaisance. Presqu'aucune de ses pièces n'a survécu jusqu'à elle, tandis que toutes celles de Calderon, plus original, plus brillant, plus varié, plus vrai dans ses portraits, sont encore l'objet de l'enthousiasme du siècle présent. Au-dessous de Calderon, *Moreto*

Moreto.

Une vieille qui cajole Dorothee dans des vœux peu honnêtes, & qui la trouve parée à son gré, lui dit: *Voyez ces ajustemens dont le soleil pourroit garnir les habits de ses planetes.*

Cette Comédie de Dorothee, comme presque toutes celles du Théâtre espagnol, sont pleines de semblables traits d'esprit, que Moliere n'eût pas osé mettre dans la bouche de ses *Précieuses ridicules*.

Tome II.

Y

Espagnole ; mais ses plans sont aussi vicieux , son style est encore moins pur ; & la gaieté bouffonne de ses *Graciosos* , qui fait le principal mérite de ses piéces , ne seroit pas de recette sur notre théâtre. On en peut dire à-peu-près autant de *Zamora* , qui brilloit vers la fin du siècle dernier. *Cannizares* qui débutoit lorsque *Zamora* étoit sur son déclin , eut des succès qui durent encore dans ces piéces que les Espagnols nomment *Comedias de figurones* ; espece de caricatures dans le genre de *Pourceaugnac* , qui ne peuvent plaire qu'aux spectateurs qui ont sous les yeux les originaux qu'on tourne en ridicule. Tels sont le *Domine Lucas* , le *Montanez en la corte* , dont le style bouffon jusqu'à la grossiereté , dont les tableaux grotesques ne réussiroient pas sur notre scene , quand même une foule de traits qui tiennent exclusivement aux usages du pays ne les rendroit pas intelligibles. Les comédies qui ont paru depuis celles-là sont sans mérite aux

Bonnes
Piéces de
Canniza-
res.

Caractere
des Comé-
dies mo-
dernes.

yeux même des Espagnols. Ce genre de littérature a été abandonné aux auteurs les plus médiocres , qui se traînant sans génie sur les traces de leurs modeles , n'en imitent que les extravagances , & semblent n'avoir pour but que de capter la bienveillance de la populace en flattant son penchant pour le merveilleux , en prodiguant les machines , les aventures romanesques , les dégoûtantes facéties , & toutes ces vaines ressources qui suppléent si mal au véritable talent. Les Littérateurs qui pourroient en avoir pour le genre dramatique , désespérant de le ramener chez leurs compatriotes aux saines règles du bon gout , cultivent d'autres branches de littérature. Ils ont pourtant fait quelques tentatives dont les succès ont prouvé que le vrai beau plaît dans tous les pays. Plusieurs traductions de nos meilleures tragédies ont été accueillies par ce même Public , accoutumé aux extravagances & aux bouffonneries du théâtre Espagnol. Des Poètes en-

Essais pour
ramener
les Espa-
gnols à la
belle sim-
plicité.

core existans ont même essayé de lui présenter quelques tragédies conçues par eux, & exécutées sur le modèle des nôtres, c'est-à-dire sans bigarrure dans le style, sans complication dans les incidens, sans mélange du trivial & du pathétique. Elles n'ont excité qu'une froide admiration, & ont été bientôt obligées d'abandonner la scene Espagnole aux productions informes qui y regnent exclusivement.

Petites
Pièces mo-
dernes ap-
pellées
Saynetes.

Il en est cependant d'un genre moderne qui ont au moins le mérite d'offrir des portraits fideles. Ce sont ce que les Espagnols appellent *Saynete* ou *Entremes*, petites pieces en un acte, aussi simples dans leur intrigue que les grandes sont compliquées. Les mœurs actuelles, le ton des classes inférieures de la société, les petits intérêts qui la rassemblent & la divisent, y sont représentés avec une vérité frappante. Ce n'est pas une imitation; c'est la chose même. Il semble que l'auditeur soit tout-à-coup transporté

dans un cercle d'Espagnols, qu'il assiste à leurs jeux, à leurs petites tracasseries. Les costumes y sont si fidelement observés, qu'ils en sont quelquefois dégoûtants. On croit reconnoître les portefaix, les bouquetieres, les poiffardes qu'on a vus cent fois dans la rue, leurs gestes, leur tournure, leurs propos. Pour ces sortes de rôles, les comédiens Espagnols ont un talent inimitable. S'ils mettoient autant de naturel dans les autres rôles, ils seroient les premiers acteurs de l'Europe. En revanche, la composition de ces petites pieces ne demande pas un grand talent. On diroit que l'auteur craint de s'engager trop avant, & qu'il n'attend qu'un expédient pour se tirer d'embaras. Il vous a ouvert la porte d'une maison particuliere; il vous présente comme au hazard quelques-unes des scenes qui s'y passent le plus ordinairement; & dès qu'il croit avoir satisfait votre curiosité, la porte se referme, & la piece est

On les
joue entre
les actes
des gran-
des pieces.

finie. Les *Saynetes* semblent n'avoir été inventées que pour reposer l'attention de l'auditoire fatiguée de suivre la grande piece dans son inextricable labyrinthe. Leur effet le plus sûr est d'en faire perdre le fil ; car il arrive très-rarement que les véritables comédies Espagnoles soient représentées sans interruption. Elles sont composées de trois actes, qu'on nomme journées, *jornadas*. Après le premier acte commence le *Saynete*, & souvent ce guerrier, ce roi que vous venez de voir couvert d'un casque ou d'une couronne, a un rôle dans la petite piece ; & pour s'épargner les frais d'une toilette entiere, il garde quelquefois une partie de son noble costume. Son écharpe ou son cothurne s'apperçoit encore à travers le sale manteau de l'homme du peuple ou la robe de l'alcalde. L'étranger qui ignore cet usage bizarre d'entrelacer des objets aussi disparates, croit que le héros dont il a la tête remplie, em-

ploye un déguisement utile à ses fins ; & il cherche bonnement la liaison de cette scene avec les précédentes. Quand le *Saynete* est fini, la grande piece se continue. A la fin du second acte, nouvelle interruption plus longue que la premiere. Un autre *Saynete* commence & est suivi d'une espece d'opéra-comique fort court, sous le nom de *Tonadilla*. Souvent une seule actrice en fait tous les frais, & vient raconter en chantant ou quelque aventure fort peu saillante, ou quelques maximes triviales de galanterie ; si elle est aimée du public, si son ton grivois jusqu'à l'impudence a satisfait les amateurs de ce genre insipide & souvent scandaleux, elle emporte les applaudissemens qu'elle ne manque jamais de solliciter en finissant, & laisse commencer le troisieme acte de la grande piece. On sent ce que doivent devenir l'illusion & l'intérêt après toutes ces interruptions. Aussi n'est-il pas rare de voir, quand la *Tonadilla* est finie, l'auditoire

Tona-
dillas.

se dégarnir & se réduire au petit nombre de ceux qui ne connoissent pas la piece principale, ou dont la curiosité est assez soutenue pour leur en faire désirer le dénouement. D'après cet exposé, on doit juger que les Espagnols éprouvent peu de ces émotions vives, profondes & prolongées, qui font ailleurs le charme des amateurs de l'art dramatique. Les *Saynetes* & la *Tonadilla* sont souvent dans ce bizarre pot-pourri, ce qui les attire seulement; & il faut convenir qu'on peut s'en contenter, quand on vient au spectacle seulement pour se délasser, & non pour s'occuper agréablement l'esprit. Après quelque tems de séjour en Espagne on conçoit même l'attrait que peuvent avoir pour les gens du pays ces *Saynetes* & ces *Tonadillas*. Manieres, costumes, aventures, musique, tout y est national; d'ailleurs on y trouve souvent présentées à l'avidité du peuple deux especes d'êtres particuliers à l'Espagne, dont la tournure & les propos de-

vroient être voués au mépris ou du moins au ridicule, & qui sont au contraire des objets de plaisanterie agréable & même d'imitation. Ce sont les *Majos* & *Majas* d'une part, & les *Gitanos* & *Gitanas* de l'autre.

Les *Majos* sont des especes de petits-mâtres du bas étage, ou plutôt de *Bra-vaches*, dont la fanfaronnade froide & grave, s'annonce dans tout leur extérieur. Ils ont un accent, un accoutrement, des gestes qui ne sont qu'à eux. Leur visage a demi caché sous un bonnet d'étoffe brune, qu'on nomme *Montera*, porte un caractère de sévérité menaçante, ou d'humeur qui semble braver les personnages les plus propres à lui en imposer, & ne s'adoucit même pas à côté d'une maîtresse. Les suppôts de la Justice osent à peine s'attaquer à eux. Les femmes intimidées à leur aspect repoussant, semblent attendre avec résignation un doux caprice de ces sultans subalternes. Ose-t-on les provoquer même par des

Ce que
sont les
Majos &
Majas
hors du
théâtre &
sur le théâ-
tre.

cajoleries ? un geste d'impatience , un regard foudroyant , quelquefois une longue rapiere ou un poignard caché sous leur vaste manteau , avertit qu'on ne se familiarise pas impunément avec eux. De leur côté les Majas rivalisent ces caprices autant que le comporte la faiblesse de leurs moyens : elles semblent se faire une étude de l'effronterie. La licence de leurs mœurs s'annonce dans leurs attitudes , dans leur démarche , dans leurs propos ; & c'est lorsque la luxure se revêt en elles des formes les plus lubriques , que toutes les épithetes qu'inspire l'admiration leur sont prodiguées. Voilà le côté fâcheux du tableau. Mais si l'on apporte aux scènes où figurent les *Majas* des dispositions peu scrupuleuses ; quand on s'est familiarisé avec une manière d'être si peu conforme aux vertus de leur sexe , aux moyens bien plus sûrs d'inspirer des sentimens au nôtre , on voit en elles les plus séduisantes prêtresses qui aient jamais desservi les autels

de Vénus. Leurs impudentes minauderies ne sont plus que des agaceries piquantes qui portent dans les sens un désordre dont le plus sage a bien de la peine à se défendre , & qui , si elles n'inspirent pas l'amour , promettent du moins le plaisir. Les plus indulgens regretteront toutefois que les Majos & Majas soient ainsi accueillis sur le théâtre , & conservent leur attrait jusques dans les cercles de la bonne compagnie. Ailleurs les classes inférieures se font une gloire de s'ingérer celles qui sont au-dessus d'elles : c'est le contraire en Espagne à quelques égards. Il est dans les deux sexes des personnes d'un rang distingué qui vont chercher leurs modèles parmi ces héros de la populace , qui imitent leur accoutrement , leurs manières , leur accent , & sont flattées quand on dit d'elles : *il a bien l'air d'un Majo : on la prendroit pour une Maja*. C'est renoncer bien gratuitement à la noblesse qui appartient à l'un des deux sexes , & à la

On cherche à les imiter.

décence qui fait le principal charme de l'autre.

Gitanos,
espece de
Bohé-
miens.

Les *Gitanos* & *Gitanas*, plus dangereux encore que les *Majos* & *Majas*, pourroient être l'objet des même réflexions. Hors du théâtre ce sont des especes de Bohémiens qui courent le pays, mènent une vie scandaleuse, disent la bonne aventure, exercent toutes sortes de professions suspectes, ont entr'eux un langage & des signes particuliers, & avec les autres cette tournure de fripons adroits, qui cherchent des dupes. Cette classe de citoyens dont on devroit purger la société, y a cependant été tolérée jusqu'à nos jours (1); & on leur prête sur

(1) Il y a deux ans que, d'après les représentations du Conseil de Castille, qui veille constamment sur la sûreté & la civilisation de son pays, le Roi a fait promulguer une Ordonnance, qui a pour but d'anéantir cette espece de secte, qui défend aux *Gitanos* de vivre en bandes & dans des retraites peu accessibles, de conserver leur nom, leur langue & leurs signes, & qui leur ouvre la voie de devenir enfin des citoyens utiles.

le théâtre des rôles piquants par leur originalité, attachans par leur ressemblance avec les modeles dont ils offrent les copies; mais dont l'effet est d'appriivoiser avec le vice, en parant sa laideur des fleurs de la gaieté. Ce sont pour-ainsi dire, les bergers de la scene Espagnole, moins insipides assurément, mais aussi moins innocens que les nôtres. Leurs escroqueries, leurs complots, leurs intrigues amoureuses, dignes de leurs mœurs, sont le sujet de plusieurs Saynetes & de plusieurs Tonadillas, & servent probablement de leçons à plus d'un spectateur. Il me semble qu'on a perdu de vue en Espagne plus encore qu'aillieurs, l'influence que peut avoir le théâtre sur le moral d'une Nation. En bornant les fonctions de Thalie au sens de sa devise, incomplète selon moi, *Castigat ridendo mores*, on la réduit à corriger quelques ridicules, en amusant, en intéressant la portion choisie d'une Nation. La comédie pourroit, ce me

Digres-
sion sur
l'influence
morale du
spectacle.

350 NOUVEAU VOYAGE
semble, avoir une destination beaucoup plus utile, beaucoup plus étendue; & malgré les exemples de nos chefs-d'œuvre qui font loi, malgré les anathêmes lancés par nos austères critiques, elle y tend parmi nous. Si l'on veut absolument qu'elle ait un but moral, pourquoi ne nous présenteroit-elle pas plus souvent des modèles de vertus, plus rapprochés de nous, d'une plus facile imitation que ceux de nos tragédies? Si le patriotisme, l'amour de la gloire, les autres vertus héroïques, si la philosophie d'un ordre supérieur aux classes ordinaires, pénètrent nos âmes à la représentation de nos chefs-d'œuvres tragiques, pourquoi ne feroient-elles pas adoucies, échauffées, améliorées par le tableau touchant de vertus d'un usage plus fréquent? & qui oseroit dire qu'alors la comédie ne seroit pas un des missionnaires les plus séduisants de la morale? Eh! ne voit-on pas trop par-tout combien le vice empruntant le masque de Thalie, est sûr de son

EN ESPAGNE. 351
succès! Sous ce masque la vertu ne feroit-elle donc pas aussi quelques prosélytes? Les Espagnols, nos prédécesseurs sinon nos maîtres, nos guides sinon nos modèles dans la carrière dramatique, ont été moins timides, moins exclusifs que nous en la parcourant. Ils ont dans leurs anciennes comédies des exemples attachans de toutes les vertus qu'on peut prêcher à un peuple, de loyauté, de fermeté, de justice, de bienfaisance surtout. On a beau dire, malgré les extravagances qui servent de canevas au Poëte, malgré l'exagération des traits de son tableau, on sort de pareilles représentations plus disposé à l'exercice de ces vertus, qu'on ne le seroit au sortir des meilleures pièces tout-à-fait comiques, où l'on se borne à tirer une suite de situations plaisantes du fond d'un caractère bien tracé, où l'on prend assurément plutôt des leçons de malignité que des leçons de bonté. Je ne compare point les talens nécessaires pour exceller dans l'un

Immoralité des petites pièces Espagnoles.

ou l'autre de ces deux genres ; je ne parle que de leur effet moral, & j'ose dire que sous ce point de vue on doit regretter que les Gouvernemens ne se soient pas occupés davantage d'appeller la comédie au secours de la vertu, & qu'au contraire ils aient souffert que par son organe on ait ridiculisé bien des choses respectables.

Dans leurs productions modernes, aussi informes que scandaleuses, les Espagnols ont été plus loin que nous. Non-seulement les convenances les plus généralement reçues y sont immolées ; mais on y trace impudemment, & avec succès, le tableau de tous les désordres, sans chercher à en inspirer l'horreur. Trames d'un fils contre son pere, dureté des époux, infidélité des femmes, & jusqu'aux complots impunis des malfaiteurs, tout est hazardé par les Auteurs, tout est souffert par la Police, tout est accueilli par le Public. Les conséquences de cette tolérance sont cependant importantes, surtout en Espagne où le théâtre est fréquenté

quenté par routes les classes, & peut infecter du venin qu'on y distille les gens du peuple comme les gens du monde. La populace paroît même être l'objet qu'ont principalement en vue les auteurs & les acteurs ; elle domine au spectacle Espagnol. Il faut y ménager ses fantaisies, caresser ses goûts pervers ; & la maniere tumultueuse dont elle exprime ses sensations grossieres, étouffe la voix moins bruyante de la portion éclairée de l'auditoire ; exemple peut-être unique dans un Gouvernement du genre de ceux où le peuple est d'ailleurs compté pour peu de chose, & façonné au joug d'un pouvoir à-peu près arbitraire !

Il sembleroit qu'un théâtre aussi peu châtié, devoit éloigner les personnes qui, par leur âge ou leur état doivent faire plus particulièrement profession de décence : aussi un étranger n'est-il pas peu étonné de voir assister à ces représentations où elle est si souvent blessée, non-seulement de jeunes personnes d'un ex-

Ce qui compose l'auditoire dans les Spectacles espagnols.

térieur modeste; mais même des ecclésiastiques, dont le maintien grave & l'habillement austere dans sa simplicité, sembleroient devoir en imposer à la licence. Un sage payen sortit autrefois du théâtre de Rome, de crainte d'autoriser par sa présence les désordres qu'on y peignoit sous des couleurs ciniques, dont s'effarouchoit sa vertu. Les Prêtres Espagnols, intolérans sur des objets plus futiles, ne sont pas aussi scrupuleux. Si leur vertu est au-dessus du scandale, ne devroient-ils pas craindre au moins l'effet d'un exemple qui, dans un pays où ils ont encore tant d'influence, doit servir d'autorité? Mais chaque pays a ses usages & ses inconséquences. Ailleurs les ecclésiastiques s'exilent des théâtres profanes, & se permettent impunément de plus grandes irrégularités.

Ce qui
empêche
la réforme
du théâtre
espagnol.

Pour réformer le Théâtre Espagnol, il faudroit un concours de circonstances qui manquent encore à cette partie de l'administration. Le Souverain qui pour-

roit à cet égard comme à tant d'autres donner le ton, a la plus grande indifférence pour ce genre d'amusement. La salle de spectacle de Saragosse ayant été incendiée il y a quelques années, le Directeur de la conscience du Monarque, qui oublioit apparemment que le feu du Ciel a détruit plus d'un temple, voulut lui présenter cet accident comme un gage de la colere céleste. Les habitans de Saragosse chercherent à l'appaiser, en exilant de leur ville les spectacles profanes. Si l'on en avoit cru le Confesseur de S. M. C. la même proscription eût été prononcée contre tous ceux du Royaume. La sagesse du Pénitent les protégea contre le zèle aveugle du Directeur. Il crut que c'étoit assez que d'avoir fermé ceux du Buen-Retiro & de ses Maisons Royales: il continua à tolérer du moins les autres; c'étoit tout ce que pouvoit lui permettre sa bonté. Les détails de leur administration échappent au reste à ses sollicitudes. Ses Ministres qui ne s'é-

Police du
Théâtre.Réception
des pièces.

loignent presque jamais de sa personne, font peu à portée de la surveiller. A Madrid, la police du Théâtre est partagée entre le Corregidor, l'Hôtel-de-Ville & les Alcades de Corte; mais les limites de leur juridiction sont mal fixées; & de cette incertitude dans les autorités résultent les désordres que chacun observe, & que personne n'a la faculté de réprimer. La réception des pièces, quoique hérissée d'entraves & de formalités, élude par une raison semblable l'animadversion de leurs Juges. Avant qu'on en permette la représentation, elles ont à subir trois ou quatre espèces de censures. On croiroit que ce surcroît de précautions devoit bannir des compositions dramatiques, tout ce qui pourroit offenser la décence ou la religion; le contraire se voit tous les jours. Chaque censeur se repose sur la rigidité ou sur l'attention de son confrère. Un examen superficiel ne permet à aucun d'eux de prévoir le scandale que doit produire telle ex-

pression, que quelquefois ils n'entendent pas; tel tableau dont ils ne connoissent pas l'effet théâtral; & la partie saine de l'auditoire s'étonne de voir paroître au grand jour de la scène, après tant de précautions, des productions impures dont la bienséance est blessée autant que le goût. D'ailleurs ces différens examinateurs sont quelquefois gâtés par la contagion générale. Ils redoutent peu les suites d'un abus, dont l'effet lent & insensible pour ceux qui ne voient que le moment présent, leur paroît à-peu-près nul. Il faudroit d'ailleurs du courage pour arracher brusquement au peuple les objets favoris de son affection; pour ne pas céder aux représentations des comédiens, dont la recette souffriroit des réformes que le scrupule voudroit entreprendre; & elles sont ainsi retardées par ces vains ménagemens, par la foiblesse, & parce que personne n'y prend un intérêt assez pressant pour braver les clameurs des acteurs & de la populace. Il y

Proscrip-
tion des
Autos Sa-
cramenta-
les, & des
autres pie-
ces qui
pour-
roient nuire
à la religion.

a cependant sous le regne actuel des exemples de ce courage réformateur, qui ne fauroit trop se reproduire pour achever de polir la Nation Espagnole. On a proscriit sans retour ces *Autos Sacramentales*, où les Anges, les Saints, les Vertus personnifiées, jouoient leur rôle au scandale de la religion & de la raison, pieces bizarres dans lesquelles Calderon sur-tout avoit déployé toute l'extravagance de son imagination. On empêche aussi la représentation de plusieurs autres pieces qui, sous le titre des comédies ordinaires, n'offroient pas des tableaux moins propres à jeter du ridicule sur les objets de notre culte, telles que *los Zelos de San Josef*, la Princesse Ramera, *Virgen y Martyr*, &c. &c. &c. (1) drames où la naïveté des siècles passés trouvoit apparemment des sujets d'édification, tandis que les progrès des lumieres ou la perversité moderne ne permettent plus

(1) La jalousie de St.-Joseph, la Princesse Courisane, Vierge & Martyre.

d'y voir que des détails indécents ou des impiétés. Pendant le tems que j'étois à Madrid, j'ai vu cette proscription s'étendre à quelques autres pieces du même genre, qui avoient joui, on ne fait trop comment, d'un sauf-conduit jusqu'à nos jours, tel que le *Cain de Catalunna*, où l'inimitié de deux freres, & le meurtre du plus jeune, étoient peints sous les couleurs, & avec les expressions que la Bible employe en retraçant la mort d'Abel; tel sur-tout que le *Diable prédicateur*, comédie que j'ai encore vu représenter plusieurs fois, & dont l'Auteur des Essais sur l'Espagne a donné une fort bonne analyse. Le diable condamné par Dieu même à prendre le froc dans un Couvent de Franciscains, y prêchoit la charité, y faisoit des miracles, tourmentoit les Moines par sa sévérité, les effrayoit par ses apparitions subites au moment où ils le croyoient loin d'eux, & donnoit lieu à des scenes véritablement comiques auxquelles on n'auroit désiré qu'un autre

Comme
le Cain de
Catalo-
gne.

Et le Dia-
ble prédi-
cateur.

canevas. L'administration actuelle est trop éclairée pour ne pas suivre ce plan de réformes, & ne pas ramener insensiblement le peuple Espagnol à des goûts plus raisonnables.

Partie
méchani-
nique du
Théâtre
espagnol.

Outre la correction de la partie morale du Théâtre, elle a encore une révolution à opérer dans sa partie mécanique. Cette révolution a été commencée sous le regne actuel, par les soins de quelques citoyens éclairés. Les décorations sont mieux entendues, les costumes moins éloignés de la vérité qu'autrefois. Les salles de spectacle des Espagnols, ont eu de plus foibles commencemens que les nôtres, & en quelques endroits conservent les formes de leur enfance. Deux toiles paralleles faisant face aux spectateurs, composoient tout le mécanisme de leur théâtre; & j'en ai encore vu de cette espece. Le souffleur au défaut d'une niche particuliere, & ne pouvant trouver place dans les coulisses, se tient derriere la seconde toile, sa lumie-

re d'une main & la piece de l'autre, & faute rapidement d'un côté du théâtre à l'autre pour souffler l'acteur qui a besoin de son secours; ce qui, à la faveur de la transparence de la toile, est sensible à tout l'auditoire, & ne peut qu'ajouter à son divertissement. Mais dans les théâtres bien organisés, comme ceux de Madrid & des autres grandes villes, les coulisses, les changemens de décorations, la place du souffleur, rappellent à peu de chose près les nôtres. On est seulement d'abord fort étonné d'entendre le souffleur réciter tous les rôles presqu'aussi haut que les acteurs; & on est tenté de prier ceux-ci de se taire, pour laisser parler seul celui qui les supplée si bien tous.

Les Salles actuelles de Spectacles Espagnols sont divisées en cinq parties: les *Aposentos*, deux rangs de loges qui occupent la partie supérieure de l'édifice. La *Cazuela*, espece d'amphithéâtre placé dans le fond, où ne sont admi-

Distribu-
tion des
Salles de
spectacle.

ses que les femmes couvertes de leurs voiles, & qu'on prendroit pour un chœur de religieuses si on pouvoit être distrait au point de confondre le sacré & le profane. *Las Gradass*, autre amphithéâtre qui regne au-dessous des loges sur les deux côtés de la salle, & où est placée la partie du peuple qui aime à être à son aise. Le *Patio*, qui répond à notre parterre, mais qui ne contient gueres que la lie du peuple avec ses mœurs grossières, son ignorance & ses haillons: enfin, la *Luneta*, qui occupe la même place que notre parquet, & qui est composé dans le même genre. Les Acteurs apostrophent souvent ces cinq classes de spectateurs, sous le nom de *Mosqueteros*, & leur prodiguent toutes les fades épithetes qu'ils croient propres à captiver leurs suffrages. On n'épargne pas même ces cajoleries au *Patio*, qui est toujours bruyant & aussi difficile que s'il avoit le droit de l'être. A voir le soin avec lequel les Comédiens le ménagent, on se rappelle le culte

que les Indiens rendent au Diable, ou le gâteau de miel jetté par la Sybille dans la gueule de Cerbere.

Ces insipides hommages sont rendus à la fin de toutes les pieces à tout l'auditoire en général, & ils avilissent en pure perte les Comédiens, qui n'en sont pas moins traités avec rigueur s'ils n'ont pas eu le bonheur de plaire au public. Ils sont divisés à Madrid en deux Théâtres, celui de *la Cruz* & celui du *Principe*, qui font cause commune pour l'intérêt, mais s'isolent par la vanité. Les partisans du premier se distinguent par l'épithete de *Polacos* (Polonois,) & ceux du second par celle de *Chorizos* (Saucisses,) noms bizarres dont l'étymologie est assez indifférente, mais qui servent de point de ralliement à l'esprit de parti, & de motif d'émulation aux Acteurs des deux Théâtres, beaucoup moins pour augmenter leurs talens que pour grossir leur auditoire, & par conséquent leurs revenus. Chacun a pour Directeur un

Des deux
Théâtres
de Ma-
drid.

des Comédiens qui, chaque année avant Pâques, diffout & recompose sa troupe à sa fantaisie. Alors les talens aimés du public se font marchander par chacun de ses Directeurs, & se livrent au plus adroit ou au plus généreux. On suppose que les *Graciosos* ne sont pas oubliés dans cette refonte périodique. Il y en a à Madrid deux principaux, qui, à un peu d'exagération près, feroient des *Valets* fort bien accueillis sur tous les théâtres. Les deux Directeurs s'arrangent pour se les partager entr'eux, ainsi que les premiers rôles, de peur qu'il n'y ait entre leurs troupes une inégalité trop choquante dont toutes deux souffriroient également. Elles ont chacune outre cela quelques sujets des deux sexes, dont les talens sont fort careffés par le public; mais ce sont des talens plus faits pour les parades, que pour le véritable théâtre de Thalie. Tous ceux qui supposent l'étude de la belle nature, qui parviennent à marier l'enjouement aux graces, la

Distribu-
tion des
Acteurs.

force des sentimens à la noblesse de l'expression, tous ceux, en un mot, qui font de l'art de la déclamation le frere & le rival des beaux-Arts, sont à peine soupçonnés en Espagne. Les Comédiens de ce pays sont encore réduits à imiter servilement les modeles qu'ils ont sous les yeux, leur costume, leurs manieres, leurs inflexions de voix. Ils ne savent point s'en créer dans un monde imaginaire, mais possible, où les Princes sont fiers sans être rodomonts, les amans passionnés sans perdre de vue les convenances; où la déclamation ne coûte pas aux poumons des efforts continuels & monotones; où elle est nuancée suivant les affections de l'ame; où les gestes, modifiés par les mêmes causes, sont variés, expressifs, sans cesser d'être nobles & vrais; où, en un mot, la nature est embellie sans cesser d'être reconnoissable. Au lieu de remplir ces conditions auxquelles tient la perfection de l'art, les Comédiens espagnols, une fois éloignés des objets

Défauts
des Co-
médiens
espagnols.

qui sont à leur portée , perdent toute mesure, exagerent tout, défigurent tout, & au lieu de ménager leurs forces pour atteindre au but , les épuisent à le dépasser. Leurs femmes passionnées deviennent des furies, leurs héros des capitans, leurs conjurés de vils malfaiteurs, & leurs tyrans des bouchers. S'ils ont des galanteries à dire, ils prennent l'air & le ton de la fadeur. Ils beuglent au lieu de sanglotter; leurs soupirs fatiguent, effrayent quelquefois l'auditoire, & ne l'attendrissent jamais. Aussi des scenes qui pourroient être pathétiques, ou le laissent froid, ou le font rire. Les gestes répondent aux autres parties de la déclamation. Presque toujours forcés & faux, ils se renferment dans un cercle étroit. Inventés par l'ineptie, ils sont consacrés par une routine, dont aucun Acteur n'oseroit s'écarter. Il y a loin de-là sans doute aux Clairon, aux le Kain, aux Garrick, aux Siddon, & aux excellens Acteurs que l'Allemagne moderne peut

citer. Aussi en Espagne les Comédiens, malgré l'indulgence avec laquelle le préjugé & même la religion traitent leur profession, ne sont-ils regardés que comme des mercenaires, qu'on n'admet dans les sociétés que comme des bateleurs dont on s'amuse un instant, & qu'on renvoie après les avoir payés; tandis que dans d'autres pays, où les préjugés civils & religieux les ménagent moins, la juste admiration qu'ils inspirent les élève au niveau des grands Artistes, & presque à celui des hommes de génie. Ce qui prouve que l'opinion publique n'est pas toujours inflexible dans ses arrêts, & que ce tyran qui maîtrise tout, est à son tour maîtrisé par les grands succès.

Depuis la mort de Ferdinand VI, dont la Cour brillante & amoureuse de fêtes avoit un Spectacle italien qui rivalisoit les meilleurs d'Italie, il n'y a en Espagne d'autre Théâtre que celui de la Nation. Charles III vient cependant, depuis très-peu de tems, de permettre dans sa ca-

Maniere
dont on
les traite
en Espa-
gne.

pitale un Opéra bouffon italien, qui y est fort suivi. Plus récemment encore on a essayé d'y introduire une Comédie françoise. Déjà on avoit ouvert des souscriptions pour son entretien, mais les dévots ont cabalé; ils ont été plus scandalisés du Misanthrope & d'Athalie qu'ils ne le sont des indécences de leurs Saynetes. Les pieces françoises, ont-ils dit, sont remplies de maximes de tolérance; elles respirent trop la philosophie moderne. Ils ont compté jusqu'à treize assertions hérétiques dans la seule piece de Pygmalion. D'ailleurs, l'Hôpital-général, dont les contributions des deux Théâtres espagnols forment une partie des revenus, a exprimé ses craintes sur la diminution de leurs recettes. Le Monarque s'est rendu à cette réclamation combinée du scrupule & de la charité; & la Thalie françoise, qui voyoit déjà les portes du Théâtre espagnol s'entr'ouvrir, vient d'en être repoussée, & probablement pour longtemps.

Je

Je terminerai par ce tableau impartial du Spectacle espagnol, tableau que les nationaux éclairés ne défavoueront pas, ce que j'avois à dire de mon long séjour à Madrid. Il est tems de conduire mes Lecteurs à la seule Maison Royale dont je ne les aie pas entretenus, à Aranjuez, où la Cour passe trois mois de la belle saison, depuis le lendemain des fêtes de Pâques, jusqu'à la fin du mois de Juin.

Fin du Tome second.



Tome II.

A a

T A B L E

DU SECOND VOLUME.

Q UATRE Chambres du Conseil des Finances ,	pag. 1
Chambre des Comptes ,	2
Contaduria de Valores ,	ibid.
Trésoriers généraux ,	ibid.
Directeurs des rentes ,	3
Recouvrement des impôts ,	ibid.
Le Ministre Campillo convertit la Ferme en régie ,	4
Mesures prises pour établir un impôt unique ,	ibid.
Division générale des Finances d'Espagne ,	6
Droits d'entrée & de sortie ,	ibid.
Complication dans la perception des droits ,	7
Produit des rentes générales ,	8
Impôt sur le sel & sa perception ,	10
Impôt sur le tabac ,	11
Autres impôts ,	15
Impôt des rentes provinciales ,	16
Pourquoi il subsiste encore malgré ses inconvéniens ,	ibid.
Détails sur cet impôt ,	18
Impôt des tercias reales ,	20
Forme d'impositions dans les Provinces de la Couronne d'Aragon ,	22
Particulièrement en Catalogne ,	23

T A B L E.

Bulle de la Croisade ,	371 ibid.
Facultés qu'elle accorde ,	25
Contributions auxquelles est soumis le Clergé espagnol ,	26
Contribution de l'escusado ,	27
Ce que produisent au fisc les Indes espagnoles ,	29
Totalité des revenus de l'Espagne ,	ibid.
Dettes de l'Espagne ,	30
Celles des Juros ,	ibid.
Celles de Philippe V ,	ibid.
Parti que prend Ferdinand VI à l'occasion de ces dettes ,	31
Détermination bien différente de Charles III ,	32
Discrédit des effets royaux , représentant les dettes de Philippe V ,	33
Tentative pour les remettre en crédit ,	35
Moyens bornés de placer son argent en Espagne ,	37
Crédit des Gremios ,	ibid.
Raisons pour s'en passer ,	38
Et pour créer du papier-monnaie ,	39
Il n'inspire pas d'abord la confiance ,	42
Nouvelles émissions de billets royaux ,	43
Ce qui reste encore de ce papier-monnaie ,	44
On en crée de nouveau pour le canal d'Aragon ,	45
Comment il faut envisager le papier-monnaie de l'Espagne ,	46
Moyens proposés pour augmenter le revenu du fisc ,	47
Motifs qui ont fait créer la Banque nationale ,	49
Celui qui en a donné le plan ,	ibid.
Premier objet de cette banque. Escompte des Lettres-de-change ,	51

Second objet. Manutention du Réalgiro ,	52
Troisième objet. Approvisionnement des Troupes & de la Marine ,	ibid.
Fonds sur lesquels on comptoit ,	54
Le plan de la Banque nationale est adopté ,	55
Raisons pour lui donner en régie l'approvisionnement de l'Armée & de la Marine ,	ibid.
La Banque n'a pas d'abord autant de succès qu'on s'y étoit attendu ,	57
Quels étoient ses ennemis ,	58
On compare la Banque nationale au système de Law ,	ibid.
Inculpations dont on la charge ,	59
Détails sur l'extraction des piastres ,	61
La Banque se fait adjuger le privilège exclusif de les extraire ,	62
On réclame contre cette concession ,	64
Avantages qu'elle produisit ,	65
Différentes hausses que les actions de la Banque éprouvent ,	67
Moyens employés pour réprimer l'enthousiasme dont elles sont l'objet ,	68
Sortie violente d'un Ecrivain françois contre la Banque nationale ,	ibid.
La Cour de Madrid proscrit cet écrit ,	70
Intérêt que la Banque a pris dans la nouvelle Compagnie des Philippines ,	73
Jugement impartial sur la Banque nationale ,	74
Quelques détails sur le numéraire de l'Espagne ,	79
Raisons pour lesquelles elle a un numéraire si modique ,	81
Différentes formes des monnoies espagnoles ,	82
Monnoies d'or ,	83

Monnoies d'argent ,	373
Monnoies de cuivre ,	ibid.
Hôtels des Monnoies ,	84
Monnoies idéales ,	85
Valeur des Monnoies d'argent , haussée en 1737 ,	ibid.
Valeur des Monnoies d'or , haussée en 1779 ,	87
Cour souveraine des Monnoies ,	ibid.
A quoi se réduisent les fonctions du Conseil de Guerre ,	88
Ses deux Chambres ,	89
Il est le Tribunal des étrangers ,	90
Grades militaires ,	91
Infanterie espagnole ,	ibid.
Comment elle se recrute ,	92
Nos Déserteurs y abondent ,	93
Moyen de recruter l'armée espagnole par les quintas ,	ibid.
On l'emploie rarement ,	94
Milices enrégimentées de l'Espagne ,	95
Constitution de ces Milices ,	96
Qualités du Soldat espagnol ,	98
Ce qu'on pense des Officiers espagnols .	ibid.
Circonstances qui plaident en faveur des Troupes espagnoles ,	99
Révolution avantageuse qui s'y fait ,	ibid.
Cavalerie & Dragons ,	100
Ce qui diminue l'attrait qu'on auroit pour ce service ,	101
Corps de Carabiniers ,	102
Artillerie espagnole ,	103
Réforme qu'elle a éprouvée sous le regne actuel ,	105
Opérations de M. Maritz ,	106
Etat actuel de l'Artillerie espagnole ,	ibid.

Plomb ,	ibid.
Canons ,	109
Munitions de guerre ,	ibid.
Poudre ,	110
Fabriques de salpêtre ,	111
Succès de celle de Madrid ,	112
Bonté de la poudre qu'on fait avec son salpêtre ,	113
Fabriques de salpêtre en Amérique ,	114
Corps de Génie ,	115
Marques distinctives des Officiers ,	116
Ecole de Tactique ,	ibid.
Invalides ,	117
Récompenses militaires ,	118
Monts-de-piété pour les veuves des Officiers ,	ibid.
Commandans & Vices-Rois ,	120
Marine ,	121
Département du Ferrol ,	ibid.
Département de Carthagene ,	122
Département de Cadix ,	123
Grades de la Marine espagnole ,	ibid.
Corps des Gardes-Marine ,	124
Réflexion sur les Officiers de la Marine espa- gnole ,	125
Matelots classés ,	126
Pourquoi l'Espagne n'en a pas un plus grand nombre ,	127
Infanterie de Marine ,	128
Corps d'Artillerie ,	129
Pilotes ,	ibid.
Révolutions dans la construction des vais- seaux ,	ibid.
Un de nos constructeurs, M. Gauthier, est envoyé en Espagne ,	130

Qualités & défauts des vaisseaux espagnols ,	131
Constructeurs actuels ,	132
Circonstances de la retraite de M. Gauthier ,	133
Réflexions sur la maniere dont les étrangers sont accueillis en Espagne ,	ibid.
Nombre des vaisseaux de guerre espagnols ,	139
Chantiers de construction ,	ibid.
Bois de construction ,	140
Mâtures ,	ibid.
Moyen que l'Espagne pourroit employer pour se procurer des munitions navales ,	142
La Marine employe le chanvre du pays ,	ibid.
Doublages en cuivre ,	143
Réflexions générales sur les progrès de la Marine espagnole ,	ibid.
Révolution qui s'est opérée dans le commerce de l'Espagne ,	145
Ce qu'elle tire de son propre sol ,	147
Circonstances nuisibles à son agriculture ,	ibid.
Police des grains ,	148
Si l'Espagne a beaucoup de bled à exporter ,	150
Exportation de celui de la vieille Castille ,	151
Etablissement des Positos ou magasins de bled ,	152
Principal obstacle au progrès de l'agriculture ,	154
Difficultés pour les transports intérieurs ,	156
Comment se fait le cabotage de l'Espagne ,	ibid.
Plan de l'administration actuelle pour encou- rager l'agriculture & la navigation ,	157
Situation du commerce extérieur de l'Espa- gne ,	158
Celui que font les ports de Catalogne ,	159
Réflexion sur la morue angloise introduite en Espagne ,	ibid.

<i>Les ports de la côte de Valence,</i>	161
<i>Alicante,</i>	162
<i>Carthagene,</i>	ibid.
<i>Almeria,</i>	ibid.
<i>Malaga,</i>	ibid.
<i>Cadix & les ports voisins,</i>	164
<i>Côtes de Galice,</i>	ibid.
<i>Avantages des Couriers maritimes,</i>	165
<i>Ports des Asturies,</i>	ibid.
<i>Côtes des Montanas de Burgos,</i>	166
<i>Port de St.-Ander,</i>	ibid.
<i>Ports de la Biscaye,</i>	168
<i>Commerce des isles Baleares,</i>	ibid.
<i>De Majorque,</i>	169
<i>De Minorque,</i>	170
<i>D'Iviza,</i>	171
<i>Commerce de l'Espagne avec ses Colo-</i>	
<i>nies,</i>	ibid.
<i>Conseil des Indes,</i>	172
<i>Commerce de l'Amérique espagnole, fixé à</i>	
<i>Seville,</i>	173
<i>Puis à Cadix,</i>	ibid.
<i>Compagnie de Caracas,</i>	174
<i>Causes de sa décadence,</i>	ibid.
<i>Son abolition,</i>	175
<i>Compagnie de Barcelone qui ne produit</i>	
<i>rien,</i>	176
<i>Obstacles qui se sont long-tems opposés à</i>	
<i>l'établissement du commerce libre,</i>	177
<i>Défectuosités du tableau de 1720, qui</i>	
<i>fixoit les droits de sortie pour l'Amérique</i>	
<i>espagnole,</i>	178
<i>Premier essai du commerce libre en 1765,</i>	180
<i>Son effet sur l'isle de Cuba,</i>	ibid.

<i>Extension du commerce libre à presque toute</i>	
<i>l'Amérique espagnole,</i>	182
<i>Pourquoi les ports de Biscaye n'en jouissent</i>	
<i>pas,</i>	183
<i>Mesures bienfaisantes prises dans le Régle-</i>	
<i>ment de 1778,</i>	184
<i>Tous les anciens droits convertis en un seul,</i>	187
<i>Manieres d'évaluer les marchandises,</i>	ibid.
<i>Reproches qu'on fait au Règlement de 1778,</i>	188
<i>Plaintes des Négocians de Cadix,</i>	190
<i>Pourquoi le commerce libre n'est pas étendu</i>	
<i>au Mexique,</i>	191
<i>Etat actuel de cette Vice-Royauté,</i>	192
<i>Produit de ses mines d'argent,</i>	193
<i>Réflexions sur l'abondance de l'exploitation</i>	
<i>des mines du Mexique,</i>	195
<i>Raisons pour borner cette exploitation,</i>	196
<i>Raisons pour en encourager l'augmentation,</i>	197
<i>Plan de l'administration actuelle à cet</i>	
<i>égard,</i>	200
<i>Arrangemens particuliers, relativement au</i>	
<i>commerce de la Louisiane,</i>	201
<i>Ordre de choses qui pouvoit nous assurer</i>	
<i>tout l'avantage de ce commerce,</i>	203
<i>Mesures du Ministère espagnol pour la prof-</i>	
<i>périté de la Trinité,</i>	205
<i>M. de Saint-Laurent est employé pour les</i>	
<i>seconder,</i>	207
<i>Cédule de 1783 qui règle la forme du com-</i>	
<i>merce de la Trinité,</i>	209
<i>Moyens nouveaux employés par l'Espagne</i>	
<i>pour approvisionner de Negres ses Colo-</i>	
<i>nies,</i>	210
<i>Ses tâtonnemens sont excusables,</i>	213

<i>Avantages que l'Espagne pourroit retirer des Philippines,</i>	ibid.
<i>A quoi s'est réduit pendant long-tems tout le commerce de ces isles,</i>	216
<i>Elles sont sur un pied de défense respectable,</i>	217
<i>Moyens pris pour y ranimer l'industrie,</i>	218
<i>Circonstances qui décident à en faire l'objet d'une Compagnie de commerce,</i>	219
<i>Plan de cette Compagnie,</i>	ibid.
<i>Cédule de sa création,</i>	220
<i>Un bâtiment est bientôt expédié en conséquence,</i>	222
<i>Différentes idées qu'on se forme de cette nouvelle Compagnie,</i>	ibid.
<i>Objections d'un Négociant contre elle,</i>	223
<i>Difficulté de garder ces isles,</i>	227
<i>Dangers politiques du nouvel établissement,</i>	228
<i>Incertitude de son succès,</i>	230
<i>Ressources médiocres que lui offrirait la Chine,</i>	232
<i>Par ses soieries,</i>	ibid.
<i>Son thé,</i>	233
<i>Ses porcelaines,</i>	234
<i>Préjudice que la nouvelle Compagnie doit porter aux fabriques de la Métropole,</i>	ibid.
<i>Que falloit-il donc faire des Philippines?</i>	235
<i>A quoi l'Espagne pourroit se borner relativement aux Philippines,</i>	236
<i>Eloge de l'administration présente,</i>	237
<i>Vues sur le caractère & les mœurs des Espagnols modernes,</i>	239
<i>Difficulté de tracer le portrait d'une Nation qui puisse s'appliquer à tous ses individus,</i>	240
<i>Diversité entre les Espagnols d'une province à l'autre,</i>	244

<i>Rapports que tous les Espagnols ont encore conservés entr'eux,</i>	246
<i>Fierté & gravité des Espagnols modernes,</i>	248
<i>Causes de l'enflure de leur style,</i>	249
<i>Effets favorables de la fierté espagnole,</i>	250
<i>Manieres des Espagnols,</i>	252
<i>Prétendue fierté de leurs Grands,</i>	253
<i>Caractere de la gaieté espagnole,</i>	254
<i>Ce qu'on doit penser de la paresse des Espagnols,</i>	256
<i>De leur lenteur,</i>	257
<i>Courage des Espagnols,</i>	259
<i>En quoi leurs mœurs se sont adoucies,</i>	261
<i>Attachement des Espagnols à leur costume, & même à leurs armes perfides,</i>	262
<i>Moyens de faire disparaître un reste de férocité,</i>	264
<i>Réflexions sur le vrai courage & sur celui des anciens,</i>	265
<i>Chevaliers errans,</i>	266
<i>Combats de taureaux,</i>	267
<i>Influence qu'ils peuvent avoir sur le caractère,</i>	ibid.
<i>Cherté de ces fêtes,</i>	269
<i>Quels taureaux on y consacre,</i>	ibid.
<i>Forme des places de taureaux,</i>	271
<i>Ouverture du spectacle,</i>	ibid.
<i>Picadores à cheval,</i>	272
<i>Dogues lancés contre le taureau,</i>	273
<i>Fonctions des Chulos,</i>	274
<i>Leur danger,</i>	ibid.
<i>Triste sort des chevaux,</i>	276
<i>Le taureau est livré aux Banderilleros,</i>	ibid.
<i>Le taureau est mis à mort par le Matador,</i>	278

380	T A B L E.	
Taureau Embolado,		280
Plaisir qui n'appartient qu'aux vrais Amateurs,		281
Enthousiasme qu'inspirent les plus fameux Matadores,		282
Réflexions sur cet enthousiasme,		ibid.
Avidité du peuple pour les combats de taureaux,		284
Leurs inconvéniens,		285
Le Gouvernement les sent,		ibid.
Il diminue le nombre des combats du taureau,		286
+ Leur sobriété,		287
A quoi tient cette vertu,		288
Réflexions sur la sobriété & l'intempérance,		289
Autres qualités des Espagnols,		291
La jalousie est fort rare parmi eux,		ibid.
Mœurs des femmes,		293
Caractère des beautés espagnoles,		294
Affiduités qu'elles exigent,		295
Constance dans leurs attachemens,		296
Quelle peut en être la raison,		ibid.
Inconséquence des Espagnols relativement à la religion,		298
Ce qui tempere encore en Espagne la dépravation des mœurs,		299
Scrupule des femmes à quelques égards,		300
Libertés qu'on peut se permettre auprès d'elles,		301
Différence entre la pureté des mœurs & celle du langage,		302
A quoi tient la liberté du propos chez les femmes espagnoles,		304
+ Fandango, danse favorite des Espagnols,		305
Description de cette danse,		307

	T A B L E.	381
Danse des Seguidillas,		308
Bals,		ibid.
Mascarades,		309
Divertissemens & jeux des Espagnols,		ibid.
Les Espagnols connoissent peu les plaisirs de la campagne,		310
Leur goût pour la musique,		311
Poëme moderne sur cet art,		312
Sociétés espagnoles,		313
Refrescos,		314
Cuisine des Espagnols,		317
Habillemens & modes,		318
Style de leurs Ouvrages,		320
Causes de la durée de leur mauvais goût,		322
Etat actuel du Théâtre espagnol ; 323 —		330
Parti que nos Auteurs pourroient tirer du Théâtre espagnol,		331
Calderon,		334
Lope de Vega,		335
Moreto,		337
Cannizares,		338
Caractère des Comédies modernes,		ibid.
Petites Pieces modernes appellées Saynetes,		340
Tonadillas,		343
Ce que sont les Majos & Majas,		345
Gitanos, espece de Bohémiens,		348
Ce qui compose l'auditoire dans les Spectacles espagnols,		353
Police du Théâtre,		356
Réception des Pieces,		ibid.
Proscription des Autos sacramentales, & des autres Pieces qui pourroient nuire à la religion,		358

<i>Partie mécanique du Théâtre espagnol,</i>	360
<i>Distribution des Salles de spectacle,</i>	361
<i>Distribution des Acteurs,</i>	364
<i>Défauts des Comédiens espagnols,</i>	365
<i>Maniere dont on les traite en Espagne,</i>	367.

Fin de la Table.

Faute à corriger.

Page 266, ligne 14, on n'avoit jamais vu, lisez on avoit jamais vu, &c.

5044/83/8
(tom 2. ordeno - 3.000,-)



